



LE DIABLE BOITEUX,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE

D'UNE JOURNÉE DES PARQUES,

Par Monsieur LE SAGE.

TOME II.

valentine sayer his book

1763



A PARIS,

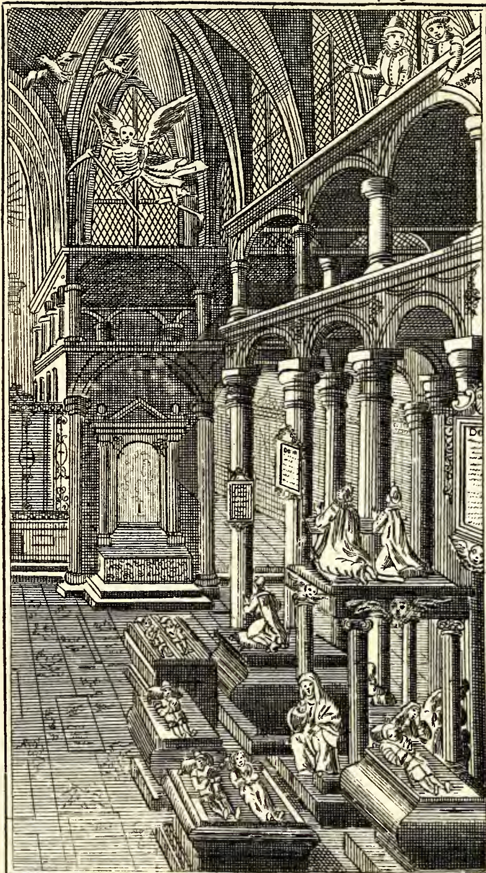
Chez DAMONNEVILLÈ, Quai des Augustins, à Saint Etienne.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES CHAPITRES.
DU TOME SECOND.

Fin de la Table du Tome Second.





LE DIABLE BOITEUX.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tombeaux, des Ombres & de la Mort.

AVANT que nous pourſuivions l'examen des vivans, dit le Démon, troublons pour quelques momens le repos des morts de cette Egliſe ; parcourons tous ces tombeaux ; dévoilons ce qu'ils

recelent ; voyons ce qui les a fait élever.

Le premier de ceux qui ſont à main droite, contient les triſtes reſtes d'un Officier général, qui, comme un autre Agamemnon, trouva au retour de la guerre un Egiſte dans ſa maiſon. Il y a dans le ſecond, un jeune Cavalier de noble race, qui voulant montrer ſon adreſſe & ſa vigueur à ſa Dame un jour de combat de Taureaux, fut cruellement occis par un de ces animaux-là. Et dans le troiſiéme, gît un vieux Prélat ſorti de ce monde aſſez bruſquement, pour avoir fait ſon teſtament en pleine ſanté & l'avoir lû à ſes domeſtiques, à qui, comme un bon maître, il léguoit quelque choſe. Son cuiſinier fut impatient de recevoir ſon legs.

Il repoſe dans le quatriéme

Mausolée, un Courtisan qui ne s'est jamais fatigué qu'à faire sa cour; on le vit, pendant soixante ans, tous les jours, au lever, au dîner, au souper & au coucher du Roi, qui le combla de bienfaits pour récompenser son assiduité. Au reste dit Don Cléofas, ce Courtisan étoit-il homme à rendre service? A personne, répondit le Diable : il promettoit volontiers de faire plaisir; mais il ne tenoit jamais ses promesses. Le misérable! repliqua Léandro : si l'on vouloit retrancher de la société civile, les hommes qui y sont de trop, il faudroit commencer par les Courtisans de ce caractere-là.

Le cinquiéme tombeau, reprit Asmodée, renferme la dépouille mortelle d'un Seigneur zélé pour la nation Espagnole, & jaloux de

la gloire de ſon maître ; il fut toute ſa vie Ambaſſadeur à Rome ou en France, en Angleterre, ou en Portugal : il ſe ruina ſi bien dans ſes Ambaſſades, qu'il n'avoit pas de quoi ſe faire enterrer quand il mourut ; mais le Roi en fit la dépenſe pour reconnoître ſes ſervices.

Paſſons aux monumens qui ſont de l'autre côté. Le premier eſt celui d'un gros Négociant qui laiſſa de grandes richeſſes à ſes enfans : mais, de peur qu'elles ne leur fiſſent oublier de qui ils étoient ſortis, il fit graver ſur ſon tombeau ſon nom & ſa qualité, ce qui ne plaît guere aujourd'hui à ſes deſcendans.

Le Mauſolée qui ſuit & qui ſurpaſſe tous les autres en magnificence, eſt un morceau que les voyageurs regardent avec admi-

ration. En effet, dit Zambullo, il me paroît admirable : je ſuis enchanté ſur tout de ces deux repréſentations qui ſont à genoux ; voilà des figures bien travaillées. Que le Sculpteur qui les a faites, étoit un habile ouvrier ! Mais apprenez-moi, de grace, ce que les perſonnes qu'elles repréſentent ont été pendant leur vie ?

Le Boiteux reprit : Vous voyez un Duc & ſon épouſe : ce Seigneur étoit grand Sommelier du Corps ; il rempliſſoit ſa Charge avec honneur, & ſa femme vivoit dans une haute dévotion. Il faut que je vous rapporte un trait de cette bonne Ducheſſe : vous le trouverez un peu gaillard pour une dévote. Le voici :

Cette Dame avoit pour Directeur, depuis long-temps, un Religieux de la Merci, nommé

Don Jérôme d'Aguilar, homme de bien & fameux Prédicateur. Elle en étoit très-ſatisfaite, lorſqu'il parut à Madrid un Dominicain qui ſe mit à prêcher, de façon que tout le peuple en fut enchanté. Ce nouvel Orateur s'appelloit le frere Placide. On couroit à ſes Sermons comme à ceux du Cardinal Ximenés; & ſur ſa réputation, la Cour ayant voulu l'entendre, en fut encore plus contente que la Ville.

Notre Ducheſſe ſe fit d'abord un point d'honneur de tenir bon contre la renommée, & de réſiſter à la curioſité d'aller juger par elle-même de l'éloquence du frere Placide. Elle en uſoit ainſi pour prouver à ſon Directeur, qu'en Pénitente délicate & ſenſible, elle entroit dans les ſentimens de dépit & de jalouſie que ce nouveau

venu pouvoit lui cauſer : il n'y eut pourtant pas moyen de s'en défendre toujours. Le Dominicain fit tant de bruit, qu'elle céda enfin à la tentation de le voir. Elle le vit, l'entendit prêcher, le goûta, le ſuivit, & la petite inconſtante forma le projet de ſe mettre ſous ſa direction.

Il falloit auparavant ſe débarraſſer du Religieux de la Merci : cela n'étoit pas facile. Un guide ſpirituel ne ſe quitte pas comme un amant. Une dévote ne veut point paſſer pour volage, ni perdre l'eſtime d'un Directeur qu'elle abandonne. Que fit la Ducheſſe ? Elle alla trouver Don Jérôme & lui dit d'un air auſſi triſte que ſi elle eût été véritablement affligée : Mon Pere, je ſuis au déſeſpoir. Vous me voyez dans un étonnement, dans une affliction, dans

une perplexité d'eſprit inconcevable. Qu'avez-vous donc, Madame, répondit d'Aguilar? Le croirez-vous, reprit-elle? Mon mari, qui a toujours eu une parfaite confiance en ma vertu, après m'avoir vûe ſi long-temps ſous votre conduite, ſans faire paroître la moindre inquiétude ſur la mienne, ſe livre tout-à-coup à des ſoupçons jaloux & ne veut plus que vous ſoyiez mon Directeur. Avez-vous jamais oüi parler d'un pareil caprice? J'ai eu beau lui reprocher qu'il offenſoit, avec moi, un homme d'une piété profonde & délivré de la tyrannie des paſſions; je n'ai fait qu'augmenter ſa défiance en prenant votre parti.

Don Jérôme, malgré tout ſon eſprit, donna dans ce rapport. Il eſt vrai qu'elle le lui avoit fait avec des démonſtrations à trom-

per toute la terre. Quoique fâché de perdre une Pénitente de cette importance, il ne laissa pas de l'exhorter à se conformer aux volontés de son époux : mais sa Révérence ouvrit enfin les yeux, & fut au fait, lorsqu'elle apprit que cette Dame avoit choisi le Frere Placide pour Directeur.

Après ce grand Sommelier du Corps & son adroite épouse, continua le Diable, un Mausolée plus modeste, recele depuis peu de temps, le bisarre assemblage d'un Doyen du Conseil des Indes & de sa jeune femme. Ce Doyen dans sa soixante-troisiéme année épousa une fille de vingt ans. Il avoit d'un premier lit deux enfans, dont il étoit prêt à signer la ruine, lorsqu'une apoplexie l'emporta. Sa femme mourut vingt-quatre heures après lui de regret

qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard.

Nous voici arrivés au monument de cette Eglise le plus respectable. Les Espagnols ont autant de vénération pour ce tombeau, que les Romains en avoient pour celui de Romulus. De quel grand Personnage renferme-t-il donc la cendre, dit Léandro Perez? D'un premier Ministre de la Couronne d'Espagne, répondit Asmodée. Jamais la Monarchie n'en aura peut-être un pareil. Le Roi se reposa du soin du Gouvernement sur ce grand homme, qui sçut si bien s'en acquitter, que le Monarque & les sujets en furent très-contens. L'Etat sous son Ministere fut toujours florissant & les peuples heureux; enfin cet habile Ministre eut beaucoup de Religion & d'humanité. Cependant

quoiqu'il n'eût rien à ſe reprocher en mourant, la délicateſſe de ſon poſte ne laiſſa pas de le faire trembler.

Un peu au-delà de ce Miniſtre, ſi digne d'être regreté, démêlez dans un coin une table de marbre noir attachée à un pillier. Voulez-vous que j'ouvre le ſépulchre qui eſt deſſous, pour vous montrer ce qui reſte d'une fille bourgeoiſe qui mourut à la fleur de ſon âge, & dont la beauté charmoit tous les yeux : ce n'eſt plus que de la pouſſiere ; c'étoit, de ſon vivant une perſonne ſi aimable, que ſon pere avoit de continuelles allarmes, que quelque amant ne la lui enlevât, ce qui auroit bien pû arriver, ſi elle eût vêcu plus long-temps. Trois Cavaliers qui l'idolâtroient, furent inconſolables de ſa perte, & ſe donne-

rent la mort pour ſignaler leur déſeſpoir. Leur tragique hiſtoire eſt gravée en lettres d'or ſur cette table de marbre, avec trois petites figures qui repréſentent ces trois Galans déſeſpérés. Ils ſont prêts à ſe défaire eux-mêmes; l'un avale un verre de poiſon; l'autre ſe perce de ſon épée; & le troiſiéme ſe paſſe au col une ficelle pour ſe pendre.

Le Démon remarquant en cet endroit, que l'Ecolier rioit de tout ſon cœur & trouvoit fort plaiſant qu'on eût orné de ces trois figures l'épitaphe de la bourgeoiſe, lui dit : Puiſque cette imagination vous réjouit, peu s'en faut qu'en cet inſtant je ne vous tranſporte ſur les bords du Tage pour vous montrer le monument qu'un Auteur Dramatique a fait conſtruire dans l'Egliſe d'un Village, auprès

d'Almaraz, où il s'étoit retiré après avoir mené à Madrid une longue & joyeuſe vie. Cet Auteur a donné au Théâtre un grand nombre de Comédies pleines de gravelures & de gros ſel; mais il s'en eſt repenti avant ſa mort; & pour expier le ſcandale qu'elles ont cauſé, il a fait peindre ſur ſon tombeau une eſpece de bucher, composé de Livres qui repréſentent quelques-unes de ſes pieces, & l'on voit la Pudeur qui tient un flambeau allumé pour y mettre le feu.

Outre les morts qui ſont dans les Mauſolées, que je viens de vous faire obſerver, il y en a une infinité d'autres qui ont été enterrés ici fort ſimplement. Je vois errer toutes leurs ombres. Elles ſe promènent, paſſent & repaſſent ſans ceſſe les unes auprès des au-

tres, ſans troubler le profond repos qui regne dans ce lieu Saint. Elles ne ſe parlent point; mais je lis dans leur ſilence toutes leurs penſées. Que je ſuis mortifié ! s'écria Don Cléofas, de ne pouvoir jouir, comme vous, du plaiſir de les appercevoir! Je puis encore vous donner ce contentement, lui dit Aſmodée, rien n'eſt plus facile pour moi. En même-temps ce Démon lui toucha les yeux, & par un preſtige, lui fit voir un grand nombre de phantômes blancs.

A l'apparition de ces Spectres, Zambullo frémit. Comment donc, lui dit le Diable, vous frémiſſez ? Ces ombres vous font-elles peur ? Que leur habillement, ne vous épouvante point; accoutumez-vous-y dès-à-préſent : vous le porterez à votre tour ; c'eſt l'u-

niforme des mânes ; rassurez-vous donc & ne craignez rien ; pouvez-vous manquer de fermeté dans cette occasion, vous, qui avez eu l'assurance de soûtenir ma vûe ? Ces gens-ci ne sont pas si méchans que moi.

L'Ecolier, à ces paroles, rappellant tout son courage, regarda les phantômes assez hardiment. Considérez attentivement, toutes ces ombres, lui dit le Boiteux. Celles qui ont des mausolées sont confondues avec celles qui n'ont qu'une misérable biere pour tout monument : la subordination qui les distinguoit les unes des autres pendant leur vie, ne subsiste plus. Le grand Sommelier du Corps & le premier Ministre ne sont pas plus présentement que les plus vils Citoyens enterrés dans cette Eglise. La grandeur de ces nobles

mânes a fini avec leurs jours ; comme celle d'un héros de théâtre finit avec la piece.

Je fais une remarque, dit Léandro ; je vois un ombre qui ſe promene toute ſeule & ſemble fuir la compagnie des autres. Dites plûtôt que les autres évitent la ſienne, répondit le Démon, & vous direz la vérité : Sçavez-vous bien quelle eſt cette ombre-là ? C'eſt celle d'un vieux Notaire, lequel a eu la vanité de ſe faire enterrer dans un cercueil de plomb ; ce qui a choqué toutes les autres mânes de bourgeois dont les cadavres ont été mis en terre ici plus modeſtement. Ils ne veulent point, pour mortifier ſon orgueil, que ſon ombre ſe mêle parmi eux.

Je viens de faire encore une obſervation, reprit Don Cléofas : deux

deux ombres en paſſant l'une devant l'autre, ſe ſont arrêtées un moment pour ſe regarder; enſuite elles ont continué leur chemin. Ce ſont, repartit le Diable, celle de deux amis intimes, dont l'un étoit Peintre, & l'autre Muſicien. Ils étoient un peu yvrognes; à cela près, fort honnêtes-gens. Ils ceſſerent de vivre dans la même année. Quand leurs mânes ſe rencontrent, frappés du ſouvenir de leurs plaiſirs, ils ſe diſent par leur triſte ſilence: Ah! mon ami, nous ne boirons plus!

Miſéricorde, s'écria l'Ecolier! qu'eſt-ce que je vois? Je découvre au bout de cette Egliſe deux ombres qui ſe promenent enſemble. Qu'elles me paroiſſent mal appareillées? Leurs tailles & leurs allures ſont bien différentes! L'une eſt d'une hauteur démeſu-

rée & marche fort gravement; au lieu que l'autre eſt petite & a l'air évaporé. La grande, reprit le Boiteux, eſt celle d'un Allemand qui perdit la vie pour avoir bû, dans une débauche, trois ſantés avec du tabac dans ſon vin. Et la petite, eſt celle d'un François, lequel, ſuivant l'eſprit galant de ſa Nation, s'aviſa en entrant dans une Egliſe de préſenter poliment de l'eau-benite à une jeune Dame qui en ſortoit: dès le même jour, pour prix de ſa politeſſe, il fut couché par terre d'un coup d'eſcopette.

De mon côté, dit Aſmodée, je conſidere trois ombres remarquables que je démêle dans la foule. Il faut que je vous apprenne de quelle façon elles ont été ſéparées de leur matiere. Elles animoient les jolis corps de trois

Comédiennes qui faiſoient autant de bruit à Madrid, dans leur temps, qu'Origo, Citheris & Arbuſcula, en ont fait à Rome dans le leur, & qui poſſédoient auſſi-bien qu'elles, l'art de divertir les hommes en public, & de les ruiner en particulier. Voici quelle fut la fin de ces fameuſes Comédiennes Eſpagnoles : l'une creva ſubitement d'envie, au bruit des applaudiſſemens du parterre, au début d'une Actrice nouvelle. L'autre trouva dans l'excès de la bonne chere l'infaillible mort qui le ſuit : Et la troiſiéme, venant de s'échauffer ſur la Scene, à jouer le rôle d'une veſtale, mourut d'une fauſſe couche derriere le Théâtre.

Mais laiſſons en repos toutes ces ombres, pourſuivit le Démon, nous les avons aſſez exa-

minées. Je veux préſenter à votre vûe un nouveau ſpectacle qui doit faire ſur vous une impreſſion encore plus forte que celui-ci. Je vais, par la même puiſſance qui vous a fait appercevoir ces mânes, vous rendre la Mort viſible. Vous allez contempler cette cruele Ennemie du genre humain, laquelle tourne ſans ceſſe autour des hommes, ſans qu'ils la voient; qui parcourt, en un clin d'œil, toutes les parties du monde & fait, dans un même moment, ſentir ſon pouvoir aux divers peuples qui les habitent.

Regardez du côté de l'Orient. La voilà qui s'offre à vos yeux. Une troupe nombreuſe d'oiſeaux de mauvaiſe augure vole devant elle avec la terreur, & annonce ſon paſſage par des cris funebres. Son infatigable main eſt armée

de la ſaux terrible ſous laquelle tombent ſucceſſivement toutes les générations. Sur une de ſes aîles ſont peints la guerre, la peſte, la famine, le naufrage, l'incendie, avec les autres accidens funeſtes qui lui fourniſſent, à chaque inſtant, une nouvelle proie. Et l'on voit ſur l'autre aîle, de jeunes Médecins qui ſe font recevoir Docteurs, en préſence de la mort, qui leur donne le bonnet, après leur avoir fait jurer qu'ils n'exerceront jamais la Médecine autrement qu'on la pratique aujourd'hui.

Quoique Don Cléofas fût perſuadé, qu'il n'y avoit aucune réalité dans ce qu'il voyoit, & que c'étoit ſeulement pour lui faire plaiſir, que le Diable lui montroit la Mort ſous cette forme, il ne pouvoit la conſidérer ſans frayeur;

il ſe raſſura néanmoins & dit au Démon : Cette figure épouvantable ne paſſera pas ſeulement pardeſſus la ville de Madrid ; elle y laiſſera ſans doute des marques de ſon paſſage. Oui, certainement, répondit le Boiteux : Elle ne vient pas ici pour rien. Il ne tiendra qu'à vous d'être témoin de la beſogne qu'elle va faire. Je vous prens au mot repliqua l'Ecolier. Volons ſur ſes traces. Voyons ſur quelles familles malheureuſes ſa fureur tombera. Que de larmes vont couler ! Je n'en doute pas, répartit Aſmodée ; mais il y en aura bien de commande ! La Mort, malgré l'horreur qui l'accompagne, cauſe autant de joie que de douleur.

Nos deux ſpectateurs prirent leur vol & ſuivirent la Mort, pour l'obſerver. Elle entra d'abord dans

une maiſon bourgeoiſe, dont le chef étoit malade à l'extrémité. Elle le toucha de ſa faux & il expira au milieu de ſa famille, qui forma auſſi-tôt un concert touchant de plaintes & de lamentations. Il n'y a point ici de tricherie, dit le Démon. La femme & les enfans de ce Bourgeois l'aimoient tendrement; d'ailleurs ils avoient beſoin de lui pour ſubſiſter; leurs pleurs ne ſçauroient être perfides.

Il n'en eſt pas de même de ce qui ſe paſſe dans cette autre maiſon, où vous voyez la mort qui frappe un vieillard alité. C'eſt un Conſeiller qui a toujours vêcu dans le célibat, & fait très-mauvaiſe chere pour amaſſer des biens conſidérables qu'il laiſſe à trois neveux qui ſe ſont aſſemblés chez lui, dès qu'ils ont appris qu'il ti-

roit à ſa fin. Ils ont fait paroître une extrême affliction, & fort bien joué leurs rôles. Mais les voilà qui levent le maſque & ſe préparent à faire des actes d'héritiers, après avoir fait des grimaces de parens. Ils vont fouiller par tout. Qu'ils trouveront d'or & d'argent! Quel plaiſir, vient de dire, tout à l'heure, un de ſes héritiers aux autres, quel plaiſir pour des neveux, d'avoir de vieux ladres d'oncles, qui renoncent aux douceurs de la vie pour les leur procurer! La belle oraiſon funebre! dit Léandro Perez. Oh! ma foi, reprit le Diable, la plûpart des peres qui ſont riches & qui vivent long-temps, n'en doivent point attendre une autre de leurs propres enfans.

Tandis que ces héritiers pleins de joie, cherchent les tréſors du défunt,

défunt, la mort vole vers un grand Hôtel où demeure un jeune Seigneur, qui a la petite vérole. Ce Seigneur, le plus aimable de la Cour, va périr au commencement de ses beaux jours, malgré le fameux Médecin qui le gouverne, ou peut-être parce qu'il est gourverné par ce Docteur.

Remarquez avec quelle rapidité la mort fait ses opérations. Elle a déja tranché la destinée de ce jeune Seigneur, & je la vois prête à faire une autre expédition. Elle s'arrête sur un Couvent, elle descend dans une célule, fond sur un bon Religieux, & coupe le fil de la vie pénitente & mortifiée qu'il mene depuis quarante ans. La mort, toute terrible qu'elle est, ne l'a point épouvanté; mais en récompense elle

entre dans un hôtel qu'elle va remplir d'effroi. Elle s'approche d'un Licentié de condition, nommé depuis peu à l'Evêché d'Albarazin. Ce Prélat n'eſt occupé que des préparatifs qu'il fait pour ſe rendre à ſon Diocèſe, avec toute la pompe qui accompagne aujourd'hui les Princes de l'Egliſe. Il ne ſonge à rien moins qu'à mourir, néanmoins il va toute-à-l'heure partir pour l'autre monde, où il arrivera, ſans ſuite, comme le Religieux, & je ne ſçai s'il y ſera reçu auſſi favorablement que lui.

O Ciel! s'écria Zambullo, la mort va paſſer par-deſſus le Palais du Roi! Je crains que d'un coup de faux la barbare ne jette toute l'Eſpagne dans la conſternation. Vous avez raiſon de trembler, dit le Boiteux; car elle

n'a pas plus de conſidération pour les Rois, que pour leurs valets de pied : Mais raſſurez-vous, ajoûta-t-il un moment après ; elle n'en veut point encore au Monarque, elle va tomber ſur un de ſes Courtiſans, ſur un de ces Seigneurs, dont l'unique occupation eſt de le ſuivre & de faire leur cour. Ce ne ſont pas les hommes de l'Etat les plus difficiles à remplacer.

Mais il me ſemble, repliqua l'Ecolier, que la mort ne ſe contente pas d'avoir enlevé ce Courtiſan, elle fait encore une pauſe ſur le Palais, du côté de l'appartement de la Reine. Cela eſt vrai, repartit le Diable, & c'eſt pour faire une très-bonne œuvre : Elle va couper le ſifflet à une mauvaiſe femme, qui ſe plaît à ſe-

mer la diviſion dans la Cour de la Reine, & qui eſt tombée malade de chagrin de voir deux Dames qu'elle avoit brouillées ſe reconcilier de bonne foi.

Vous allez entendre des cris perçans, continua le Démon. La mort vient d'entrer dans ce bel hôtel à main gauche Il va s'y paſſer la plus triſte ſcene que l'on puiſſe voir ſur le théâtre du monde. Arrêtez vos yeux ſur ce déplorable ſpectacle. Effectivement, dit Don Cléofas, j'apperçois une Dame qui s'arrache les cheveux & ſe débat entre les bras de ſes femmes. Pourquoi paroîtelle ſi affligée? Regardez dans l'appartement qui eſt vis-à-vis de celui-là, répondit le Diable, vous en découvrirez la cauſe. Remarquez un homme étendu

ſur un lit magnifique ; c'eſt ſon mari qui expire. Elle eſt inconſolable. Leur hiſtoire eſt touchante & mériteroit d'être écrite. Il me prend envie de vous la conter.

Vous me ferez plaiſir, repliqua Léandro ; le pitoyable ne m'attendrit pas moins que le ridicule me réjouit. Elle eſt un peu longue, reprit Aſmodée ; mais elle eſt trop intéreſſante pour vous ennuyer. D'ailleurs, je vous l'avouerai, tout Démon que je ſuis, je me laſſe de ſuivre la mort. Laiſſons-la chercher de nouvelles victimes. Je le veux bien, dit Zambullo. Je ſuis plus curieux d'entendre l'hiſtoire, dont vous me faites fête, que de voir périr tous les humains, l'un après l'autre. Alors le Boiteux en com-

mença le récit dans ces termes, après avoir transſporté l'Ecolier ſur une des plus hautes maiſons de la rue d'Alcala.



Tom. 2e. pag. 31.



CHAPITRE II.

La force de l'amitié.

HISTOIRE.

UN jeune Cavalier de Tolède, suivi de son valet de chambre, s'éloignoit à grandes journées du lieu de sa naissance, pour éviter les suites d'une tragique avanture. Il étoit à deux petites lieues de la ville de Valence, lorsqu'à l'entrée d'un bois, il rencontra une Dame qui descendoit d'un carrosse avec précipitation. Aucun voile ne couvroit son visage, qui étoit d'une éclatante beauté, & cette charmante personne paroissoit si troublée, que

le Cavalier jugeant qu'elle avoit besoin de secours, ne manqua pas de lui offrir celui de sa valeur.

Généreux inconnu, lui dit la Dame, je ne refuserai point l'offre que vous me faites. Il semble que le Ciel vous ait envoyé ici pour détourner le malheur que je crains. Deux Cavaliers se sont donné rendez-vous dans ce bois; je viens de les y voir entrer tout-à-l'heure. Ils vont se battre. Suivez-moi, s'il vous plaît; venez m'aider à les séparer. En achevant ces mots, elle s'avança dans le bois, & le Tolédan, après avoir laissé son cheval à son valet, se hâta de la joindre.

A peine eurent-ils fait cent pas, qu'ils entendirent un bruit d'épées, & bien-tôt ils découvrirent entre les arbres deux hommes qui se battoient avec fureur.

Le Tolédan courut à eux pour les ſéparer, & en étant venu à bout par ſes prieres & par ſes efforts, il leur demanda le ſujet de leur différend.

Brave inconnu, lui dit un des deux Cavaliers, je m'appelle Don Fadrique de Mendoce, & mon ennemi ſe nomme Don Alvaro Ponce. Nous aimons Dona Théodora, cette Dame que vous accompagnez. Elle a toujours fait peu d'attention à nos ſoins, & quelques galanteries que nous ayions pû imaginer pour lui plaire, la cruelle ne nous en a pas mieux traités. Pour moi, j'avois deſſein de continuer à la ſervir malgré ſon indifférence, mais mon rival, au lieu de prendre le même parti, s'eſt aviſé de me faire un appel.

Il eſt vrai, interrompit Don

Alva, que j'ai jugé à propos d'en user ainsi. Je croi que si je n'avois point de rival, Dona Théodora pourroit m'écouter. Je veux donc tâcher d'ôter la vie à Don Fadrique, pour me défaire d'un homme qui s'oppose à mon bonheur.

Seigneur Cavalier, dit alors le Tolédan, je n'approuve point votre combat. Il offense Dona Théodora. On sçaura bien-tôt dans le Royaume de Valence que vous vous serez battus pour elle. L'honneur de votre Dame vous doit être plus cher que votre repos, & que vos vies. D'ailleurs quel fruit le vainqueur peut-il attendre de sa victoire ? Après avoir exposé la réputation de sa maîtresse, pense-t-il qu'elle le verra d'un œil plus favorable ? Quel aveuglement ! Croyez-moi, faites plû-

tôt ſur vous, l'un & l'autre, un effort plus digne des noms que vous portez. Rendez-vous maîtres de vos tranſports furieux, & par un ſerment inviolable engagez-vous tous deux à ſouſcrire à l'accommodement que j'ai à vous propoſer. Votre querelle peut ſe terminer ſans qu'il en coûte de ſang.

Eh! de quelle maniere, s'écria Don Alvar? Il faut que cette Dame ſe déclare, repliqua le Tolédan, qu'elle faſſe choix de Don Fadrique ou de vous, & que l'amant ſacrifié, loin de s'armer contre ſon rival, lui laiſſe le champ libre. J'y conſens, dit Don Alvar, & j'en jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que Dona Théodora ſe détermine, qu'elle me préfere ſi elle veut mon rival, cette préférence me ſera moins inſup-

portable que l'affreuſe incertitude où je ſuis. Et moi, dit à ſon tour Don Fadrique, j'en atteſte le Ciel! Si ce divin objet que j'adore ne prononce point en ma faveur, je vais m'éloigner de ſes charmes, & ſi je ne puis les oublier, du moins je ne les verrai plus.

Alors le Tolédan ſe tournant vers Dona Théodora : Madame, lui dit-il, c'eſt à vous de parler. Vous pouvez d'un ſeul mot déſarmer ces deux rivaux. Vous n'avez qu'à nommer celui dont vous voulez récompenſer la conſtance. Seigneur Cavalier, répondit la Dame, cherchez un autre tempérament pour les accorder. Pourquoi me rendre la victime de leur accommodement? J'eſtime, à la vérité, Don Fadrique & Don Alvar, mais je ne les aime point;

& il n'eſt pas juſte que pour prévenir l'atteinte que leur combat pourroit porter à ma gloire, je donne des eſpérances que mon cœur ne ſçauroit avoüer.

La feinte n'eſt plus de ſaiſon, Madame, reprit le Tolédan, il faut, s'il vous plaît, vous déclarer. Quoique ces deux Cavaliers ſoient également bien faits; je ſuis aſſuré que vous avez plus d'inclination pour l'un que pour l'autre. Je m'en fie à la frayeur mortelle dont je vous ai vû agitée.

Vous expliquez mal cette frayeur, repartit Dona Théodora : la perte de l'un ou de l'autre de ces Cavaliers me toucheroit ſans doute, & je me la reprocherois ſans ceſſe, quoique je n'en fuſſe que la cauſe innocente; mais ſi je vous ai paru allarmée, ſçachez que le péril qui menace ma réputation a fait toute ma crainte.

Don Alvaro Ponce, qui étoit naturellement brutal, perdit enfin patience : c'en eſt trop, dit-il d'un ton bruſque, puiſque Madame refuſe de terminer la choſe à l'amiable, le ſort des armes en va donc décider. Et parlant de cette ſorte, il ſe mit en devoir de pouſſer Don Fadrique, qui de ſon côté, ſe diſpoſa à le bien recevoir.

Alors la Dame plus effrayée par cette action, que déterminée par ſon panchant, s'écria toute éperdue : Arrêtez, Seigneurs Cavaliers, je vais vous ſatisfaire. S'il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher un combat qui intéreſſe mon honneur, je déclare que c'eſt à Don Fadrique de Mendoce que je donne la préférence.

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que le diſgracié Ponce, ſans dire un ſeul mot, courut délier

ſon cheval, qu'il avoit attaché à un arbre, & diſparut en jettant des regards furieux ſur ſon rival & ſur ſa maîtreſſe. L'heureux Mendoce au contraire, étoit au comble de ſa joie. Tantôt il ſe mettoit à genoux devant Dona Théodora, tantôt il embraſſoit le Tolédan, & ne pouvoit trouver d'expreſſions aſſez vives pour leur marquer toute la reconnoiſſance dont il ſe ſentoit pénétré.

Cependant la Dame devenue plus tranquille, après l'éloignement de Don Alvar, ſongeoit avec quelque douleur, qu'elle venoit de s'engager à ſouffrir les ſoins d'un amant, dont à la vérité elle eſtimoit le mérite, mais pour qui ſon cœur n'étoit point prévenu.

Seigneur, Don Fadrique, lui dit-elle, j'eſpere que vous n'abu-

ſerez pas de la préférence que je vous ai donnée; vous la devez à la néceſſité où je me ſuis trouvée de prononcer entre vous & Don Alvar; ce n'eſt pas que je n'aye toûjours fait beaucoup plus de cas de vous que de lui. Je ſçai bien qu'il n'a pas toutes les bonnes qualités que vous avez. Vous êtes le Cavalier de Valence le plus parfait, c'eſt une juſtice que je vous rends. Je dirai même que la recherche d'un homme, tel que vous, peut flatter la vanité d'une femme; mais quelque glorieuſe qu'elle ſoit pour moi, je vous avoüerai que je la vois avec ſi peu de goût, que vous êtes à plaindre de m'aimer auſſi tendrement que vous le faites paroître. Je ne veux pourtant pas vous ôter toute eſpérance de toucher mon cœur. Mon indifférence n'eſt peut-être qu'un

qu'un effet de la douleur qui me reste encore de la perte que j'ai fait depuis un an, de Don André de Cifuentes, mon mari. Quoique nous n'ayions pas été long-temps ensemble, & qu'il fût dans un âge avancé, lorsque mes parens éblouis de ses richesses m'obligerent à l'épouser, j'ai été fort affligée de sa mort. Je le regrette encore tous les jours.

Eh! n'est-il pas digne de mes regrets, ajoûta-t-elle? Il ne ressembloit nullement à ces vieillards chagrins & jaloux, qui ne pouvant se persuader qu'une jeune femme soit assez sage pour leur pardonner leur foiblesse, sont eux-mêmes des témoins assidus de tous ses pas, ou la font observer par une Duégne dévoüée à leur tyrannie. Hélas! il avoit en ma vertu, une confiance dont un jeu-

ne mari adoré ſeroit à peine capable. D'ailleurs, ſa complaiſance étoit infinie, & j'oſe dire, qu'il faiſoit ſon unique étude d'aller au-devant de tout ce que je paroiſſois ſouhaiter. Tel étoit Don André de Cifuentes. Vous jugez bien, Mendoce, que l'on n'oublie pas aiſément un homme d'un caractere ſi aimable. Il eſt toûjours préſent à ma penſée, & cela ne contribue pas peu, ſans doute, à détourner mon attention de tout ce que l'on fait pour me plaire.

Don Fadrique ne put s'empêcher d'interrompre, en cet endroit, Dona Theodora: Ah! Madame, s'écria-t-il, que j'ai de joye d'apprendre de votre propre bouche, que ce n'eſt pas par averſion pour ma perſonne que vous avez mépriſé mes ſoins. J'eſpere que vous vous rendrez un jour à ma

constance. Il ne tiendra point à moi que cela n'arrive, reprit la Dame, puiſque je vous permets de me venir voir & de me parler quelquefois de votre amour. Tâchez de me donner du goût pour vos galanteries; faites enſorte que je vous aime. Je ne vous cacherai point les ſentimens favorables que j'aurai pris pour vous; mais ſi malgré tous vos efforts vous n'en pouvez venir à bout, ſouvenez-vous, Mendoce, que vous ne ſerez pas en droit de me faire des reproches.

Don Fadrique voulut repliquer; mais il n'en eut pas le temps, parce que la Dame prit la main du Tolédan, & tourna bruſquement ſes pas du côté de ſon équipage. Il alla détacher ſon cheval qui étoit attaché à un arbre, & le tirant après lui par la bride, il ſuivit

Dona Theodora, qui monta dans ſon carroſſe avec autant d'agitation qu'elle en étoit deſcendue. La cauſe toutefois en étoit bien différente. Le Tolédan & lui l'accompagnerent à cheval juſqu'aux portes de Valence, où ils ſe ſéparerent. Elle prit le chemin de ſa maiſon, & Don Fadrique emmena dans la ſienne le Tolédan.

Il le fit repoſer, & après l'avoir bien régalé, il lui demanda en particulier ce qui l'amenoit à Valence, & s'il ſe propoſoit d'y faire un long ſéjour. J'y ſerai le moins de temps qu'il me ſera poſſible, lui répondit le Tolédan. J'y paſſe ſeulement pour aller gagner la mer & m'embarquer dans le premier vaiſſeau qui s'éloignera des côtes d'Eſpagne; car je me mets peu en peine dans quel lieu du monde j'acheverai le cours d'une

vie infortunée, pourvû que ce ſoit loin de ces funeſtes climats.

Que dites-vous, repliqua Don Fadrique avec ſurpriſe? Qui peut vous révolter contre votre Patrie, & vous faire haïr ce que tous les hommes aiment naturellement? Après ce qui m'eſt arrivé, repartit le Tolédan, mon pays m'eſt odieux, & je n'aſpire qu'à le quitter pour jamais. Ah! Seigneur Cavalier, s'écria Mendoce, attendri de compaſſion, que j'ai d'impatience de ſçavoir vos malheurs: Si je ne puis ſoulager vos peines, je ſuis du moins diſpoſé à les partager. Votre phyſionomie m'a d'abord prévenu pour vous; vos manieres me charment, & je ſens que je m'intéreſſe déja vivement à votre ſort.

C'eſt la plus grande conſolation que je puiſſe recevoir, Seigneur

Don Fadrique, répondit le Tolédan; & pour reconnoître, en quelque ſorte, les bontés que vous me témoignez, je vous dirai auſſi qu'en vous voyant tantôt avec Alvaro Ponce, j'ai panché de votre côté. Un moment d'inclination, que je n'ai jamais ſenti à la premiere vûe de perſonne, me fit craindre que Dona Théodora ne vous préférât votre rival, & j'eus de la joie, lorſqu'elle ſe fut déterninée en votre faveur. Vous avez depuis ſi bien fortifié cette premiere impreſſion, qu'au lieu de vouloir vous cacher mes ennuis, je cherche à m'épancher & trouve une douceur ſecrete à vous découvrir mon ame. Apprenez donc mes malheurs.

Tolède m'a vû naître; & Don Juan de Zarate eſt mon nom. J'ai perdu, preſque dès mon enfance,

ceux qui m'ont donné le jour; de maniere que je commençai de bonne heure à jouir de quatre mille ducats de rente qu'ils m'ont laissés. Comme je pouvois dispo-ser de ma main, & que je me croyois assez riche pour ne devoir cousulter que mon cœur dans le choix que je ferois d'une femme, j'épousai une fille d'une beauté parfaite sans m'arrêter au peu de bien qn'elle avoit, ni à l'inégalité de nos conditions. J'étois charmé de mon bonheur, & pour mieux goûter le plaisir de posséder une personne que j'aimois, je la me-nai, peu de jours après mon ma-riage, à une terre que j'ai à quel-ques lieues de Tolède.

Nous y vivions tous deux dans une union charmante, lorsque le Duc de Naxera, dont le Château est dans le voisinage de ma terre,

vint un jour qu'il chaſſoit ſe rafraîchir chez moi. Il vit ma femme & en devint amoureux. Je le crus du moins, & ce qui acheva de me le perſuader, c'eſt qu'il rechercha bien-tôt mon amitié avec empreſſement : ce qu'il avoit juſques-là fort négligé. Il me mit de ſes parties de chaſſes, me fit force préſens & encore plus d'offres de ſervices.

Je fus d'abord allarmé de ſa paſſion ; je penſai retourner à Tolède avec mon épouſe, & le Ciel ſans doute m'inſpiroit cette penſée. Effectivement ſi j'euſſe ôté au Duc toutes les occaſions de voir ma femme, j'aurois évité les malheurs qui me ſont arrivés, mais la confiance que j'avois en elle me raſſura. Il me parut qu'il n'étoit pas poſſible qu'une perſonne que j'avois épouſée ſans dote & tirée

tirée d'un état obſcur, fût aſſez ingrate pour oublier mes bontés. Hélas ! je la connoiſſois mal. L'ambition & la vanité qui ſont deux choſes ſi naturelles aux femmes, étoient les plus grands défauts de la mienne.

Dès que le Duc eut trouvé moyen de lui apprendre ſes ſentimens, elle ſe ſçut bon gré d'avoir fait une conquête ſi importante. L'attachement d'un homme que l'on traitoit d'*Excellence*, chatouilla ſon orgueil & remplit ſon eſprit de faſtueuſes chimeres. Elle s'en eſtima davantage & m'en aima moins. Ce que j'avois fait pour elle, au lieu d'exciter ſa reconnoiſſance, ne fit plus que m'attirer ſes mépris. Elle me regarda comme un mari indigne de ſa beauté, & il lui ſembla que ſi ce Grand Seigneur qui étoit épris

de ſes charmes l'eût vûe avant ſon mariage, il n'auroit pas manqué de l'épouſer. Enivrée de ces folles idées & ſéduite par quelques préſens qui la flattoient, elle ſe rendit aux ſecrets empreſſemens du Duc.

Ils s'écrivoient aſſez ſouvent, & je n'avois pas le moindre ſoupçon de leur intelligence; mais enfin je fus aſſez malheureux pour ſortir de mon aveuglement. Un jour je revins de la chaſſe de meilleure heure qu'à l'ordinaire. J'entrai dans l'appartement de ma femme; elle ne m'attendoit pas ſitôt. Elle venoit de recevoir une lettre du Duc & ſe préparoit à lui faire réponſe. Elle ne put cacher ſon trouble à ma vûe. J'en frémis, & voyant ſur une table du papier & de l'encre, je jugeai qu'elle me trahiſſoit. Je la preſſai

de me montrer ce qu'elle écrivoit; mais elle s'en défendit ; de ſorte que je fus obligé d'employer juſqu'à la violence pour ſatisfaire ma jalouſe curioſité. Je tirai de ſon ſein, malgré toute ſa réſiſtance, une lettre qui contenoit ces paroles :

Languirai-je toujours dans l'attente d'une ſeconde entrevûe? Que vous êtes cruelle de me donner les plus douces eſpérances, & de tant tarder à les remplir! Don Juan va tous les jours à la chaſſe ou à Toléde, ne devrions nous pas profiter de ces occaſions? Ayez plus d'égard à la vive ardeur qui me conſume. Plaignez-moi, Madame : Songez que ſi c'eſt un plaiſir d'obtenir ce qu'on deſire, c'eſt un tourment d'en attendre long-temps la poſſeſſion.

Je ne pus achever de lire ce billet ſans être tranſporté de rage. Je mis la main ſur ma dague, & dans mon premier mouvement je fus tenté d'ôter la vie à l'infidelle épouſe qui m'ôtoit l'honneur; mais faiſant réflexion que c'étoit me venger à demi, & que mon reſſentiment demandoit encore une autre victime, je me rendis maître de ma fureur. Je diſſimulai; je dis à ma femme, avec le moins d'agitation qu'il me fut poſſible: Madame vous avez eu tort d'écouter le Duc. L'éclat de ſon rang ne devoit point vous éblouir; mais les jeunes perſonnes aiment le faſte. Je veux croire que c'eſt-là tout votre crime, & que vous ne m'avez point fait le dernier outrage. C'eſt pourquoi j'excuſe votre indiſcrétion, pourvû que vous rentriez dans votre

devoir, & que déſormais, ſenſible à ma ſeule tendreſſe, vous ne ſongiez qu'à la mériter.

Après lui avoir tenu ce diſcours, je ſortis de ſon appartement, autant pour la laiſſer ſe remettre du trouble où étoient ſes eſprits, que pour chercher la ſolitude dont j'avois beſoin moi-même pour calmer la colere qui m'enflâmoit. Si je ne pus reprendre ma tranquillité, j'affectai du moins un air tranquille pendant deux jours; & le troiſiéme, feignant d'avoir à Toléde une affaire de la derniere conſéquence, je dis à ma femme que j'étois obligé de la quitter pour quelque temps, & que je la priois d'avoir ſoin de ſa gloire pendant mon abſence.

Je partis, mais au lieu de continuer mon chemin vers Toléde, je revins ſécretement chez moi à

l'entrée de la nuit, & me cachai dans la chambre d'un domeſtique fidéle, d'où je pouvois voir tout ce qui entroit dans ma maiſon. Je ne doutois point que le Duc n'eût été informé de mon départ, & je m'imaginois qu'il ne manqueroit pas de vouloir profiter de la conjoncture. J'eſpérois les ſurprendre enſemble, je me promettois une entiere vengeance.

Néanmoins je fus trompé dans mon attente. Loin de remarquer qu'on ſe diſposât au logis à recevoir un galant, je m'apperçûs au contraire que l'on fermoit les portes avec exactitude, & trois jours s'étant écoulés ſans que le Duc eût paru, ni même aucun de ſes gens, je me perſuadai que mon épouſe s'étoit repentie de ſa faute, & qu'elle avoit enfin rompu tout commerce avec ſon amant.

Prévenu de cette opinion, je perdis le désir de me vanger, & me livrant aux mouvemens d'un amour que la colere avoit suspendu, je courus à l'appartement de ma femme. Je l'embrassai avec transport, & lui dis : Madame, je vous rends mon estime & mon amitié. Je vous avoue que je n'ai point été à Toléde. J'ai feint ce voyage pour vous éprouver. Vous devez pardonner ce piége à un mari dont la jalousie n'étoit pas sans fondement. Je craignois que votre esprit séduit par de superbes illusions, ne fût pas capable de se détromper ; mais graces au Ciel, vous avez reconnu votre erreur, & j'espere que rien ne troublera plus notre union.

Ma femme me parut touchée de ces paroles, & laissant couler quelques pleurs : Que je suis mal-

heureuſe, s'écria-t-elle, de vous avoir donné ſujet de ſoupçonner ma fidélité ! J'ai beau déteſter ce qui vous a ſi juſtement irrité contre moi : mes yeux, depuis deux jours, ſont vainement ouverts aux larmes, toute ma douleur, tous mes remords ſeront inutiles, je ne regagnerai jamais votre confiance. Je vous la redonne, Madame, interrompis-je tout attendri de l'affliction qu'elle faiſoit paroître, je ne veux plus me ſouvenir du paſſé, puiſque vous vous en repentez.

En effet, dès ce moment j'eus pour elle les mêmes égards que j'avois eu auparavant, & je recommençai à goûter des plaiſirs qui avoient été ſi cruellement troublés. Ils devinrent même plus piquans ; car ma femme, comme ſi elle eût voulu effacer de mon eſprit toutes les traces de l'offenſe

qu'elle m'avoit faite, prenoit plus de ſoin de me plaire, qu'elle n'en avoit jamais pris. Je trouvois plus de vivacité dans ſes careſſes, & peu s'en falloit que je ne fuſſe bien-aiſe du chagrin qu'elle m'avoit cauſé.

Je tombai malade en ce temps-là. Quoique ma maladie ne fût point mortelle, il n'eſt pas concevable combien ma femme en parut allarmée. Elle paſſoit le jour auprès de moi; & la nuit, comme j'étois dans un appartement ſéparé, elle me venoit voir deux ou trois fois pour apprendre par elle-même de mes nouvelles. Enfin, elle montroit une extrême attention à courir au-devant de tous les ſecours dont j'avois beſoin. Il ſembloit que ſa vie fût attachée à la mienne. De mon côté, j'étois ſi ſenſible à toutes les marques de

tendreſſe qu'elle me donnoit, que je ne pouvois me laſſer de le lui témoigner. Cependant, Seigneur Mendoce, elle n'étoient pas auſſi ſinceres que je me l'imaginois.

Une nuit, ma ſanté commençoit alors à ſe rétablir, mon valet de chambre vint me réveiller : Seigneur, me dit-il tout émû, je ſuis fâché d'interrompre votre repos; mais je vous ſuis trop fidéle pour vouloir vous cacher ce qui ſe paſſe en ce moment chez vous. Le Duc de Naxera eſt avec Madame.

Je fus ſi étourdi de cette nouvelle, que je regardai quelque temps mon valet ſans pouvoir lui parler. Plus je penſois au rapport qu'il me faiſoit, plus javois de peine à le croire véritable. Non, Fabio, m'écriai-je, il n'eſt pas poſſible que ma femme ſoit capa-

ble d'une si grande perfidie ! Tu n'es point assuré de ce que tu dis. Seigneur, reprit Fabio, plût au Ciel que j'en pusse encore douter; mais de fausses apparences ne m'ont point trompé. Depuis que vous étes malade, je soupçonne qu'on introduit presque toutes les nuits le Duc dans l'appartement de Madame. Je me suis caché pour éclaircir mes soupçons, & je ne suis que trop persuadé qu'ils sont justes.

A ce discours, je me levai tout furieux; je pris ma robe de chambre & mon épée, & marchai vers l'appartement de ma femme, accompagné de Fabio, qui portoit de la lumiere. Au bruit que nous fîmes en entrant, le Duc qui étoit assis sur le lit, se leva, & prenant un pistolet qu'il avoit à sa ceinture, il vint au-devant de moi & me

tira ; mais ce fut avec tant de trouble & de précipitation qu'il me manqua. Alors je m'avançai ſur lui bruſquement & lui enfonçai mon épée dans le cœur. Je m'adreſſai enſuite à ma femme qui étoit plus morte que vive : Et toi, lui dis-je, infâme, reçoi le prix de toutes tes perfidies. En diſant cela, je lui plongeai dans le ſein mon épée toute fumante du ſang de ſon amant.

Je condamne mon emportement, Seigneur Don Fadrique, & j'avoue que j'aurois pû aſſez punir une épouſe infidelle, ſans lui ôter la vie ; mais quel homme pourroit conſerver ſa raiſon dans une pareille conjoncture ? Peignez-vous cette perfide femme attentive à ma maladie : repréſentez-vous toutes ſes démonſtrations d'amitié, toutes les circonſtances,

toute l'énormité de ſa trahiſon, & jugez ſi l'on ne doit point pardonner ſa mort à un mari qu'une ſi juſte fureur animoit.

Pour achever cette tragique hiſtoire en deux mots : Après avoir pleinement aſſouvi ma vengeance, je m'habillai à la hâte ; je jugeai bien que je n'avois pas de temps à perdre : Que les parens du Duc me feroient chercher par toute l'Eſpagne, & que le crédit de ma famille ne pouvant balancer le leur, je ne ſerois en ſûreté que dans un pays étranger. C'eſt pourquoi je choiſis deux de mes meilleurs chevaux, & avec tout ce que j'avois d'argent & de pierreries, je ſortis de ma maiſon avant le jour, ſuivi du valet qui m'avoit ſi bien prouvé ſa fidélité. Je pris la route de Valence, dans le deſſein de me jetter dans le premier

& les assiduités de Mendoce. Il en étoit très-mortifié & s'en plaignoit quelquefois à son ami, qui pour le consoler lui disoit : Que les femmes les plus insensibles se laissoient enfin toucher : Qu'il ne manquoit aux amans que la patience d'attendre ce temps favorable : qu'il ne perdît point courage : que sa Dame, tôt ou tard, récompenseroit ses services. Ce discours, quoique fondé sur l'expérience, ne rassuroit point le timide Mendoce, qui craignoit de ne pouvoir jamais plaire à la veuve de Cifuentes. Cette crainte le jetta dans une langueur qui faisoit pitié à Don Juan, mais Don Juan fut bien-tôt plus à plaindre que lui.

Quelque sujet qu'eût ce Tolédan d'être révolté contre les femmes, après l'horrible trahison

de la ſienne, il ne put ſe défendre d'aimer Dona Théodora; cependant loin de s'abandonner à une paſſion qui offenſoit ſon ami, il ne ſongea qu'à la combattre, & perſuadé qu'il ne la pouvoit vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avoient fait naître, il réſolut de ne plus voir la veuve de Cifuentes. Ainſi lorſque Mendoce le vouloit mener chez elle, il trouvoit toujours quelque prétexte pour s'en excuſer.

D'une autre part, Don Fadrique, n'alloit pas une fois chez la Dame, qu'elle ne lui demandât pourquoi Don Juan ne la venoit plus voir. Un jour qu'elle lui faiſoit cette queſtion, il lui répondit en ſouriant, que ſon ami avoit ſes raiſons. Et quelles raiſons peut-il avoir de me fuir, dit Dona Théodora? Madame, repartit Mendo-

& les affiduités de Mendoce. Il en étoit très-mortifié & s'en plaignoit quelquefois à fon ami, qui pour le confoler lui difoit : Que les femmes les plus infenfibles fe laiffoient enfin toucher : Qu'il ne manquoit aux amans que la patience d'attendre ce temps favorable : qu'il ne perdît point courage : que fa Dame, tôt ou tard, récompenferoit fes fervices. Ce difcours, quoique fondé fur l'expérience, ne raffuroit point le timide Mendoce, qui craignoit de ne pouvoir jamais plaire à la veuve de Cifuentes. Cette crainte le jetta dans une langueur qui faifoit pitié à Don Juan, mais Don Juan fut bien-tôt plus à plaindre que lui.

Quelque fujet qu'eût ce Tolédan d'être révolté contre les femmes, après l'horrible trahifon

de la ſienne, il ne put ſe défendre d'aimer Dona Théodora; cependant loin de s'abandonner à une paſſion qui offenſoit ſon ami, il ne ſongea qu'à la combattre, & perſuadé qu'il ne la pouvoit vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avoient fait naître, il réſolut de ne plus voir la veuve de Cifuentes. Ainſi lorſque Mendoce le vouloit mener chez elle, il trouvoit toujours quelque prétexte pour s'en excuſer.

D'une autre part, Don Fadrique, n'alloit pas une fois chez la Dame, qu'elle ne lui demandât pourquoi Don Juan ne la venoit plus voir. Un jour qu'elle lui faiſoit cette queſtion, il lui répondit en ſouriant, que ſon ami avoit ſes raiſons. Et quelles raiſons peut-il avoir de me fuir, dit Dona Théodora? Madame, repartit Mendo-

ce, comme je voulois aujourdhui vous l'amener, & que je lui marquois quelque ſurpriſe ſur ce qu'il refuſoit de m'accompagner, il m'a fait une confidence qu'il faut que je vous révele pour le juſtifier. Il m'a dit qu'il avoit fait une maîtreſſe, & que n'ayant pas beaucoup de temps à demeurer dans cette ville, les momens lui étoient chers.

Je ne ſuis point ſatisfaite de cette excuſe, reprit en rougiſſant la veuve de Cifuentes. Il n'eſt pas permis aux amans d'abandonner leurs amis. Don Fadrique remarqua la rougeur de Dona Théodora. Il crut que la vanité ſeule en étoit la cauſe, & que ce qui faiſoit rougir la Dame n'étoit qu'un ſimple dépit de ſe voir négligée. Il ſe trompoit dans ſa conjoncture. Un mouvement plus vif que la vanité, excitoit l'émotion qu'elle

laiſſoit paroître ; mais de peur qu'il ne démêlât ſes ſentimens, elle changea de diſcours, & affecta pendant le reſte de l'entretien un enjouement qui auroit mis en défaut la pénétration de Mendoce, quand il n'auroit pas d'abord pris le change.

Auſſi-tôt que la veuve de Cifuentes ſe trouva ſeule, elle tomba dans une profonde rêverie. Elle ſentit alors toute la force de l'inclination qu'elle avoit conçûe pour Don Juan, & la croyant plus mal récompenſée qu'elle ne l'étoit : Quelle injuſte & barbare puiſſance, dit-elle en ſoûpirant, ſe plaît à enflâmer des cœurs qui ne s'accordent pas ? Je n'aime point Don Fadrique qui m'adore, & je brûle pour Don Juan, dont une autre que moi occupe la penſée ! Ah ! Mendoce, ceſſe de me

reprocher mon indifférence, ton ami t'en venge aſſez.

A ces mots, un vif ſentiment de douleur & de jalouſie lui fit répandre quelques larmes; mais l'eſpérance qui ſçait adoucir les peines des amans, vint bien-tôt préſenter à ſon eſprit de flateuſes images. Elle ſe repréſenta que ſa rivale pouvoit n'être pas fort dangereuſe. Que Don Juan étoit peut-être moins arrêté par ſes charmes, qu'amuſé par ſes bontés, & que de ſi foibles liens n'étoient pas difficiles à défaire. Pour juger elle-même de ce qu'elle en devoit croire, elle réſolut d'entretenir en particulier le Tolédan. Elle le fit avertir de ſe trouver chez elle. Il s'y rendit, & quand ils furent tous deux ſeuls, Dona Théodora prit ainſi la parole.

Je n'aurois jamais penſé que

l'amour pût faire oublier à un galant homme ce qu'il doit aux Dames. Néanmoins, Don Juan, vous ne venez plus chez moi depuis que vous êtes amoureux. J'ai ſujet, ce me ſemble, de me plaindre de vous. Je veux croire toutefois que ce n'eſt point de votre propre mouvement que vous me fuyez. Votre Dame vous aura ſans doute défendu de me voir. Avouez-le moi, Don Juan, & je vous excuſe. Je ſçai que les amans ne ſont pas libres dans leurs actions & qu'ils n'oſeroient déſobéir à leurs maîtreſſes.

Madame, répondit le Tolédan, je conviens que ma conduite doit vous étonner; mais, de grace, ne ſouhaitez pas que je me juſtifie. Contentez vous d'apprendre que j'ai raiſon de vous éviter. Quelle que puiſſe être cette raiſon, reprit

Dona Théodora, toute émûe, je veux que vous me la disiez. Hé bien, Madame, repartit Don Juan, il faut vous obéir; mais ne vous plaignez pas si vous en entendez plus que vous n'en voulez sçavoir.

Don Fadrique, poursuivit-il, vous a raconté l'avanture qui m'a fait quitter la Castille. En m'éloignant de Toléde, le cœur plein de ressentiment contre les femmes, je les défiois toutes de me jamais surprendre. Dans cette fiere disposition, je m'approchai de Valence, je vous rencontrai, & ce que personne encore n'a pû faire peut-être, je soûtins vos premiers regards sans en être troublé. Je vous ai revûe même depuis impunément; mais, hélas! que j'ai payé cher quelques jours de fierté! Vous avez enfin vaincu ma résis-

tance ; votre beauté, votre eſprit, tous vos charmes ſe ſont exercés ſur un rébelle. En un mot, j'ai pour vous tout l'amour que vous êtes capable d'inſpirer.

Voilà, Madame, ce qui m'écarte de vous. La perſonne dont on vous a dit que j'étois occupé, n'eſt qu'une Dame imaginaire. C'eſt une fauſſe confidence que j'ai faite à Mendoce pour prévenir les ſoupçons que j'aurois pû lui donner, en refuſant toujours de vous venir voir avec lui.

Ce diſcours à quoi Dona Théodora ne s'étoit point attendue, lui cauſa une ſi grande joie, qu'elle ne put l'empêcher de paroître. Il eſt vrai qu'elle ne ſe mit point en peine de la cacher, & qu'au lieu d'armer ſes yeux de quelque rigueur, elle regarda le Tolédan d'un air aſſez tendre, & lui dit :

Vous m'avez appris votre ſecret, Don Juan, je veux auſſi vous découvrir le mien. Ecoutez-moi.

Inſenſible aux ſoûpirs d'Alvaro Ponce, peu touchée de l'attachement de Mendoce, je menois une vie douce & tranquille, lorſque le haſard vous fit paſſer près du bois où nous nous rencontrâmes. Malgré l'agitation où j'étois alors, je ne laiſſai pas de remarquer que vous m'offriez votre ſecours de très-bonne grace; & la maniere avec laquelle vous ſçûtes ſéparer deux rivaux furieux, me fit concevoir une opinion fort avantageuſe de votre adreſſe & de votre valeur. Le moyen que vous propoſâtes pour les accorder, me déplut. Je ne pouvois, ſans beaucoup de peine me réſoudre à choiſir l'un ou l'autre. Mais pour ne vous rien déguiſer, je

je croi que vous aviez déja un peu de part à ma répugnance. Car dans le même moment que forcé par la néceſſité, ma bouche nomma Don Fadrique, je ſentis que mon cœur ſe déclaroit pour l'inconnu. Depuis ce jour, que je dois appeller heureux, après l'aveu que vous m'avez fait, votre mérite a augmenté l'eſtime que j'avois pour vous.

Je ne vous fais pas, continua-t-elle, un miſtere de mes ſentimens. Je vous les déclare avec la même franchiſe que j'ai dit à Mendoce que je ne l'aimois point. Une femme qui a le malheur de ſe ſentir du panchant pour un amant qui ne ſçauroit être à elle, a raiſon de ſe contraindre & de ſe venger du moins de ſa foibleſſe par un ſilence éternel ; mais je croi que l'on peut ſans ſcrupule

découvrir une tendreſſe innocente à un homme qui n'a que des vûes légitimes. Oui, je ſuis ravie que vous m'aimiez, & j'en rends graces au Ciel, qui nous a ſans doute deſtinés l'un pour l'autre.

Après ce diſcours, la Dame ſe tut pour laiſſer parler Don Juan, & lui donner lieu de faire éclater tous les tranſports de joie & de reconnoiſſance qu'elle croyoit lui avoir inſpirés; mais au lieu de paroître enchanté des choſes qu'il venoit d'entendre, il demeura triſte & rêveur.

Que vois-je! Don Juan, lui dit-elle, quand pour vous faire un ſort qu'un autre que vous pourroit trouver digne d'envie, j'oublie la fierté de mon ſexe & vous montre une ame charmée, vous réſiſtez à la joie que doit vous cauſer une déclaration ſi obli-

geante ! vous gardez un ſilence glacé ! Je vois même de la douleur dans vos yeux. Ah ! Don Juan, quel étrange effet produiſent en vous mes bontés !

Eh, quel autre effet, Madame, répondit triſtement le Tolédan, peuvent-elles faire ſur un cœur comme le mien ? Je ſuis d'autant plus miſérable que vous me témoignez plus d'inclination. Vous n'ignorez pas ce que Mendoce, fait pour moi. Vous ſçavez quelle tendre amitié nous lie. Pourrois-je établir mon bonheur ſur la ruine de ſes plus douces eſpérances ? Vous avez trop de délicateſſe, dit Dona Théodora. Je n'ai rien promis à Don Fadrique. Je puis vous offrir ma foi ſans mériter ſes reproches, & vous pouvez la recevoir ſans lui faire un larcin. J'avoue que l'idée d'un ami malheu-

reux doit vous cauſer quelque peine ; mais Don Juan, eſt-elle capable de balancer l'heureux deſtin qui vous attend ?

Oui, Madame, repliqua-t-il, d'un ton ferme. Un ami tel que Mendoce a plus de pouvoir ſur moi que vous ne penſez. S'il vous étoit poſſible de concevoir toute la tendreſſe, toute la force de notre amitié, que vous me trouveriez à plaindre ! Don Fadrique n'a rien de caché pour moi ; mes intérêts ſont devenus les ſiens. Les moindres choſes qui me regardent ne ſçauroient échapper à ſon attention ; ou pour tout dire en un mot, je partage ſon ame avec vous.

Ah ! ſi vous vouliez que je profitaſſe de vos bontés, il falloit me les laiſſer voir avant que j'euſſe formé les nœuds d'une amitié ſi

forte. Charmé du bonheur de vous plaire, je n'aurois alors regardé Mendoce que comme un rival. Mon cœur en garde contre l'affection qu'il me marquoit, n'y auroit pas répondu, & je ne lui devrois pas aujourd'hui tout ce que je lui dois. Mais, Madame, il n'est plus temps; j'ai reçû tous les services qu'il a voulu me rendre, j'ai suivi le panchant que j'avois pour lui: La reconnoissance & l'inclination me lient & me réduisent enfin à la cruelle nécessité de renoncer au sort glorieux que vous me présentez.

En cet endroit Dona Théodora, qui avoit les yeux couverts de larmes, prit son mouchoir pour s'essuyer. Cette action troubla le Tolédan; il sentit chanceler sa constance: il commençoit à ne répondre plus de rien. Adieu, Ma-

dame, continua-t-il d'une voix entrecoupée de ſoûpirs, adieu, il faut vous fuir pour ſauver ma vertu; je ne puis ſoûtenir vos pleurs, ils vous rendent trop redoutable. Je vais m'éloigner de vous pour jamais, & pleurer la perte de tant de charmes que mon inéxorable amitié veut que je lui ſacrifie. En achevant ces paroles, il ſe retira avec un reſte de fermeté qu'il n'avoit pas peu de peine à conſerver.

Après ſon départ, la veuve de Cifuentes fut agitée de mille mouvemens confus. Elle eut honte de s'être déclarée à un homme qu'elle n'avoit pû retenir. Mais ne pouvant douter qu'il ne fût fortement épris, & que le ſeul intérêt d'un ami ne lui fît refuſer la main qu'elle lui offroit, elle fut aſſez raiſonnable pour admirer un ſi rare effort

d'amitié, au lieu de s'en offenſer. Néanmoins comme on ne ſçauroit s'empêcher de s'affliger, quand les choſes n'ont pas le ſuccès que l'on déſire, elle réſolut d'aller dès le lendemain à la campagne, pour diſſiper ſes chagrins, ou plûtôt pour les augmenter; car la ſolitude eſt plus propre à fortifier l'amour qu'à l'affoiblir.

Don Juan, de ſon côté n'ayant pas trouvé Mendoce au logis, s'étoit enfermé dans ſon appartement pour s'abandonner en liberté à ſa douleur. Après ce qu'il avoit fait en faveur d'un ami, il crut qu'il lui étoit permis du moins d'en ſoupirer. Mais Don Fadrique vint bien-tôt interrompre ſa rêverie, & jugeant à ſon viſage qu'il étoit indiſpoſé, il en témoigna tant d'inquiétude, que Don Juan pour le raſſurer, fut obligé de lui dire,

qu'il n'avoit beſoin que de repos. Mendoce ſortit auſſi-tôt pour le laiſſer repoſer ; mais il ſortit d'un air ſi triſte, que le Tolédan en ſentit plus vivement ſon infortune. O Ciel ! dit-il en lui-même, pourquoi faut-il que la plus tendre amitié du monde faſſe tout le malheur de ma vie ?

Le jour ſuivant, Don Fadrique n'étoit pas encore levé, qu'on le vint avertir que Dona Théodora étoit partie avec tout ſon domeſtique pour ſon Château de Villareal, & qu'il y avoit apparence qu'elle n'en reviendroit pas ſi-tôt. Cette nouvelle le chagrina moins à cauſe des peines que fait ſouffrir l'éloignement d'un objet aimé, que parce qu'on lui avoit fait miſtere de ce départ. Sans ſçavoir ce qu'il en devoit penſer, il en conçut un funeſte préſage.

Il ſe leva pour aller voir ſon ami, tant pour l'entretenir là-deſſus, que pour apprendre l'état de ſa ſanté. Mais comme il achevoit de s'habiller, Don Juan entra dans ſa chambre en lui diſant : Je viens diſſiper l'inquiétude que je vous cauſe. Je me porte aſſez bien aujourd'hui. Cette bonne nouvelle, répondit Mendoce, me conſole un peu de la mauvaiſe que j'ai reçûe. Le Tolédan demanda quelle étoit cette mauvaiſe nouvelle, & Don Fadrique après avoir fait ſortir ſes gens, lui dit : Dona Theodora eſt partie ce matin pour la campagne, où l'on croit qu'elle ſera long-temps. Ce départ m'étonne. Pourquoi me l'a-t-on caché ? Qu'en penſez-vous, Don Juan ? N'ai-je pas raiſon d'être allarmé ?

Zarate ſe garda bien de lui dire

ſur cela ſa penſée, & tâcha de lui perſuader que Dona Théodora pouvoit être allée à la campagne ſans qu'il eût ſujet de s'en effrayer. Mais Mendoce peu content des raiſons que ſon ami employoit pour le raſſurer, l'interrompit : Tous ces diſcours, dit-il, ne ſçauroient diſſiper le ſoupçon que j'ai conçû ; j'aurai fait peut-être imprudemment quelque choſe qui aura déplû à Dona Théodora. Pour m'en punir, elle me quitte ſans daigner ſeulement m'apprendre mon crime.

Quoiqu'il en ſoit, je ne puis demeurer plus long-temps dans l'incertitude. Allons, Don Juan, allons la trouver ; je vais faire préparer des chevaux. Je vous conſeille, lui dit le Tolédan, de ne mener perſonne avec vous. Cet éclairciſſement ſe doit faire

ſans témoins. Don Juan ne ſçauroit être de trop, reprit Don Fadrique, Dona Théodora n'ignore point que vous ſçavez tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur. Elle vous eſtime, & loin de m'embarraſſer, vous m'aiderez à l'appaiſer en ma faveur.

Non, Don Fadrique, repliqua-t-il, ma préſence ne peut vous être utile. Partez tout ſeul, je vous en conjure. Non, mon cher Don Juan, repartit Mendoce, nous irons enſemble. J'attens cette complaiſance de votre amitié. Quelle tyrannie, s'écria le Tolédan d'un air chagrin! Pourquoi exigez-vous de mon amitié ce qu'elle ne doit vous pas accorder?

Ces paroles que Don Fadrique ne comprenoit pas, & le ton bruſque dont elles avoient été prononcées, le ſurprirent étrange-

ment. Il regarda ſon ami avec attention : Don Juan, lui dit-il, que ſignifie ce que je viens d'entendre ? Quel affreux ſoupçon naît dans mon eſprit ! Ah ! c'eſt trop vous contraindre & me gêner ; parlez. Qui cauſe la répugnance que vous marquez à m'accompagner ?

Je voulois vous la cacher, répondit le Tolédan ; mais puiſque vous m'avez forcé vous-même à la laiſſer paroître, il ne faut plus que je diſſimule. Ceſſons, mon cher Don Fadrique, de nous applaudir de la conformité de nos affections ; elle n'eſt que trop parfaite. Les traits qui vous ont bleſſé n'ont point épargné votre ami. Dona Théodora .... Vous ſeriez mon rival, interrompit Mendoce en pâliſſant ! Dès que j'ai connu mon amour, re-

partit Don Juan, je l'ai combattu. J'ai fui conſtamment la veuve de Cifuentes. Vous le ſçavez; vous m'en avez vous-même fait reproches : je triomphois du moins de ma paſſion ſi je ne pouvois la détruire.

Mais hier cette Dame me fit dire, qu'elle ſouhaitoit de me parler chez elle. Je m'y rendis. Elle me demanda pourquoi je ſemblois vouloir l'éviter. J'inventai des excuſes. Elle les rejetta. Enfin, je fus obligé de lui en découvrir la véritable cauſe. Je crus qu'après cette déclaration, elle approuveroit le deſſein que j'avois de la fuir; mais par un biſarre effet de mon étoile, vous le dirai-je ? Oui, Mendoce, je dois vous le dire, je trouvai Théodora prévenue pour moi.

Quoique Don Fadrique eût

l'eſprit du monde le plus doux & le plus raiſonnable, il fut ſaiſi d'un mouvement de fureur à ce diſcours, & interrompant encore ſon ami en cet endroit : Arrêtez, Don Juan, lui dit-il, percez-moi plûtôt le ſein que de pourſuivre ce fatal récit. Vous ne vous contentez pas de m'avouer que vous êtes mon rival, vous m'apprenez encore qu'on vous aime ! Juſte Ciel! Quelle confidence vous m'oſez faire ! Vous mettez notre amitié à une épreuve trop rude. Mais que dis-je, notre amitié ? Vous l'avez violée en conſervant les ſentimens perfides que vous me déclarez.

Quelle étoit mon erreur ! Je vous croyois généreux, magnanime ; & vous n'êtes qu'un faux ami, puiſque vous avez été capable de concevoir un amour qui

m'outrage. Je ſuis accablé de ce coup imprévu. Je le ſens d'autant plus vivement, qu'il m'eſt porté par une main.......... Rendez-moi plus de juſtice, interrompit à ſon tour le Tolédan, donnez-vous un moment de patience; je ne ſuis rien moins qu'un faux ami. Ecoutez-moi, & vous vous repentirez de m'avoir appellé de ce nom odieux.

Alors, il lui raconta ce qui s'étoit paſſé entre la veuve de Cifuentes & lui, le tendre aveu qu'elle lui avoit fait, & les diſcours qu'elle lui avoit tenus pour l'engager à ſe livrer ſans ſcrupule à ſa paſſion. Il lui répéta ce qu'il avoit répondu à ce diſcours; & à meſure qu'il parloit de la fermeté qu'il avoit fait paroître, Don Fadrique ſentoit évanouir ſa fureur. Enfin, ajoûta Don Juan, l'Ami-

tié l'emporta ſur l'Amour ; je refuſai la foi de Dona Théodora. Elle en pleura de dépit ; mais, grand Dieu, que ſes pleurs exciterent de trouble dans mon ame ! Je ne puis m'en reſſouvenir ſans trembler encore du péril que j'ai couru. Je commençois à me trouver barbare ; & pendant quelques inſtans, Mendoce, mon cœur vous devint infidele. Je ne cédai pas pourtant à ma foibleſſe, & je me dérobai par une prompte fuite, à des larmes ſi dangereuſes. Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir évité ce danger ; il faut craindre pour l'avenir. Il faut hâter mon départ. Je ne veux plus m'expoſer aux regards de Théodora. Après cela, Don Fadrique m'accuſera-t-il encore d'ingratitude & de perfidie ?

Non, lui répondit Mendoce,

en l'embraſſant, je vous rends toute votre innocence. J'ouvre les yeux; pardonnez un injuſte reproche au premier tranſport d'un amant qui ſe voit ravir toutes ſes eſpérances. Hélas! devois-je croire que Dona Théodora pourroit vous voir long-temps ſans vous aimer, ſans ſe rendre à ces charmes, dont j'ai moi-même éprouvé le pouvoir? Vous êtes un véritable ami. Je n'impute plus mon malheur qu'à la fortune; & loin de vous hair, je ſens augmenter pour vous ma tendreſſe. Hé! quoi, vous renoncez pour moi à la poſſeſſion de Dona Théodora! Vous faites à notre amitié un ſi grand ſacrifice, & je n'en ſerois pas touché? Vous pouvez dompter votre amour, & je ne ferois pas un effort pour vaincre le mien? Je dois répondre à votre généro-

ſité, Don Juan, ſuivez le panchant qui vous entraîne. Epouſez la veuve de Ciſuentes; que mon cœur, s'il veut, en gémiſſe, Mendoce vous en preſſe.

Vous m'en preſſez en vain, repliqua Zarate. J'ai pour elle, je le confeſſe, une paſſion violente; mais votre repos m'eſt plus cher que mon bonheur. Et le repos de Théodora, reprit Don Fadrique, vous doit-il être indifférent? Ne nous flattons point. Le panchant qu'elle a pour vous décide de mon ſort. Quand vous vous éloigneriez d'elle, quand pour me la céder vous iriez loin de ſes yeux traîner une vie déplorable, je n'en ſerois pas mieux. Puiſque je n'ai pû lui plaire juſqu'ici, je ne lui plairai jamais. Le Ciel n'a réſervé cette gloire qu'à vous ſeul. Elle vous a aimé dès le premier mo-

ment qu'elle vous a vû. Elle a pour vous une inclination naturelle ; en un mot, elle ne ſçauroit être heureuſe qu'avec vous. Recevez donc la main qu'elle vous préſente. Comblez ſes déſirs & les vôtres. Abandonnez-moi à mon infortune, & ne faites pas trois miſérables, lorſqu'un ſeul peut épuiſer toute la rigueur du deſtin.

Aſmodée, en cet endroit, fut obligé d'interrompre ſon récit, pour écouter l'Ecolier, qui lui dit : Ce que vous me racontez eſt ſurprenant. Y a-t-il en effet des gens d'un ſi beau caractere ? Je ne vois dans le monde que des amis qui ſe brouillent, je ne dis pas pour des maîtreſſes, comme Dona Théodora, mais pour des coquettes fieffées. Un amant peut-il renoncer à un objet qu'il adore & dont il eſt aimé, de peur de

rendre un ami malheureux ? Je ne croyois cela poſſible que dans la nature du Roman, où l'on peint les hommes tels qu'ils devroient être plûtôt que tels qu'ils ſont. Je demeure d'accord, répondit le Diable, que ce n'eſt pas une choſe fort ordinaire ; mais elle eſt non-ſeulement dans la nature du Roman, elle eſt auſſi dans la belle nature de l'homme. Cela eſt ſi vrai, que depuis le Déluge, j'en ai vû des exemples, y compris celui-ci. Revenons à mon hiſtoire.

Les deux amis continuerent à ſe faire un ſacrifice de leur paſſion, & l'un ne voulant point céder à la généroſité de l'autre, leurs ſentimens amoureux demeurerent ſuſpendus pendant quelques jours. Ils ceſſerent de s'entretenir de Théodora. Ils n'oſoient plus même prononcer ſon nom.

Mais tandis que l'Amitié triomphoit ainsi de l'Amour, dans la ville de Valence, l'Amour, comme pour s'en venger, régnoit ailleurs avec tyrannie, & se faisoit obéir sans résistance.

Dona Théodora s'abandonnoit à sa tendresse dans son Château de Villaréal, situé près de la mer. Elle pensoit sans cesse à Don Juan, & ne pouvoit perdre l'espérance de l'épouser, quoiqu'elle ne dût pas s'y attendre, après les sentimens d'amitié qu'il avoit fait éclater pour Don Fadrique.

Un jour, après le coucher du Soleil, comme elle prenoit sur le bord de la mer le plaisir de la promenade avec une de ses femmes, elle apperçut une petite chaloupe qui venoit gagner le rivage, Il lui sembla d'abord qu'il y avoit dedans sept à huit hommes de fort

mauvaiſe mine; mais après les avoir vûs de plus près, & conſidérés avec plus d'attention, elle jugea qu'elle avoit pris des maſques pour des viſages. En effet, c'étoient des gens maſqués & tous armés d'épées & de bayonnettes.

Elle frémit à leur aſpect, & ne tirant pas bon augure de la deſcente qu'ils ſe préparoient à faire, elle tourna bruſquement ſes pas vers le Château. Elle regardoit de temps en temps derriere elle pour les obſerver, & remarquant qu'ils avoient pris terre, & qu'ils commençoient à la pourſuivre, elle ſe mit à courir de toute ſa force; mais comme elle ne couroit pas ſi bien qu'Athalante, & que les maſques étoient légers & vigoureux, ils la joignirent à la porte du Château & l'arrêterent.

La Dame & la fille qui l'accompagnoit pousserent de grands cris qui attirerent aussi-tôt quelques domestiques, & ceux-ci donnant l'allarme au Château, tous les valets de Dona Théodora accoururent bien-tôt armés de fourches & de bâtons. Cependant deux hommes des plus robustes de la troupe masquée, après avoir pris entre leurs bras la maîtresse & la suivante, les emportoient vers la chaloupe malgré leur résistance, pendant que les autres faisoient tête aux gens du Château, qui commencérent à les presser vivement. Le combat fut long, mais enfin les hommes masqués exécuterent heureusement leur entreprise, & regagnerent leur chaloupe en se battant en retraite. Il étoit temps qu'ils se retirassent; car ils n'étoient pas encore tous

embarqués, qu'ils virent paroître du côté de Valence quatre ou cinq Cavaliers qui piquoient à outrance & sembloient vouloir venir au secours de Théodora. A cette vûe, les Ravisseurs se hâterent si bien de prendre le large, que l'empressement des Cavaliers fut inutile.

Ces Cavaliers étoient Don Fadrique & Don Juan. Le premier avoit reçû ce jour-là une lettre par laquelle on lui mandoit que l'on avoit appris de bonne part qu'Alvaro Ponce étoit dans l'Isle de Majorque, qu'il avoit équipé une espece de tartane, & qu'avec une vingtaine de gens qui n'avoient rien à perdre, il se proposoit d'enlever la veuve de Cifuentes, la premiere fois qu'elle seroit dans son Château. Sur cet avis le Tolédan & lui, avec leurs valets

valets de chambre, étoient partis de Valence ſur le champ, pour venir apprendre cet attentat à Dona Théodora. Ils avoient découvert de loin ſur le bord de la mer un aſſez grand nombre de perſonnes qui paroiſſoient combattre les uns contre les autres, & ſoupçonnant que ce pouvoit être ce qu'ils craignoient, ils pouſſoient leurs chevaux à toute bride pour s'oppoſer au projet de Don Alvar. Mais quelques diligences qu'ils puſſent faire, ils n'arriverent que pour être témoins de l'enlevement qu'ils vouloient prévenir.

Pendant ce temps-là, Alvaro Ponce, fier du ſuccès de ſon audace, s'éloignoit de la côte avec ſa proie, & ſa chaloupe alloit joindre un petit vaiſſeau armé qui l'attendoit en pleine mer. Il n'eſt pas

poſſible de ſentir une plus vive douleur que celle qu'eurent Mendoce & Don Juan. Ils firent mille imprécations contre Don Alvar, & remplirent l'air de plaintes auſſi pitoyables que vaines. Tous les domeſtiques de Théodora animés par un ſi bel exemple, n'épargnerent point les lamentations. Tous le rivage retentiſſoit de cris. La fureur, le déſeſpoir, la déſolation régnoit ſur ces triſtes bords. Le raviſſement d'Héléne ne cauſa point, dans la Cour de Sparte, une ſi grande conſternation.





CHAPITRE III.

Du démêlé d'un Poëte Tragique avec un Auteur Comique.

L'Ecolier ne put s'empêcher d'interrompre le Diable en cet endroit : Seigneur Asmodée, lui dit-il, il n'y a pas moyen de résister à la curiosité que j'ai de sçavoir ce que signifie une chose qui attire mon attention, malgré le plaisir que je prens à vous écouter. Je remarque dans une chambre deux hommes en chemise qui se tiennent à la gorge & aux cheveux, & plusieurs personnes en robe de chambre qui s'empressent à les séparer. Apprenez-moi, je vous prie, ce que

tout cela veut dire. Le Démon qui ne cherchoit qu'à le contenter, lui donna ſur le champ cette ſatisfaction de la maniere ſuivante.

Les perſonnages que vous voyez en chemiſe & qui ſe battent, lui dit-il, ſont deux Auteurs François; & les gens qui les ſéparent ſont deux Allemands, un Flamand & un Italien. Ils demeurent tous dans la même maiſon, qui eſt un Hôtel garni, où il ne loge guere que des étrangers. L'un de ces Auteurs fait des Tragédies? Et l'autre des Comédies. Le premier, pour quelque déſagrément qu'il a eſſuyé en France, eſt venu en Eſpagne; & le dernier, peu content de ſa condition à Paris, a fait le même voyage dans l'eſpérance de trouver à Madrid une meilleure fortune.

Le Poëte tragique eſt un eſprit vain & préſomptueux, qui s'eſt fait, en dépit de la plus ſaine partie du Public, une aſſez grande réputation dans ſon pays. Pour tenir ſa Muſe en haleine, il compoſe tous les jours. Ne pouvant dormir cette nuit, il a commencé une Piece dont il a tiré le ſujet de l'Illiade. Il en a fait une Scene; & comme ſon moindre défaut, eſt d'avoir, ainſi que ſes confreres, une démangeaiſon continuelle d'aſſaſſiner les gens du récit de ſes Ouvrages, il s'eſt levé, a pris ſa chandelle, & tout en chemiſe eſt venu frapper rudement à la porte de l'Auteur Comique, qui faiſant un meilleur uſage de ſon temps, dormoit d'un profond ſommeil.

Celui-ci s'eſt réveillé au bruit & eſt allé ouvrir à l'autre, qui

d'un air de poſſédé lui a dit en entrant : Tombez, mon ami, tombez à mes genoux : Adorez un Génie que Melpoméne favoriſe. Je viens d'enfanter des Vers.... Mais, que dis-je, je viens ? C'eſt Appollon, lui-même, qui me les a dictés. Si j'étois à Paris, j'irois les lire aujourd'hui de maiſon en maiſon. J'attens qu'il ſoit jour, pour en aller charmer Monſieur notre Ambaſſadeur, auſſi-bien que tous les François qui ſont à Madrid. Avant que je les montre à perſonne, je veux vous les réciter.

Je vous remercie de la préférence, a répondu l'Auteur comique, en baaillant de toute ſa force. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que vous prenez un peu mal votre temps : Je me ſuis couché fort tard, le ſommeil m'accable, & je

ne répond pas que j'entende, ſans me rendormir, tous les vers que vous avez à me dire. Oh ! j'en réponds bien moi, a repris le Poëte tragique. Quand vous ſeriez mort, la Scene que je viens de compoſer ſeroit capable de vous rappeller à la vie. Ma verſification n'eſt point un aſſemblage de ſentimens communs & d'expreſſions triviales que la rime ſeule ſoûtienne ; c'eſt une Poëſie mâle qui émeut le cœur & frappe l'eſprit. Je ne ſuis pas de ces Poëtreaux dont les pitoyables nouveautés ne font que paſſer ſur la Scene comme des ombres, & vont à Utique divertir les Affriquains : Mes pieces, dignes d'être conſacrées avec ma ſtatue dans la Bibliotheque Palatine, ont encore la foule après trente repréſentations. Mais venons, ajoûta ce Poëte

modeſte, venons aux vers dont je veux vous donner l'étrenne.

Voici ma Tragédie : *La mort de Patrocle.* Scene premiere. Briſeïde & les autres captives d'Achille paroiſſent. Elles s'arrachent les cheveux & ſe frappent le ſein, pour témoigner la douleur qu'elles ont de la perte de Patrocle. Elles ne peuvent pas même ſe ſoûtenir ; abattues par leur déſeſpoir, elles ſe laiſſent tomber ſur le théâtre. Vous me direz que cela eſt un peu haſardé ; mais c'eſt ce que je cherche. Que les petits génies ſe tiennent dans les bornes étroites de l'imitation, ſans oſer les franchir, à la bonne heure ; il y a de la prudence dans leur timidité. Pour moi, j'aime le nouveau, & je tiens que pour émouvoir & ravir les Spectateurs, il faut leur préſenter des images auſ-

quelles ils ne s'attendent point.

Les captives ſont donc couchées par terre. Phœnix Gouverneur d'Achille eſt avec elles. Il les aide à ſe relever l'une après l'autre. Enſuite il commence la Protaſſe par ces vers.

Priam va perdre Hector & ſa ſuperbe Ville ;
Les Grecs veulent venger le Compagnon d'Achille :
Le fier Agamemnon, le divin Camelus,
Neſtor pareil aux Dieux, le vaillant Eumelus,
Léonte de la pique adroit à l'exercice,
Le nerveux Diomede & l'éloquent Uliſſe.
Achille s'y prépare & déja ce Héros
* Pouſſe vers Ilium ſes immortels chevaux ;
Pour arriver plûtôt où ſa fureur l'entraîne,
Quoique l'œil qui les voit ne les ſuive qu'à peine,
Il leur dit : Cher Xantus, Balius, avancez,
Et lorſque vous ſerez de carnage laſſés,

* *Hom. Lib. XIX.*

Quand les Troyens fuyans rentreront dans
leur Ville,
Regagnez notre camp ; mais non pas sans
Achille.
Xantus baisse la tête & répond par ces mots :
Achille, vous serez content de vos chevaux,
Ils vont aller au gré de votre impatience ;
Mais de votre trépas l'instant fatal s'avance.
Junon aux yeux de bœuf ainsi le fait parler,
Et d'Achille aussi-tôt le char semble voler.
Les Grecs en le voyant, de mille cris de joie
Soudain font retentir le rivage de Troye.
Ce Prince revêtu des armes de Vulcain,
Paroît plus éclatant que l'Astre du matin,
Ou tel que le Soleil commençant sa carriere,
S'éleve pour donner au monde la lumiere,
Ou brillant comme un feu que les Villageois
font
Pendant l'obscure nuit sur le sommet du
Mont.

Je m'arrête, a poursuivi l'Auteur Tragique, pour vous laisser respirer un moment ; car si je

vous récitois toute ma Scene de ſuite, la beauté de ma verſification & le grand nombre de traits brillans & de penſées ſublimes qu'elle contient, vous ſuffoqueroient. Remarquez la juſteſſe de cette comparaiſon : *plus éclatant qu'un feu que les Villageois font.....* Tout le monde ne ſent point cela ; mais vous qui avez de l'eſprit, & du véritable, vous en devez être enchanté. Je le ſuis ſans doute, a répondu l'Auteur comique en ſoûriant d'un air malin, rien n'eſt ſi beau, & je ſuis perſuadé que vous ne manquerez pas de parler auſſi dans votre Tragédie, du ſoin que Thétis prenoit de chaſſer les mouches Troyennes qui s'approchoient du corps de Patrocle. Ne penſez pas vous en moquer, a repliqué le Tragique. Un Poëte qui a de l'habileté peut tout

riſquer. Cet endroit-là eſt peutêtre celui de ma piece le plus propre à me fournir des vers pompeux. Je ne le ratterai pas ſur ma parole.

Tous mes ouvrages, a-t-il continué ſans façon, ſont marqués au bon coin. Auſſi quand je les lis, il faut voir comme on les applaudit. Je m'arrête à chaque vers pour recevoir des loüanges. Je me ſouviens qu'un jour je liſois à Paris une Tragédie dans une maiſon où il va tous les jours de beaux eſprits à l'heure du dîner, & dans laquelle, ſans vanité, je ne paſſe pas pour un Pradon. La grande Comteſſe de Vieille-brune y étoit. Elle a le goût fin & délicat. Je ſuis ſon Poëte favori. Elle pleuroit à chaudes larmes dès la premiere Scene. Elle fut obligée de changer de mouchoir au ſecond Acte;

elle ne fit que ſanglotter au troiſiéme ; elle ſe trouva mal au quatriéme ; & je crus à la cataſtrophe, qu'elle alloit mourir avec le Héros de ma piece.

A ces mots, quelque envie qu'eût l'Auteur comique de garder ſon ſérieux, il lui eſt échapé un éclat de rire. Ah ! que je reconnois bien, dit-il, cette bonne Comteſſe à ce trait-là. C'eſt une femme qui ne peut ſouffrir la Comédie. Elle a tant d'averſion pour le comique, qu'elle ſort ordinairement de ſa loge après la grande piece, pour emporter toute ſa douleur. La Tragédie eſt ſa belle paſſion. Que l'ouvrage ſoit bon ou mauvais, pourvû que vous y faſſiez parler des amans malheureux, vous êtes ſûr d'attendrir la Dame. Franchement, ſi je compoſois des Poëmes ſérieux, je

voudrois avoir d'autres approbateurs qu'elle.

Oh! j'en ai d'autres auſſi, dit le Poëte Tragique ; j'ai l'approbation de mille perſonnes de qualité, tant mâles que femelles...... Je me défierois encore du ſuffrage de ces perſonnes-là, interrompit l'Auteur comique. Je ſerois en garde contre leurs jugemens. Sçavez-vous bien pourquoi? C'eſt que ces ſortes d'auditeurs ſont diſtraits, pour la plûpart, pendant une lecture, & qu'ils ſe laiſſent prendre à la beauté d'un Vers, ou à la délicateſſe d'un ſentiment. Cela ſuffit pour leur faire louer tout un ouvrage, quelque imparfait qu'il puiſſe être d'ailleurs. Tout au contraire, entendent-ils quelques Vers, dont la platitude ou la dureté leur bleſſe l'oreille, il ne leur en faut pas davantage pour décrier une bonne piece.

Hé bien ! a repris l'Auteur sérieux, puiſque vous voulez que ces Juges-là me ſoient ſuſpects, je m'en fie donc aux applaudiſſemens du Parterre. Hé ! ne me vantez pas, s'il vous plaît, votre Parterre, a repliqué l'autre. Il fait paroître trop de caprice dans ces déciſions. Il ſe trompe quelquefois ſi lourdement aux repréſentations des pieces nouvelles, qu'il ſera des deux mois entiers ſottement enchanté d'un mauvais ouvrage. Il eſt vrai que dans la ſuite l'impreſſion le déſabuſe, & que l'Auteur demeure deshonoré après un heureux ſuccès.

C'eſt un malheur qui n'eſt pas à craindre pour moi, a dit le Tragique. On réimprime mes pieces auſſi ſouvent qu'elles ſont repréſentées. J'avoue qu'il n'en eſt pas de même des Comédies. L'impreſ-

ſion découvre leur foibleſſe. Les Comédies n'étant que des bagatelles, que de petites productions d'eſprit...... Tout beau, Monſieur l'Auteur Tragique, interrompt l'autre, tout beau. Vous ne ſongez pas que vous vous échauffez. Parlez de grace, devant moi de la Comédie avec un peu moins d'irrévérence. Penſez-vous qu'une piece Comique ſoit moins difficile à compoſer qu'une Tragédie? Détrompez-vous. Il n'eſt pas plus aiſé de faire rire les honnêtes gens, que de les faire pleurer. Sçachez qu'un ſujet ingénieux dans les mœurs de la vie ordinaire ne coûte pas moins à traiter que le plus beau ſujet héroïque.

Ah! parbleu, s'écrie le Poëte ſérieux, d'un ton railleur, je ſuis ravi de vous entendre parler dans ces termes. Hé bien! Monſieur

Calidas, pour éviter la diſpute, je veux déſormais autant eſtimer vos ouvrages, que je les ai mépriſés juſqu'ici. Je me ſoucie fort peu de vos mépris, Monſieur Giblet, reprend avec précipitation l'Auteur Comique, & pour répondre à vos airs inſolens, je vais vous dire nettement ce que je penſe des Vers que vous venez de me réciter : Ils ſont ridicules, & les penſées, quoique tirées d'Homere, n'en ſont pas moins plattes. Achille parle à ſes chevaux ; ſes chevaux lui répondent. Il y a là-dedans une image baſſe, de même que dans la comparaiſon du feu que les Villageois font ſur une montagne. Ce n'eſt pas faire honneur aux anciens que de les piller de cette ſorte. Ils ſont, à la vérité, remplis de choſes admirables ; mais il faut avoir plus de goût que

vous n'en avez, pour faire un heureux choix de celles qu'on doit emprunter d'eux.

Puiſque vous n'avez pas aſſez d'élévation de génie, a repliqué Giblet, pour appercevoir les beautés de ma Poëſie, & pour vous punir d'avoir oſé critiquer ma Scene, je ne vous en lirai pas la ſuite. Je ne ſuis que trop puni d'en avoir entendu le commencement, a reparti Calidas. Il vous ſied bien à vous de mépriſer mes Comédies ? Apprenez que la plus mauvaiſe, que je puiſſe faire, ſera toujours fort au-deſſus de vos Tragédies, & qu'il eſt plus facile de prendre l'eſſor & de ſe guinder ſur de grands ſentimens, que d'attraper une plaiſanterie fine & délicate.

Grace au Ciel, dit le Tragique, d'un air dédaigneux, ſi j'ai le malheur de n'avoir pas votre eſtime,

je crois devoir m'en consoler. La Cour juge plus favorablement de moi que vous ne faites, & la pension dont elle m'a bien voulu........ Eh ! ne croyez pas m'éblouir avec vos pensions de Cour, interrompt Calidas. Je sçai trop de quelle maniere on les obtient, pour en faire plus de cas de vos ouvrages. Encore une fois, ne vous imaginez pas mieux valoir que les Auteurs Comiques. Et pour vous prouver même que je suis convaincu, qu'il est plus aisé de composer des Poëmes Dramatiques sérieux, que d'autres, c'est que si je retourne en France, & que je n'y réussisse pas dans le Comique; je m'abaisserai à faire des Tragédies.

Pour un composeur de farces, dit là-dessus le Poëte Tragique, vous avez bien de la vanité. Pour

un verſificateur qui ne doit ſa réputation qu'à de faux brillans, dit l'Auteur Comique, vous vous en faites bien à croire. Vous êtes un inſolent, a repliqué l'autre. Si je n'étois pas chez vous, mon petit Monſieur Calidas, la péripetie de cette avanture vous apprendroit à reſpecter le Cothurne. Que cette conſidération ne vous retienne point, mon grand Monſieur Giblet, a répondu Calidas. Si vous avez envie de vous faire battre, je vous batterai auſſi-bien chez moi qu'ailleurs.

En même-temps, ils ſe ſont tous deux pris à la gorge & aux cheveux, & les coups de poing & de pied n'ont pas été épargnés de part & d'autre. Un Italien couché dans la chambre voiſine a entendu tout ce dialogue, & au bruit que les Auteurs faiſoient en

ſe battant, il a jugé qu'ils étoient aux priſes. Il s'eſt levé & par compaſſion pour ces François, quoiqu'Italien, il a appellé du monde. Un Flamand & deux Allemands, qui ſont ces perſonnes que vous voyez en robe de chambre, viennent avec l'Italien ſéparer les combattans.

Ce démêlé me paroît plaiſant, dit Don Cléofas. Mais, à ce que je vois, les Auteurs Tragiques, en France, s'imaginent être des perſonnages plus importans que ceux qui ne font que des Comédies. Sans doute, répondit Aſmodée. Les premiers ſe croyent autant au deſſus des autres, que les Héros des Tragédies ſont au-deſſus des Valets des pieces Comiques. Eh, ſur quoi fondent-ils leur orgueil, repliqua l'Ecolier? Eſt-ce qu'il ſeroit en effet plus difficile de

faire une Tragédie qu'une Comédie ? La queſtion que vous me faites, repartit le Diable, a cent fois été agitée & l'eſt encore tous les jours. Pour moi, voici comme je la décide, n'en déplaiſe aux hommes qui ne ſont pas de mon ſentiment : Je dis qu'il n'eſt pas plus facile de compoſer une piece Comique qu'une Tragique ; car ſi la derniere étoit plus difficile que l'autre, il faudroit conclure de-là qu'un faiſeur de Tragédies ſeroit plus capable de faire une Comédie que le meilleur Auteur Comique. Ce qui ne s'accorderoit pas avec l'expérience. Ces deux ſortes de Poëmes demandent donc deux génies d'un caractere différent, mais d'une égale habileté.

Il eſt temps, ajoûta le Boiteux, de finir la digreſſion. Je vais reprendre le fil de l'hiſtoire que vous avez interrompue.

CHAPITRE IV.

Suite & conclusion de l'histoire de la force de l'Amitié.

SI les Valets de Dona Théodora n'avoient pû empêcher son enlevement, ils s'y étoient du moins opposés avec courage, & leur résistance avoit été fatale à une partie des gens d'Alvaro Ponce. Ils en avoient entr'autres blessé un si dangereusement, que ses blessures ne lui ayant pas permis de suivre ses camarades, il étoit demeuré presque sans vie étendu sur le sable.

On reconnut ce malheureux pour un Valet de Don Alvaro; & comme on s'apperçut qu'il res-

piroit encore, on le porta au Château, où l'on n'épargna rien pour lui faire reprendre ses esprits. On en vint à bout, quoique le sang qu'il avoit perdu l'eût laissé dans une extrême foiblesse. Pour l'engager à parler, on lui promit d'avoir soin de ses jours, & de ne le pas livrer à la rigueur de la Justice, pourvû qu'il voulût dire où son Maître emmenoit Dona Théodora.

Il fut flatté de cette promesse, bien qu'en l'état où il étoit, il dût avoir peu d'espérance d'en profiter. Il rappella le peu de force qui lui restoit, & d'une voix foible, confirma l'avis que Don Fadrique avoit reçû. Il ajoûta ensuite, que Don Alvar avoit dessein de conduire la veuve de Cifuentes à Sassari dans l'Isle de Sardaigne, où il avoit un parent dont la protection

tection & l'autorité lui promettoient un sûr asyle.

Cette déposition soulagea le désespoir de Mendoce & du Tolédan. Ils laisserent le blessé dans le Château où il mourut quelques heures après, & ils s'en retournerent à Valence en songeant au parti qu'ils avoient à prendre. Ils résolurent d'aller chercher leur ennemi commun dans sa retraite. Ils s'embarquerent bien-tôt tous deux, sans suite, à Dénia pour passer au Port Maon, ne doutant pas qu'ils n'y trouvassent une commodité pour aller à l'Isle de Sardaigne. Effectivement ils ne furent pas plûtôt arrivés au Port Maon qu'ils apprirent qu'un vaisseau frété pour Cagliari, devoit incessamment mettre à la voile. Ils profiterent de l'occasion.

Le vaisseau partit avec un vent

tel qu'ils le pouvoient souhaiter: mais, cinq ou six heures après leur départ, il survint un calme ; & la nuit, le vent étant devenu contraire, ils furent obligés de louvoyer dans l'espérance qu'il changeroit. Ils navigerent de cette sorte pendant trois jours ; le quatriéme, sur les deux heures après midi, ils découvrirent un vaisseau qui venoit droit à eux les voiles tendues. Ils le prirent d'abord pour un vaisseau marchand ; mais voyant qu'il s'avançoit presque sous leur canon, sans arborer aucun pavillon, ils ne douterent plus que ce ne fût un Corsaire.

Ils ne se trompoient pas. C'étoit un Pirate de Thunis, qui croyoit que les Chrétiens alloient se rendre sans combattre ; mais lorsqu'il s'apperçut qu'ils brouilloient les voiles & préparoient leur canon,

il jugea que l'affaire ſeroit plus ſérieuſe qu'il n'avoit penſé. C'eſt pourquoi il s'arrêta, brouilla auſſi ſes voiles & ſe diſpoſa au combat.

Ils commençoient de part & d'autre à ſe canonner, & les Chrétiens ſembloient avoir quelque avantage ; mais un Corſaire d'Alger avec un vaiſſeau plus grand & mieux armé que les deux autres, arrivant au milieu de l'action, prit le parti du Pirate de Thunis. Il s'approcha du bâtiment Eſpagnol à pleines voiles, & le mit entre deux feux.

Les Chrétiens perdirent courage à cette vûe, & ne voulant pas continuer un combat qui devenoit trop inégal, ils ceſſerent de tirer. Alors il parut ſur la poupe du navire d'Alger un eſclave qui ſe mit à crier, en Eſpagnol, aux gens

du vaiſſeau Chrétien qu'ils euſſent à ſe rendre pour Alger, s'ils vouloient qu'on leur fît quartier. Après ce cri, un Turc qui tenoit une banderolle de taffetas verd parſemée de demi-lunes d'argent entrelaſſées, la fit flotter dans l'air. Les Chrétiens conſidérant que toute leur réſiſtance ne pouvoit être qu'inutile, ne ſongerent plus à ſe défendre. Ils ſe livrerent à toute la douleur que l'idée de l'eſclavage peut cauſer à des hommes libres; & le Maître craignant qu'un plus long retardement n'irritât des vainqueurs barbares, ôta la banderolle de la poupe, ſe jetta dans l'eſquif avec quelques-uns de ſes matelots, & alla ſe rendre au Corſaire d'Alger.

Ce Pirate envoya une partie de ſes ſoldats, viſiter le bâtiment Eſpagnol, c'eſt-à-dire, piller tout ce

qu'il y avoit dedans. Le Corſaire de Thunis de ſon côté donna le même ordre à quelques-uns de ſes gens ; de ſorte que tous les paſſagers de ce malheureux navire furent en un inſtant déſarmés & fouillés, & on les fit paſſer enſuite dans le vaiſſeau Algérien, où les deux Pirates en firent un partage qui fut réglé par le ſort.

Ç'eût été du moins une conſolation pour Mendoce, & pour ſon ami, de tomber tous deux au pouvoir du même Corſaire. Ils auroient trouvé leurs chaînes moins péſantes, s'ils avoient pû les porter enſemble ; mais la fortune qui vouloit leur faire éprouver toute ſa rigueur, ſoûmit Don Fadrique au Corſaire de Thunis, & Don Juan à celui d'Alger. Peignez-vous le déſeſpoir de ces amis, quand il leur fallut ſe quitter. Ils

ſe jetterent aux pieds des Pirates, pour les conjurer de ne les point ſéparer. Mais ces Corſaires, dont la barbarie étoit à l'épreuve des ſpectacles les plus touchans, ne ſe laiſſerent point fléchir. Au contraire, jugeant que ces deux captifs étoient des perſonnes conſidérables, & qu'ils pourroient payer une groſſe rançon, ils réſolurent de les partager.

Mendoce & Zarate voyant qu'ils avoient affaire à des cœurs impitoyables, ſe regardoient l'un l'autre, & s'exprimoient par leurs regards l'excès de leur affliction. Mais lorſque l'on eut achevé le partage du butin, & que le Pirate de Thunis voulut regagner ſon bord avec les Eſclaves qui lui étoient échus, ces deux amis penſerent expirer de douleur. Mendoce s'approcha du Tolédan, & le

ſerrant entre ſes bras : Il faut donc, lui dit-il, que nous nous ſéparions ? Quelle affreuſe néceſſité ! Ce n'eſt pas aſſez que l'audace d'un raviſſeur demeure impunie : on nous défend même d'unir nos plaintes & nos regrets. Ah ! Don Juan, qu'avons-nous fait au Ciel, pour éprouver ſi cruellement ſa colere ? Ne cherchez point ailleurs la cauſe de nos diſgraces, répondit Don Juan, il ne les faut imputer qu'à moi. La mort des deux perſonnes que je me ſuis immolées, quoi qu'excuſable aux yeux des hommes, aura ſans doute irrité le Ciel, qui vous punit auſſi d'avoir pris de l'amitié pour un miſérable que pourſuit ſa Juſtice.

En parlant ainſi, ils répandoient tous deux des larmes ſi abondamment, & ſoûpiroient avec tant de violence, que les autres Eſclaves

n'en étoient pas moins touchés que de leur propre infortune. Mais les ſoldats de Thunis, encore plus barbares que leur maître, remarquant que Mendoce tardoit à ſortir du vaiſſeau, l'arracherent brutalement des bras du Tolédan & l'entraînerent avec eux en le chargeant de coups. Adieu cher ami, s'écria-t-il, je ne vous reverrai plus. Dona Théodora n'eſt point vengée ! Les maux que ces cruels m'apprêtent feront les moindres peines de mon eſclavage.

Don Juan ne put répondre à ces paroles. Le traitement qu'il voyoit faire à ſon ami, lui cauſa un ſaiſiſſement qui lui ôta l'uſage de la voix. Comme l'ordre de cette hiſtoire demande que nous ſuivions le Tolédan ; nous laiſſerons Don Fadrique dans le navire de Thunis.

Le Corſaire d'Alger retourna vers ſon port, où étant arrivé, il mena ſes nouveaux eſclaves chez le Bacha, & de-là au marché où l'on a coûtume de les vendre. Un Officier du Dey Mezomorto acheta Don Juan pour ſon maître, chez qui l'on employa ce nouvel eſclave à travailler dans les jardins du Haram. * Cette occupation, quoique pénible pour un Gentilhomme, ne laiſſa pas de lui être agréable, à cauſe de la ſolitude qu'elle demandoit. Dans la ſituation où il ſe trouvoit, rien ne pouvoit le flatter davantage que la liberté de s'occuper de ſes malheurs. Il y penſoit ſans ceſſe, & ſon eſprit, loin de faire quelque effort pour ſe détacher des images les

* C'eſt le nom que l'on donne à tous les Sérails des particuliers. Il n'y a que le Sérail du Grand Seigneur qui ſoit appellé Sérail.

plus affligeantes, sembloit prendre plaisir à se les retracer.

Un jour que sans appercevoir le Dey qui se promenoit dans le jardin, il chantoit une chanson triste en travaillant, Mezomorto s'arrêta pour l'écouter. Il fut assez content de sa voix, & s'approchant de lui par curiosité, il lui demanda comme il se nommoit: Le Tolédan lui répondit, qu'il s'appelloit Alvaro. En entrant chez le Dey, il avoit jugé à propos de changer de nom, suivant la coûtume des esclaves, & il avoit pris celui-là, parce qu'ayant continuellement dans l'esprit l'enlevement de Théodora par Alvaro Ponce, il lui étoit venu à la bouche plûtôt qu'un autre. Mezomorto qui sçavoit passablement l'Espagnol, lui fit plusieurs questions sur les coûtumes d'Espagne, & particuliere-

ment ſur la conduite que les hommes y tiennent pour ſe rendre agréables aux femmes : A quoi Don Juan répondit d'une maniere dont le Dey fut très-ſatisfait.

Alvaro, lui dit-il, tu me parois avoir de l'eſprit, & je ne te crois pas un homme du commun; mais qui que tu puiſſes être, tu as le bonheur de me plaire, & je veux t'honorer de ma confiance. Don Juan, à ces mots, ſe proſterna aux pieds du Dey, & ſe leva après avoir porté le bas de ſa robe à ſa bouche, à ſes yeux, & enſuite ſur ſa tête.

Pour commencer à t'en donner des marques, reprit Mezomorto, je te dirai que j'ai dans mon Sérail les plus belles femmes de l'Europe. J'en ai une entr'autre à qui rien n'eſt comparable. Je ne crois pas que le Grand Seigneur même

en possede une si parfaite, quoique ses vaisseaux lui en apportent tous les jours de tous les endroits du monde. Il semble que son visage soit le Soleil réfléchi, & sa taille paroît être la tige du Rosier planté dans le jardin d'Eram. Tu m'en vois enchanté.

Mais ce miracle de la nature, avec une beauté si rare, conserve une tristesse mortelle, que le temps & mon amour ne sçauroient dissiper. Bien que la fortune l'ait soûmise à mes desirs, je ne les ai point encore satisfaits. Je les ai toujours domptés, & contre l'usage ordinaire de mes pareils qui ne recherchent que le plaisir des sens, je me suis attaché à gagner son cœur par une complaisance & par des respects que le dernier des Musulmans auroit honte d'avoir pour une Esclave Chrétienne.

Cependant tous mes ſoins ne font qu'aigrir ſa mélancolie, dont l'opiniâtreté commence enfin à me laſſer. L'idée de l'eſclavage n'eſt point gravée dans l'eſprit des autres avec des traits ſi profonds; mes regards favorables l'ont bientôt effacée. Cette longue douleur fatigue ma patience. Toutefois avant que je céde à mes tranſports, il faut que je faſſe un effort encore. Je veux me ſervir de ton entremiſe. Comme l'eſclave eſt Chrétienne, & même de ta nation, elle pourra prendre de la confiance en toi, & tu la perſuaderas mieux qu'un autre. Vante-lui mon rang & mes richeſſes. Repréſente-lui que je la diſtinguerai de toutes mes eſclaves; fais-lui même enviſager, s'il le faut, qu'elle peut aſpirer à l'honneur d'être un jour la femme de Mezomorto, & dis-lui

que j'aurai pour elle plus de considération que je n'en aurois pour une Sultane dont Sa Hautesse voudroit m'offrir la main.

Don Juan se prosterna une seconde fois devant le Dey, & quoique peu satisfait de cette commission, l'assura qu'il feroit tout son possible pour s'en bien acquitter. C'est assez, repliqua Mezomorto, abandonne ton ouvrage & me suis. Je vais, contre nos usages, te faire parler en particulier à cette belle Esclave. Mais crains d'abuser de ma confiance. Des supplices inconnus, aux Turcs même, puniroient ta témérité. Tâche de vaincre sa tristesse, & songe que ta liberté est attachée à la fin de mes souffrances. Don Juan quitta son travail & suivit le Dey, qui avoit pris les devans pour aller disposer la captive affligée à recevoir son agent.

Elle étoit avec deux vieilles eſclaves qui ſe retirerent d'abord qu'elles virent paroître Mezo-morto. La belle Eſclave le ſalua avec beaucoup de reſpect ; mais elle ne put s'empêcher de frémir, ce qui lui arrivoit toutes les fois qu'il s'offroit à ſa vûe. Il s'en apperçut, & pour la raſſurer : Aimable captive, lui dit-il, je ne viens ici que pour vous avertir qu'il y a parmi mes eſclaves un Eſpagnol, que vous ſerez peut-être bien-aiſe d'entretenir. Si vous ſouhaitez de le voir, je lui accorderai la permiſſion de vous parler, & même ſans témoins.

La belle Eſclave témoigna qu'elle le vouloit bien. Je vais vous l'envoyer, reprit le Dey. Puiſſe-t-il par ſes diſcours ſoulager vos ennuis ! En achevant ces paroles, il ſortit & rencontrant le

Tolédan qui arrivoit, il lui dit tout bas : Tu peux entrer, & après que tu auras entretenu la captive, tu viendras dans mon appartement me rendre compte de cet entretien.

Zarate entra auſſi-tôt dans la chambre, pouſſa la porte, ſalua l'Eſclave, ſans attacher ſes yeux ſur elle, & l'Eſclave reçut ſon ſalut ſans le regarder fixement ; mais venant tout-à-coup à s'enviſager l'un l'autre avec attention, ils firent un cri de ſurpriſe & de joie. O Ciel ! dit le Tolédan, en s'approchant d'elle, n'eſt-ce point une image vaine qui me ſéduit ? Eſt-ce en effet Dona Théodora que je vois ? Ah ! Don Juan, s'écria la belle Eſclave, eſt-ce vous qui me parlez ? Oui, Madame, répondit-il en baiſant tendrement une de ſes mains, c'eſt Don Juan lui-

lui-même. Reconnoiſſez-moi à ces pleurs, que mes yeux, charmés de vous revoir, ne ſçauroient retenir : à ces tranſports, que votre préſence ſeule eſt capable d'exciter. Je ne murmure plus contre la fortune, puiſqu'elle vous rend à mes vœux .... Mais où m'emporte une joie immodérée ? J'oublie que vous êtes dans les fers. Par quel nouveau caprice du ſort y êtes-vous tombée ? Comment avez-vous pû vous ſauver de la téméraire ardeur de Don Alvar ? Ah ! qu'elle m'a cauſé d'allarmes ! Et que je crains d'apprendre que le Ciel n'ait pas aſſez protégé la vertu.

Le Ciel, dit Dona Théodora, m'a vengée d'Alvaro Ponce. Si j'avois le temps de vous raconter... Vous en avez tout le loiſir, interrompit Don Juan. Le Dey me

permet d'être avec vous, & ce qui doit vous ſurprendre, de vous entretenir ſans témoins. Profitons de ces heureux momens. Inſtruiſez-moi de tout ce qui vous eſt arrivé depuis votre enlevement juſqu'ici. Eh! qui vous a dit, reprit-elle, que c'eſt par Don Alvar que j'ai été enlevée? Je ne le ſçai, que trop bien, repartit Don Juan. Alors il lui conta ſuccinctement de quelle maniere il l'avoit appris, & comme Mendoce & lui s'étant embarqués pour aller chercher ſon raviſſeur, ils avoient été pris par des Corſaires. Dès qu'il eut achevé ſon récit, Théodora commença le ſien dans ces termes:

Il n'eſt pas beſoin de vous dire, que je fus fort étonnée de me voir ſaiſie par un troupe de gens maſqués. Je m'évanouis entre les bras de celui qui me portoit, & quand

je revins de mon évanouiſſement, qui fut ſans doute très-long, je me trouvai ſeule avec Inés, une de mes femmes, en pleine mer, dans la chambre de poupe d'un vaiſſeau qui avoit les voiles au vent.

La malheureuſe Inés ſe mit à m'exhorter à prendre patience, & j'eus lieu de juger par ſes diſcours qu'elle étoit d'intelligence avec mon raviſſeur. Il oſa ſe montrer devant moi, & venant ſe jetter à mes pieds : Madame, me dit-il, pardonnez à Don Alvar le moyen dont il ſe ſert pour vous poſſéder. Vous ſçavez quels ſoins je vous ai rendus, & par quel attachement j'ai diſputé votre cœur à Don Fadrique, juſqu'au jour que vous lui avez donné la préférence. Si je n'avois eu pour vous qu'une paſſion ordinaire, je l'aurois vain-

cue, & je me ſerois conſolé de mon malheur; mais mon ſort eſt d'adorer vos charmes. Tout mépriſé que je ſuis, je ne ſçaurois m'affranchir de leur pouvoir. Ne craignez rien pourtant de la violence de mon amour. Je n'ai point attenté à votre liberté, pour effrayer votre vertu par d'indignes efforts; & je prétends que dans la retraite où je vous conduis, un nœud éternel & ſacré uniſſe nos deſtins.

Il me tint encore d'autres diſcours dont je ne puis bien me reſſouvenir; mais à l'entendre, il ſembloit qu'en me forçant à l'épouſer, il ne me tiranniſoit pas, & que je devois moins le regarder comme un raviſſeur inſolent, que comme un amant paſſionné. Pendant qu'il parla, je ne fis que pleurer & me déſeſpérer; c'eſt

pourquoi il me quitta, ſans perdre le temps à me perſuader; mais en ſe retirant il fit un ſigne à Inés, & je compris que c'étoit pour qu'elle appuyât adroitement les raiſons dont il avoit voulu m'éblouir.

Elle n'y manqua point; elle me repréſenta même qu'après l'éclat d'un enlevement, je ne pourrois guere me diſpenſer d'accepter la main d'Alvaro Ponce, quelque averſion que j'euſſe pour lui. Que ma réputation ordonnoit ce ſacrifice à mon cœur. Ce n'étoit pas le moyen d'eſſuyer mes larmes, que de me faire voir la néceſſité de ce mariage affreux. Auſſi étois-je inconſolable. Inés ne ſçavoit plus que me dire, lorſque tout-à-coup nous entendîmes ſur la tillac un grand bruit qui attira toute notre attention.

Ce bruit que faiſoient les gens de Don Alvar, étoit cauſé par la vue d'un gros vaiſſeau qui venoit fondre ſur nous à voiles déployées. Comme le nôtre n'étoit pas ſi bon voilier que celui-là, il nous fut impoſſible de l'éviter. Il s'approcha de nous, & bien-tôt nous entendîmes crier : *Arrive, arrive.* Mais Alvaro Ponce & ſes gens aimant mieux mourir que de ſe rendre, furent aſſez hardis pour vouloir combattre. L'action fut très-vive. Je ne vous en ferai point le détail. Je vous dirai ſeulement que Don Alvar & tous les ſiens y périrent, après s'être battus comme des déſeſpérés. Pour nous, l'on nous fit paſſer dans le gros vaiſſeau qui appartenoit à Mezomorto, & que commandoit Aby Aly Oſman un de ſes Officiers.

Aby Aly me regarda long-

temps avec quelque ſurpriſe, & connoiſſant à mes habits que j'étois Eſpagnole, il me dit en langue Caſtillane : Modérez votre affliction. Conſolez-vous d'être tombée dans l'eſclavage. Ce malheur étoit inévitable pour vous. Mais, que dis-je, ce malheur? C'eſt un avantage dont vous devez vous applaudir. Vous êtes trop belle pour vous borner aux hommages des Chrétiens. Le Ciel ne vous a point fait naître pour ces miſérables mortels; vous méritez les vœux des premiers hommes du monde. Les ſeuls Muſulmans ſont dignes de vous poſſéder. Je vais, ajoûta-t-il, reprendre la route d'Alger. Quoique je n'aye point fait d'autre priſe, je ſuis perſuadé que le Dey mon maître ſera ſatisfait de ma courſe. Je ne crains pas qu'il condamne l'impatience

que j'aurai eûe de remettre entre ſes mains une beauté qui va faire ſes délices & tout l'ornement de ſon Sérail.

A ce diſcours, qui me faiſoit connoître ce que j'avois à redouter, je redoublai mes pleurs. Aby Aly qui voyoit d'un autre œil que moi le ſujet de ma frayeur, n'en fit que rire, & cingla vers Alger, tandis que je m'affligeois ſans modération. Tantôt j'adreſſois mes ſoupirs au Ciel & j'implorois ſon ſecours : tantôt je ſouhaitois que quelques vaiſſeaux Chrétiens vinſſent nous attaquer, ou que les flots nous engloutiſſent. Après cela, je ſouhaitois que mes larmes & ma douleur me rendiſſent ſi effroyable, que ma vûe pût faire horreur au Dey. Vains ſouhaits ! que ma pudeur allarmée me faiſoit former. Nous arrivâmes au Port. On me

conduisit dans ce Palais : Je parus devant Mezomorto.

Je ne sçai point ce que dit Aby Aly en me présentant à son maître, ni ce que son maître lui répondit, parce qu'ils se parlerent en Turc; mais je crus m'appercevoir, aux gestes & aux regards du Dey, que j'avois le malheur de lui plaire; & les choses qu'il me dit ensuite en Espagnol, acheverent de me mettre au désespoir en me confirmant dans cette opinion.

Je me jettai vainement à ses pieds & lui promis tout ce qu'il voudroit pour ma rançon? J'eus beau tenter son avarice par l'offre de tous mes biens; il me dit qu'il m'estimoit plus que toutes les richesses du monde. Il me fit préparer cet appartement, qui est le plus magnifique de son Palais; &

depuis ce temps-là, il n'a rien épargné pour bannir la triſteſſe dont il me voit accablée. Il m'amene tous les eſclaves de l'un & de l'autre ſexe qui ſçavent chanter, ou jouer de quelque inſtrument. Il m'a ôté Inés, dans la penſée qu'elles ne faiſoit que nourrir mes chagrins, & je ſuis ſervie par de vieilles eſclaves qui m'entretiennent ſans ceſſe de l'amour de leur maître & de tous les différens plaiſirs qui me ſont réſervés.

Mais tout ce qu'on met en uſage pour me divertir, produit un effet tout contraire. Rien ne peut me conſoler. Captive dans ce déteſtable Palais qui retentit tous les jours des cris de l'innocence opprimée, je ſouffre encore moins de la perte de ma liberté, que de la terreur que m'inſpire l'odieuſe tendreſſe du Dey. Quoi-

que je n'aye trouvé en lui, jusqu'à ce jour, qu'un amant complaisant & respectueux, je n'en ai pas moins d'effroi, & je crains que lassé d'un respect qui le gêne déja peut-être, il n'abuse enfin de son pouvoir. Je suis agitée sans relâche de cette affreuse crainte, & chaque instant de ma vie m'est un supplice nouveau.

Dona Théodora ne put achever ces paroles sans verser des pleurs. Don Juan en fut pénétré : Ce n'est pas sans raison, Madame, lui dit-il, que vous vous faites de l'avenir une si horrible image ; j'en suis autant épouvanté que vous. Le respect du Dey est plus prêt à se démentir que vous ne pensez ; cet amant soumis dépouillera bien-tôt sa feinte douceur, je ne le sçai que trop, & je vois tout le danger que vous courez.

Mais, continua-t-il, en changeant de ton, je n'en ſerai pas un témoin tranquille. Tout eſclave que je ſuis, mon déſeſpoir eſt à craindre. Avant que Mezomorto vous outrage, je veux enfoncer dans ſon ſein........ Ah! Don Juan, interrompit la veuve de Cifuentes, quel projet oſez-vous concevoir? Gardez-vous bien de l'exécuter. De quelles cruautés cette mort ſeroit ſuivie! Les Turcs ne la vengeroient-ils pas? Les tourmens les plus effroyables.......... Je ne puis y penſer ſans frémir! D'ailleurs, n'eſt-ce pas vous expoſer à un péril ſuperflu? En ôtant la vie au Dey, me rendriez-vous la liberté? Hélas! je ſerois vendue à quelque ſcélérat peut-être qui auroit moins de reſpect pour moi que Mezomorto. C'eſt à toi, Ciel, à montrer ta juſtice! Tu connois la

brutale envie du Dey, tu me défends le fer & le poiſon; c'eſt donc à toi de prévenir un crime qui t'offenſe.

Oui, Madame, reprit Zarate, le Ciel le préviendra; je ſens déja qu'il m'inſpire. Ce qui me vient dans l'eſprit en ce moment eſt ſans doute un avis ſecret qu'il me donne. Le Dey ne m'a permis de vous voir que pour vous porter à répondre à ſon amour. Je dois aller lui rendre compte de notre converſation. Il faut le tromper. Je vais lui dire, que vous n'êtes pas inconſolable; que la conduite qu'il tient avec vous commence à ſoulager vos peines, & que s'il continue, il doit tout eſpérer. Secondez-moi de votre côté. Quand il vous reverra, qu'il vous trouve moins triſte qu'à l'ordinaire. Feignez de prendre quelque ſorte

de plaiſir à ſes diſcours.

Quelle contrainte ! interrompit Dona Théodora : comment une ame franche & ſincere pourra-t-elle ſe trahir juſques-là ? Et quel ſera le fruit d'une feinte ſi pénible ? Le Dey, répondit-il, s'applaudira de ce changement, & voudra par ſa complaiſance achever de vous gagner. Pendant ce temps-là, je travaillerai à votre liberté. L'ouvrage, j'en conviens, eſt difficile ; mais je connois un eſclave adroit dont j'eſpere que l'induſtrie ne nous ſera pas inutile.

Je vous laiſſe, pourſuivit-il, l'affaire veut de la diligence. Nous nous reverrons. Je vais trouver le Dey & tâcher d'amuſer par des fables ſon impétueuſe ardeur. Vous, Madame, préparez-vous à le recevoir. Diſſimulez, efforçez-

vous. Que vos regards, que ſa préſence bleſſe, ſoient déſarmés de haine & de rigueur. Que votre bouche, qui ne s'ouvre tous les jours que pour déplorer votre infortune, tienne un langage qui le flatte. Ne craignez point de lui paroître trop favorable, il faut tout promettre pour ne rien accorder. C'eſt aſſez, repartit Théodora, je ferai tout ce que vous me dites puiſque le malheur qui me menace m'impoſe cette cruelle néceſſité. Allez, Don Juan, employez tous vos ſoins à finir mon eſclavage ; ce ſera un ſurcroît de joye pour moi, ſi je tiens de vous ma liberté.

Le Tolédan, ſuivant l'ordre de Mezomorto, ſe rendit auprès de lui : Hé bien Alvaro, lui dit ce Dey avec beaucoup d'émotion, quelles nouvelles m'apportes-tu

de la belle Esclave? L'as-tu disposée à m'écouter? Si tu m'apprens que je ne dois point me flatter de vaincre sa farouche douleur, je jure par la tête du Grand Seigneur mon maître, que j'obtiendrai dès aujourd'hui, par la force, ce que l'on refuse à ma complaisance: Seigneur, lui répondit Don Juan, il n'est pas besoin de faire ce serment inviolable; vous ne serez point obligé d'avoir recours à la violence pour satisfaire votre amour. L'esclave, est une jeune Dame qui n'a point encore aimé; elle est si fiere qu'elle a rejetté les vœux des premiers Seigneurs d'Espagne. Elle vivoit en souveraine dans son pays. Elle se voit captive ici. Une ame orgueilleuse doit sentir longtemps la différence de ces conditions. Cependant cette superbe Es-

pagnole s'accoûtumera comme les autres à l'esclavage. J'ose même vous dire que déja ses fers commencent à lui moins peser. Ces déférences attentives que vous avez pour elle ; ces soins respectueux qu'elle n'attendoit pas de vous, adoucissent ses déplaisirs & triomphent peu à peu de sa fierté. Ménagez, Seigneur, cette favorable disposition ; continuez, achevez de charmer cette belle Esclave par de nouveaux respects, & vous la verrez bien-tôt, rendue à vos desirs, perdre dans vos bras l'amour de la liberté.

Tu me ravis par ce discours, s'écria le Dey. L'espoir que tu me donne peut tout sur moi. Oui, je retiendrai mon impatiente ardeur, pour mieux la satisfaire : mais ne me trompe-tu point ? Ou ne t'es-tu pas trompé toi-même ?

Je vais tout à l'heure entretenir l'eſclave. Je veux voir, ſi je démêlerai dans ces yeux ces flatteuſes apparences que tu y as remarquées. En diſant ces paroles, il alla trouver Théodora; & le Tolédan retourna dans le jardin où il rencontra le Jardinier, qui étoit cet eſclave adroit dont il prétendoit employer l'induſtrie pour tirer d'eſclavage la veuve de Cifuentes.

Le Jardinier, nommé Franciſque, étoit Navarrois. Il connoiſſoit parfaitement Alger, pour y avoir ſervi pluſieurs Patrons avant que d'être au Dey. Franciſque mon ami, lui dit Don Juan, vous me voyez très-affligé. Il y a dans ce Palais une jeune Dame des plus conſidérables de Valence. Elle a prié Mezomorto de taxer lui-même ſa rançon; mais il ne

veut pas qu'on la rachete, parce qu'il en eſt amoureux. Et pourquoi cela vous chagrine-t-il ſi fort, lui dit Franciſque ? C'eſt que je ſuis de la même Ville, repartit le Tolédan. Ses parens & les miens ſont intimes amis. Il n'eſt rien que je ne fuſſe capable de faire pour contribuer à la mettre en liberté.

Quoique ce ne ſoit pas une choſe aiſée, repliqua Franciſque, j'oſe vous aſſûrer que j'en viendrois à bout, ſi les parens de la Dame, étoient d'humeur à bien payer ce ſervice. N'en doutez pas, repartit Don Juan; je réponds de leur reconnoiſſance, & ſur tout de la ſienne. On la nomme Dona Théodora. Elle eſt veuve d'un homme qui lui a laiſſé de grands biens, & elle eſt auſſi généreuſe que riche. En un mot, je ſuis

Eſpagnol & noble, ma parole doit vous ſuffire.

Hé bien, reprit le jardinier, ſur la foi de votre promeſſe, je vais chercher un renégat Catalan que je connois, & lui propoſer ..... Que dites-vous ? interrompit le Tolédan tout ſurpris. Vous pourriez-vous fier à un miſérable qui n'a pas eu honte d'abandonner ſa Religion pour ...... ? Quoique renégat, interrompit à ſon tour Franciſque, il ne laiſſe pas d'être honnête homme ; il me paroît plus digne de pitié que de haine, & je le trouverois excuſable, ſi ſon crime pouvoit recevoir quelqu'excuſe. Voici ſon hiſtoire en deux mots.

Il eſt natif de Barcelonne & Chirurgien de profeſſion. Voyant qu'il ne faiſoit pas trop bien ſes affaires à Barcelonne, il réſolut d'al-

ler s'établir à Cartagène, dans la pensée qu'en changeant de lieu, il deviendroit plus heureux qu'il n'étoit. Il s'embarqua donc pour Cartagène avec sa mere; mais ils rencontrerent un Pirate d'Alger qui les prit & les amena dans cette Ville. Ils furent vendus, sa mere à un More & lui à un Turc, qui le maltraita si fort, qu'il embrassa le Mahométisme pour finir son cruel esclavage, comme aussi pour procurer la liberté à sa mere qu'il voyoit traitée avec beaucoup de rigueur chez le More son Patron. En effet, s'étant mis à la solde du Bacha, il alla plusieurs fois en course, & amassa quatre cens Patagons. Il en employa une partie au rachat de sa mere; & pour faire valoir le reste, il se mit en tête d'écumer la mer pour son compte.

Il ſe fit Capitaine. Il acheta un petit vaiſſeau ſans pont, & avec quelques ſoldats Turcs qui voulurent bien ſe joindre à lui, il alla croiſer entre Alicante & Cartagène. Il revint chargé de butin. Il retourna encore, & ſes courſes lui réuſſirent ſi bien, qu'il ſe vit enfin en état d'armer un gros vaiſſeau, avec lequel il fit des priſes conſidérables; mais il ceſſa d'être heureux. Un jour il attaqua une frégate Françoiſe qui maltraita tellement ſon vaiſſeau, qu'il eut de la peine à regagner le port d'Alger. Comme on juge en ce pays-ci du mérite des Pirates par le ſuccès de leurs entrepriſes, le Renégat tomba, par ſes diſgraces, dans le mépris des Turcs. Il en eut du dépit & du chagrin. Il vendit ſon vaiſſeau & ſe retira dans une maiſon hors de la Ville, où,

depuis ce temps-là, il vit du bien qui lui reste avec sa mere & plusieurs esclaves qui les servent.

Je le vais voir souvent. Nous avons demeuré ensemble chez le même Patron. Nous sommes fort amis; il me découvre ses plus secrettes pensées; & il n'y a pas trois jours qu'il me disoit les larmes aux yeux, qu'il ne pouvoit être tranquille depuis qu'il avoit eu le malheur de renier sa foi; que pour appaiser les remords qui le déchiroient sans relâche, il étoit quelquefois tenté de fouler aux pieds le Turban; & au hasard d'être brûlé tout vif, de réparer, par un aveu public de son repentir, le scandale qu'il avoit causé aux Chrétiens.

Tel est le Renégat à qui je veux m'adresser, continua Francisque. Un homme de cette sorte ne vous

doit pas être ſuſpect. Je vais ſortir. ſous prétexte d'aller au Bagne. * Je me rendrai chez lui ; je lui repréſenterai qu'au lieu de ſe laiſſer conſumer de regret de s'être éloigné du ſein de l'Egliſe, il doit ſonger aux moyens d'y rentrer : qu'il n'a pour cet effet qu'à équiper un vaiſſeau, comme ſi ennuyé de ſa vie oiſive, il vouloit retourner en courſe, & qu'avec ce bâtiment nous gagnerons la côte de Valence où Dona Théodora lui donnera de quoi paſſer agréablement le reſte de ses jours à Barcelone.

Oui, mon cher Franciſque, s'écria Don Juan, tranſporté de l'eſpérance que l'eſclave Navarrois lui donnoit, vous pouvez tout promettre à ce Renégat. Vous &

* Lieu où s'aſſemblent les Eſclaves.

lui, ſoyez ſûrs d'être bien récompenſés. Mais croyez-vous que ce projet s'exécute de la maniere que vous le concevez ? Il peut y avoir des difficultés qui ne s'offrent point à mon eſprit, repartit Franciſque ; mais nous les leverons le Renégat & moi. Alvaro, ajoûta-t-il en le quittant, j'augure bien de notre entrepriſe, & j'eſpere qu'à mon retour j'aurai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

Ce ne fut pas ſans inquiétude que le Tolédan attendit Franciſque, qui revint trois ou quatre heures après, & qui lui dit : J'ai parlé au Renégat ; je lui ai propoſé notre deſſein, & après une longue délibération, nous ſommes convenus qu'il achetera un petit vaiſſeau tout équipé ; que comme il eſt permis de prendre pour matelots des eſclaves, il ſe ſervira de

tous les siens ; que de peur de se rendre suspect, il engagera douze soldats Turcs, de même que s'il avoit effectivement envie d'aller en course ; mais que deux jours devant celui qu'il leur assignera pour le départ, il s'embarquera la nuit avec ses esclaves, levera l'ancre sans bruit & viendra nous prendre, avec son esquif, à une petite porte de ce jardin, qui n'est pas éloignée de la mer. Voilà le plan de notre entreprise. Vous pouvez en instruire la Dame esclave, & l'assurer que dans quinze jours au plus tard, elle sera hors de captivité.

Quelle joie pour Zarate d'avoir une si agréable assurance à donner à Dona Théodora ! Pour obtenir la permission de la voir, il chercha le jour suivant Mezomorto, & l'ayant rencontré : Pardonnez-

moi, Seigneur, lui dit-il, ſi j'oſe vous demander comment vous avez trouvé la belle Eſclave. Etes-vous plus ſatisfait?...... J'en ſuis charmé, interrompit le Dey. Ses yeux n'ont point évité hier mes plus tendres regards. Ses diſcours, qui n'étoient auparavant que des réflexions éternelles ſur ſon état, n'ont été mêlés d'aucune plainte, & même elle a paru prêter aux miens une attention obligeante.

C'eſt à tes ſoins, Alvaro, que je dois ce changement. Je vois que tu connois bien les femmes de ton pays. Je veux que tu l'entretienne encore pour achever ce que tu as ſi heureuſement commencé. Epuiſe ton eſprit & ton adreſſe pour hâter mon bonheur; je romprai auſſi-tôt tes chaînes & je jure par l'ame de notre grand Prophe-

te, que je te renvoyerai dans ta Patrie, chargé de tant de bienfaits, que les Chrétiens, en te revoyant, ne pourront croire que tu reviennes de l'esclavage.

Le Tolédan ne manqua pas de flatter l'erreur de Mezomorto : Il feignit d'être très-sensible à ses promesses ; & sous prétexte d'en vouloir avancer l'accomplissement, il s'empressa d'aller voir la belle Esclave. Il la trouva seule dans son appartement. Les vieilles qui la servoient étoient occupées ailleurs. Il lui apprit ce que le Navarrois & le Renégat avoient comploté ensemble sur la foi des promesses qui leur avoient été faites.

Ce fut une grande consolation pour la Dame, d'entendre qu'on avois pris de si bonnes mesures pour sa délivrance : Est-il possible,

s'écria-t-elle dans l'excès de sa joye, qu'il me soit permis d'espérer de revoir encore Valence, ma chere patrie? Quel bonheur, après tant de périls & d'allarmes, d'y vivre en repos avec vous! Ah! Don Juan, que cette pensée m'est agréable! En partagez-vous le plaisir avec moi? Songez-vous qu'en m'arrachant au Dey, c'est votre femme que vous lui enlevez?

Hélas! répondit Zarate, en poussant un profond soupir: Que ces paroles flatteuses auroient de charmes pour moi, si le souvenir d'un amant malheureux n'y venoit point mêler une amertume qui en corrompt toute la douceur! Pardonnez-moi, Madame, cette délicatesse, avouez même que Mendoce est digne de votre pitié. C'est pour vous qu'il est sorti de Valence, qu'il a perdu la liberté, &

je ne doute point, qu'à Thunis, il ne ſoit moins accablé du poids de ſes chaînes, que du déſeſpoir de ne vous avoir pas vengée.

Il méritoit, ſans doute, un meilleur ſort, dit Dona Théodora. Je prens le Ciel à témoin que je ſuis pénétrée de tout qu'il a fait pour moi; je reſſens vivement les peines que je lui cauſe; mais par un cruel effet de la malignité des aſtres, mon cœur ne ſçauroit être le prix de ſes ſervices.

Cette converſation fut interrompue par l'arrivée de deux vieilles qui ſervoient la veuve de Ciſuentes. Don Juan changea de diſcours, & faiſant le perſonnage du confident du Dey: Oui, charmante eſclave, dit-il à Théodora, vous avez enchaîné celui qui vous retient dans les fers. Mezomorto, votre maître & le mien, le plus

amoureux & le plus aimable de tous les Turcs, eſt très-content de vous. Continuez à le traiter favorablement & vous verrez bientôt la fin de vos déplaiſirs. Il ſortit en prononçant ces derniers mots, dont le vrai ſens ne fut compris que par cette Dame.

Les choſes demeurerent huit jours dans cette diſpoſition au Palais du Dey. Cependant le Renégat Catalan avoit acheté un petit Vaiſſeau preſque tout équipé, & il faiſoit les préparatifs du départ; mais ſix jours avant qu'il fût en état de ſe mettre en mer, Don Juan eut de nouvelles allarmes.

Mezomorto l'envoya chercher, & l'ayant fait entrer dans ſon cabinet : Alvaro, lui dit-il, tu es libre ; tu partiras, quand tu voudras pour t'en retourner en Eſpagne. Les préſens que je t'ai pro-

mis ſont prêts. J'ai vû la belle Eſclave aujourd'hui. Qu'elle m'a paru différente de cette perſonne, dont la triſteſſe me faiſoit tant de peine ! Chaque jour le ſentiment de ſa captivité s'affoiblit. Je l'ai trouvée ſi charmante, que je viens de prendre la réſolution de l'épouſer. Elle ſera ma femme dans deux jours.

Don Juan changea de couleur à ces paroles, & quelque effort qu'il fît pour ſe contraindre, il ne put cacher ſon trouble & ſa ſurpriſe au Dey, qui lui en demanda la cauſe.

Seigneur, lui répondit le Tolédan, dans ſon embarras, je ſuis ſans doute fort étonné qu'un des plus conſidérables perſonnages de l'Empire Ottoman veuille s'abaiſſer juſqu'à épouſer une eſclave : Je ſçai bien que cela n'eſt pas ſans exemple

exemple parmi vous ; mais, enfin, l'illuſtre Mezomorto qui peut prétendre aux filles des premiers Officiers de la Porte...... J'en demeure d'accord, interrompit le Dey ; je pourrois même aſpirer à la fille du Grand-Viſir & me flatter de ſuccéder à l'emploi de mon beau-pere ; mais j'ai des richeſſes immenſes & peu d'ambition. Je préfére le repos & les plaiſirs dont je jouis ici, au Vizarat, à ce dangereux honneur où nous ne ſommes pas plûtôt montés, que la crainte des Sultans ou la jalouſie des envieux qui les approchent, nous en précipitent. D'ailleurs, j'aime mon eſclave, & ſa beauté la rend aſſez digne du rang où ma tendreſſe l'appelle.

Mais il faut, ajoûta-t-il, qu'elle change aujourd'hui de Religion, pour mériter l'honneur que je

veux lui faire. Crois-tu que des préjugés ridicules le lui faſſent mépriſer ? Non, Seigneur, repartit Don Juan, je ſuis perſuadé qu'elle ſacrifiera tout à un rang ſi beau. Permettez-moi pourtant de vous dire que vous ne devez point l'épouſer bruſquement. Ne précipitez rien. Il ne faut pas douter que l'idée de quitter une Religion qu'elle a ſucée avec le lait, ne la révolte d'abord. Donnez-lui le temps de faire des réflexions. Quand elle ſe repréſentera, qu'au lieu de la deshonorer & de la laiſſer triſtement vieillir parmi le reſte de vos captives, vous l'attachez à vous par un mariage qui la comble de gloire, ſa reconnoiſſance & ſa vanité vaincront peu à peu ſes ſcrupules. Différez de huit jours ſeulement l'exécution de votre deſſein.

Le Dey demeura quelque-temps rêveur. Le délai que son confident lui proposoit n'étoit gueres de son goût. Néanmoins le conseil lui parut fort judicieux : Je céde à tes raisons, Alvaro, lui dit-il, quelque impatience que j'aye de posséder l'Esclave, j'attendrai donc encore huit jours. Va la voir tout-à-l'heure & la dispose à remplir mes desirs après ce temps-là. Je veux que ce même Alvaro qui m'a si bien servi auprès d'elle, ait l'honneur de lui offrir ma main.

Don Juan courut à l'appartement de Théodora & l'instruisit de ce qui venoit de se passer entre Mezomorto & lui, afin qu'elle se reglât là-dessus. Il lui apprit aussi que dans six jours le vaisseau du Renégat seroit prêt ; & comme elle témoignoit être fort en peine

de ſçavoir de quelle maniere elle pourroit ſortir de ſon appartement, attendu que toutes les portes des chambres qu'il falloit traverſer pour gagner l'eſcalier, étoient bien fermées : c'eſt ce qui doit peu vous embarraſſer, Madame, lui dit-il ; une fenêtre de votre cabinet donne ſur le jardin ; c'eſt par-là que vous deſcendrez avec une échelle que j'aurai ſoin de vous fournir.

En effet, les ſix jours s'étant écoulés, Franciſque avertit le Tolédan que le Renégat ſe préparoit à partir la nuit prochaine. Vous jugez bien qu'elle fut attendue avec beaucoup d'impatience. Elle arriva enfin, & pour comble de bonheur, elle devint très-obſcure. Dès que le moment d'exécuter l'entrepriſe fut venu, Don Juan alla poſer l'échelle ſous la

ſenêtre du cabinet de la belle Eſclave qui l'obſervoit, & qui deſcendit auſſi-tôt avec beaucoup d'empreſſement & d'agitation. Enſuite elle s'appuya ſur le Tolédan, qui la conduiſit vers la petite porte du jardin qui ouvroit ſur la mer.

Ils marchoient tous deux à pas précipités, & goûtoient déja par avance le plaiſir de ſe voir hors d'eſclavage : mais la fortune, avec qui ces amans n'étoient pas encore bien réconciliés, leur ſuſcita un malheur plus cruel que tous ceux qu'ils avoient éprouvés juſques-là, & celui qu'ils auroient le moins prévû.

Ils étoient déja hors du jardin & ils s'avançoient ſur le rivage pour s'approcher de l'eſquif qui les attendoit, lorſqu'un homme qu'ils prirent pour un compagnon

de leur fuite, & dont ils n'avoient aucune défiance, vint tout droit à Don Juan l'épée nue, & la lui enfonçant dans le ſein : Perfide Alvaro Ponce, s'écria-t-il, c'eſt ainſi que Don Fadrique de Mendoce doit punir un lâche raviſſeur. Tu ne mérites point que je t'attaque en brave homme.

Le Tolédan ne put réſiſter à la force du coup qui le porta par terre : & en même-temps Dona Théodora qu'il ſoûtenoit, ſaiſie à la fois d'étonnement, de douleur & d'effroi, tomba évanouie d'un autre côté. Ah ! Mendoce, dit Don Juan, qu'avez vous fait ? C'eſt votre ami que vous venez de percer ? Juſte Ciel, reprit Don Fadrique, ſeroit-il bien poſſible que j'euſſe aſſaſſiné ! ....
Je vous pardonne ma mort, interrompit Zarate ; le deſtin ſeul

en eſt coupable, ou plûtôt il a voulu, par-là, finir nos malheurs. Oui, mon cher Mendoce, je meurs content, puiſque je remets entre vos mains Dona Théodora qui peut vous aſſurer que mon amitié pour vous ne s'eſt jamais démentie.

Trop généreux ami, dit Don Fadrique, emporté par un mouvement de déſeſpoir, vous ne mourrez pas ſeul; le même fer qui vous a frappé va punir votre aſſaſſin : ſi mon erreur peut faire excuſer mon crime, elle ne ſçauroit m'en conſoler. A ces mots, il tourna la pointe de ſon épée contre ſon eſtomac, la plongea juſqu'à la garde & tomba ſur le corps de Don Juan, qui s'évanouit, moins affoibli par le ſang qu'il perdoit, que ſurpris de la fureur de ſon ami.

Franciſque & le Renégat qui étoient à dix pas de-là, & qui avoient eu leurs raiſons pour n'aller pas ſecourir l'eſclave Alvaro, furent fort étonnés d'entendre les dernieres paroles de Don Fadrique & de voir ſa derniere action. Ils connurent qu'il s'étoit mépris, & que les bleſſés étoient deux amis & non de mortels ennemis comme ils l'avoient crû. Alors ils s'empreſſerent à les ſecourir; mais les trouvant ſans ſentiment, auſſi-bien que Théodora, qui étoit toujours évanouie, ils ne ſçavoient quel parti prendre. Franciſque étoit d'avis que l'on ſe contentât d'emporter la Dame, & qu'on laiſſât les Cavaliers ſur le rivage, où ſelon toutes les apparences, ils mourroient bien-tôt, s'ils n'étoient déja morts: le Renégat ne fut pas de cette opinion, il dit qu'il ne falloit

point abandonner les bleſſés, dont les bleſſures n'étoient peut être pas mortelles, & qu'il les panſeroit dans ſon vaiſſeau où il avoit tous les inſtrumens de ſon premier métier qu'il n'avoit point oublié. Franciſque ſe rendit à ce ſentiment.

Comme ils n'ignoroient pas de quelle importance il étoit de ſe hâter, le Renégat & le Navarrois, à l'aide de quelques Eſclaves, portérent dans l'eſquif la malheureuſe veuve de Cifuentes avec ſes deux Amans encore plus infortunés qu'elle. Ils joignirent en peu de momens leur vaiſſeau, où d'abord qu'ils furent tous entrés, les uns tendirent les voiles, pendant que les autres à genoux ſur le tillac imploroient la faveur du Ciel par les plus ferventes prieres que leur pouvoit ſuggérer la crainte

d'être pourſuivis par les navires de Mezomorto.

Pour le Renégat, après avoir chargé du ſoin de la manœuvre un eſclave François qui l'entendoit parfaitement, il donna ſa premiere attention à Dona Théodora. Il lui rendit l'uſage de ſes ſens & fit ſi bien par ſes remédes, que Don Fadrique & le Tolédan reprirent auſſi leurs eſprits. La veuve de Cifuentes qui s'étoit évanouie lorſqu'elle avoit vû frapper Don Juan, fut fort étonnée de trouver là Mendoce. Et quoiqu'à le voir, elle jugeât bien qu'il s'étoit bleſſé luimême de douleur d'avoir percé ſon ami, elle ne pouvoit le regarder que comme l'aſſaſſin d'un homme qu'elle aimoit.

C'étoit la choſe du monde la plus touchante, que de voir ces trois perſonnes revenues à elles-

mêmes. L'état d'où l'on venoit de les tirer, quoique ſemblable à la mort, n'étoit pas ſi digne de pitié. Dona Théodora enviſageoit Don Juan avec des yeux où étoient peints tous les mouvemens d'une ame que poſſedent la douleur & le déſeſpoir. Et les deux amis attachoient ſur elles leurs regards mourans en pouſſant de profonds ſoupirs.

Après avoir gardé quelque temps un ſilence auſſi tendre que funeſte, Don Fadrique le rompit; il adreſſa la parole à la veuve de Cifuentes : Madame, lui dit-il, avant que de mourir, j'ai la ſatisfaction de vous voir hors d'eſclavage. Plût au Ciel que vous me duſſiez la liberté; mais il a voulu que vous euſſiez cette obligation á l'amant que vous chériſſez. J'aime trop ce Rival, pour en mur-

murer, & je souhaite que le coup que j'ai eu le malheur de lui porter ne l'empêche pas de jouir de votre reconnoissance. La Dame ne répondit rien à ce discours. Loin d'être sensible en ce moment au triste sort de Don Fadrique, elle sentoit pour lui des mouvemens d'aversion que lui inspiroit l'état où étoit le Tolédan.

Cependant, le Chirurgien se préparoit à visiter & à sonder les plaies. Il commença par celle de Zarate. Il ne la trouva pas dangereuse, parce que le coup n'avoit fait que glisser au-dessous de la mammelle gauche, & n'offençoit aucune des parties nobles. Le rapport du Chirurgien diminua l'affliction de Théodora & causa beaucoup de joie à Don Fadrique, qui tourna la tête vers cette Dame : Je suis content, lui dit-il,

j'abandonne ſans regret la vie, puiſque mon ami eſt hors de péril. Je ne mourrai point chargé de votre haine.

Il prononça ces paroles d'un air ſi touchant, que la veuve de Cifuentes en fut pénétrée. Comme elle ceſſa de craindre pour Don Juan, elle ceſſa de haïr Don Fadrique; & ne voyant plus en lui qu'un homme qui méritoit toute ſa pitié: Ah! Mendoce, lui répondit-elle, emportée par un tranſport généreux, ſouffrez que l'on panſe votre bleſſure. Elle n'eſt peut-être pas plus conſidérable que celle de votre ami. Prêtez-vous au ſoin que l'on veut avoir de vos jours. Vivez; ſi je ne puis vous rendre heureux, du moins je ne ferai pas le bonheur d'un autre. Par compaſſion & par amitié pour vous, je retiendrai la

main que je voulois donner à Don Juan. Je vous fais le même ſacrifice qu'il vous a fait.

Don Fadrique alloit repliquer; mais le Chirurgien qui craignoit qu'en parlant il n'irritât ſon mal, l'obligea de ſe taire & viſita ſa plaie. Elle lui parut mortelle, attendu que l'épée avoit pénétré dans la partie ſupérieure du poulmon, ce qu'il jugeoit par une hémoragie ou perte de ſang dont la ſuite étoit à craindre. D'abord qu'il eut mis le premier appareil, il laiſſa repoſer les Cavaliers dans la chambre de poupe ſur deux petits lits l'un auprès de l'autre, & emmena ailleurs Dona Théodora, dont il jugea que la préſence leur pouvoit être nuiſible.

Malgré toutes ces précautions, la fiévre prit à Mendoce, & ſur la fin de la journée l'hémoragie

augmenta. Le Chirurgien lui déclara alors que le mal étoit ſans remede, & l'avertit que s'il avoit quelque choſe à dire à ſon ami ou à Dona Théodora, il n'avoit point de temps à perdre. Cette nouvelle cauſa une étrange émotion au Tolédan. Pour Don Fadrique, il la reçut avec indifférence. Il fit appeller la veuve de Cifuentes, qui ſe rendit auprès de lui dans un état plus aiſé à concevoir qu'à repréſenter.

Elle avoit le viſage couvert de pleurs & elle ſanglotoit avec tant de violence, que Mendoce en fut fort agité : Madame, lui dit-il, je ne vaux pas ces précieuſes larmes que vous répandez. Arrêtez-les, de grace, pour m'écouter un moment. Je vous fais la même priere, mon cher Zarate, ajoûta-t-il, en remarquant la vive dou-

leur que ſon ami faiſoit éclater. Je ſçai bien que cette ſéparation vous doit être rude; votre amitié m'eſt trop connue pour en douter. Mais attendez l'un & l'autre que ma mort ſoit arrivée, pour l'honorer de tant de marques de tendreſſe & de pitié.

Suſpendez juſques-là votre affliction. Je la ſens plus que la perte de ma vie. Apprenez par quels chemins le ſort, qui me pourſuit, a ſçû cette nuit me conduire ſur le fatal rivage que j'ai teint du ſang de mon ami & du mien. Vous devez être en peine de ſçavoir comment j'ai pû prendre Don Juan pour Don Alvar. Je vais vous en inſtruire, ſi le peu de temps qui me reſte encore à vivre, me permet de vous donner ce triſte éclairciſſement.

Quelques heures après que le

vaiſſeau où j'étois eut quitté celui où j'avois laiſſé Don Juan, nous rencontrâmes un Corſaire François qui nous attaqua. Il ſe rendit maître du vaiſſeau de Thunis & nous mit à terre auprès d'Alicante. Je ne fus pas ſi-tôt libre que je ſongeai à racheter mon ami. Pour cet effet, je me rendis à Valence où je fis de l'argent comptant; & ſur l'avis qu'on me donna qu'à Barcelonne il y avoit des Freres de la Redemption qui ſe préparoient à faire voile vers Alger, je m'y rendis; mais avant que de ſortir de Valence, je priai le Gouverneur Don Franciſco de Mendoce, mon oncle, d'employer tout le crédit qu'il peut avoir à la Cour d'Eſpagne pour obtenir la grace de Zarate, que j'avois deſſein de ramener avec moi & de faire rentrer dans ſes biens qui ont

été confiſqués depuis la mort du Duc de Naxera.

Si-tôt que nous fûmes arrivés à Alger, j'allai dans les lieux que fréquentent les Eſclaves; mais j'avois beau les parcourir tous, je n'y trouvois point ce que je cherchois. Je rencontrai le Renégat Catalan à qui ce navire appartient : je le reconnus pour un homme qui avoit autrefois ſervi mon oncle. Je lui dis le motif de mon voyage & le priai de vouloir faire une exacte recherche de mon ami. Je ſuis fâché, me répondit-il, de ne pouvoir vous être utile. Je dois partir d'Alger cette nuit avec une Dame de Valence qui eſt Eſclave du Dey. Et comment appellez-vous cette Dame, lui dis-je ? Il repartit qu'elle ſe nommoit Théodora.

La ſurpriſe que je fis paroître à cette nouvelle, apprit par avance au Renégat que je m'intéreſſois pour cette Dame. Il me découvrit le deſſein qu'il avoit formé pour la tirer d'eſclavage ; & comme en ſon récit il fit mention de l'eſclave Alvaro, je ne doutai point que ce ne fût Alvaro Ponce lui-même : Servez mon reſſentiment, dis-je, avec tranſport au Renégat. Donnez-moi les moyens de me venger de mon ennemi. Vous ſerez bien-tôt ſatisfait, me répondit-il ; mais contez-moi auparavant le ſujet que vous avez de vous plaindre de cet Alvaro. Je lui appris toute notre hiſtoire, & lorſqu'il l'eut entendue : C'eſt aſſez, reprit-il, vous n'aurez cette nuit qu'à m'accompagner, on vous montrera votre Rival, & après que vous l'aurez puni, vous pren-

drez ſa place & viendrez avec nous à Valence conduire Dona Théodora.

Néanmoins mon impatience ne me fit point oublier Don Juan. Je laiſſai de l'argent pour ſa rançon entre les mains d'un Marchand Italien nommé Franciſco Capati, qui réſide à Alger, & qui me promit de le racheter, s'il venoit à le découvrir. Enfin, la nuit arriva; je me rendis chez le Renégat, qui me mena ſur le bord de la mer. Nous nous arrêtâmes devant une petite porte, d'où il ſortit un homme qui vint droit à nous & qui nous dit en nous montrant du doigt un homme & une femme qui marchoient ſur ſes pas: Voilà Alvaro & Dona Théodora qui me ſuivent.

A cette vûe je devins furieux; je mets l'épée à la main, je cours

au malheureux Alvaro, & perſuadé que c'eſt un Rival odieux que je vais frapper, je perce cet ami fidéle que j'étois venu chercher. Mais graces au Ciel, continua-t-il en s'attendriſſant, mon erreur ne lui coutera point la vie, ni d'éternelles larmes à Dona Théodora.

Ah! Mendoce, interrompit la Dame, vous faites injure à mon affliction; je ne me conſolerai jamais de vous avoir perdu; quand même j'épouſerois votre ami, ce ne feroit que pour unir nos douleurs; votre amour, votre amitié, vos infortunes, feroient tout notre entretien. C'en eſt trop, Madame, repliqua Don Fadrique, je ne mérite pas que vous me regrettiez ſi long-temps. Souffrez, je vous en conjure, que Zarate vous épouſe, après qu'il vous aura

vengée d'Alvaro Ponce. Don Alvar n'eſt plus, dit la veuve de Cifuentes. Le même jour qu'il m'enleva, il fut tué par le Corſaire qui me prit.

Madame, reprit Mendoce, cette nouvelle me fait plaiſir; mon ami en ſera plûtôt heureux. Suivez ſans contrainte votre panchant l'un & l'autre. Je vois avec joie approcher le moment qui va lever l'obſtacle que votre compaſſion & ſa généroſité mettent à votre commun bonheur. Puiſſent tous vos jours couler dans un repos, dans une union, que la jalouſie de la fortune n'oſe troubler. Adieu, Madame, adieu Don Juan, ſouvenez-vous quelquefois tous deux d'un homme qui n'a jamais rien tant aimé que vous.

Comme la Dame & le Tolédan, au lieu de lui répondre, re-

doubloient leurs pleurs, Don Fadrique qui s'en apperçut & qui se sentoit très-mal, poursuivit ainsi : Je me laisse trop attendrir ; déja la mort m'environne, & je ne songe pas à supplier la bonté Divine de me pardonner d'avoir moi-même borné le cours d'une vie dont elle seule devoit disposer. Après avoir achevé ces paroles, il leva les yeux au Ciel avec toutes les apparences d'un véritable repentir, & bien-tôt l'hémoragie causa une suffocation qui l'emporta.

Alors Don Juan possedé de son désespoir, porte la main sur sa plaie, il arrache l'appareil, il veut la rendre incurable, mais Francisque & le Renégat se jettent sur lui & s'opposent à sa rage. Théodora est effrayée de ce transport : elle se joint au Renégat & au Na-

varrois pour détourner Don Juan de ſon deſſein. Elle lui parle d'un air ſi touchant, qu'il rentre en lui-même ; il ſouffre que l'on rebande ſa plaie ; & enfin l'intérêt de l'Amant calme peu-à-peu la fureur de l'Ami. Mais s'il reprit ſa raiſon, il ne s'en ſervit que pour prévenir des effets inſenſés de ſa douleur, & non pour en affoiblir le ſentiment.

Le Renégat, qui parmi pluſieurs choſes qu'il emportoit en Eſpagne, avoit d'excellent baume d'Arabie & de précieux parfums, embauma le corps de Mendoce à la priere de la Dame & de Don Juan, qui témoignerent qu'ils ſouhaitoient de lui rendre à Valence les honneurs de la ſépulture. Ils ne ceſſerent tous deux de gémir & de ſoupirer pendant toute la navigation. Il n'en fut pas de même du

du reſte de l'équipage. Comme le vent étoit toujours favorable, on ne tarda guére à découvrir les côtes d'Eſpagne.

A cette vûe, tous les Eſclaves ſe livrerent à la joie, & quand le vaiſſeau fut heureuſement arrivé au port de Dénia, chacun prit ſon parti. La veuve de Cifuentes & le Tolédan envoyerent un Courier à Valence avec des lettres pour le Gouverneur & pour la famille de Dona Théodora. La nouvelle du retour de cette Dame fut reçûe de tous ſes parens avec beaucoup de joye. Pour Don Franciſco de Mendoce, il ſentit une vive affliction quand il apprit la mort de ſon neveu.

Il le fit bien paroître, lorſqu'accompagné des parens de la veuve de Cifuentes, il ſe rendit à Dénia, & qu'il voulut voir le corps du

malheureux Don Fadrique. Ce bon vieillard le mouilla de ſes pleurs en faiſant des plaintes ſi pitoyables, que tous les ſpectateurs en furent attendris. Il demanda par quelle avanture ſon neveu ſe trouvoit dans cet état.

Je vais vous la conter, Seigneur, lui dit le Tolédan; loin de chercher à l'effacer de ma mémoire, je prens un funeſte plaiſir à me la rappeller ſans ceſſe & à nourrir ma douleur. Il lui dit alors comment étoit arrivé ce triſte accident, & ce récit, en lui arrachant de nouvelles larmes, redoubla celles de Don Franciſco. A l'égard de Théodora, ſes parens lui marquerent la joye qu'ils avoient de la revoir, & la féliciterent ſur la maniere miraculeuſe dont elle avoit été délivrée de la tyrannie de Mezomorto.

Après un entier éclairciſſement de toutes choſes, on mit le corps de Don Fadrique dans un carroſſe, & on le conduiſit à Valence; mais il n'y fut point enterré, parce que le temps de la Vice-Royauté de Don Franciſco étant prêt d'expirer, ce Seigneur ſe préparoit à s'en retourner à Madrid, où il réſolut de faire tranſporter ſon neveu.

Pendant que l'on faiſoit les préparatifs du Convoi, la veuve de Cifuentes combla de biens Franciſque & le Renégat. Le Navarrois ſe retira dans ſa Province & le Renégat retourna avec ſa mere à Barcelone, où il rentra dans le Chriſtianiſme, & où il vit encore aujourd'hui fort commodément.

Dans ce temps-là, Don Franciſco reçut un paquet de la Cour,

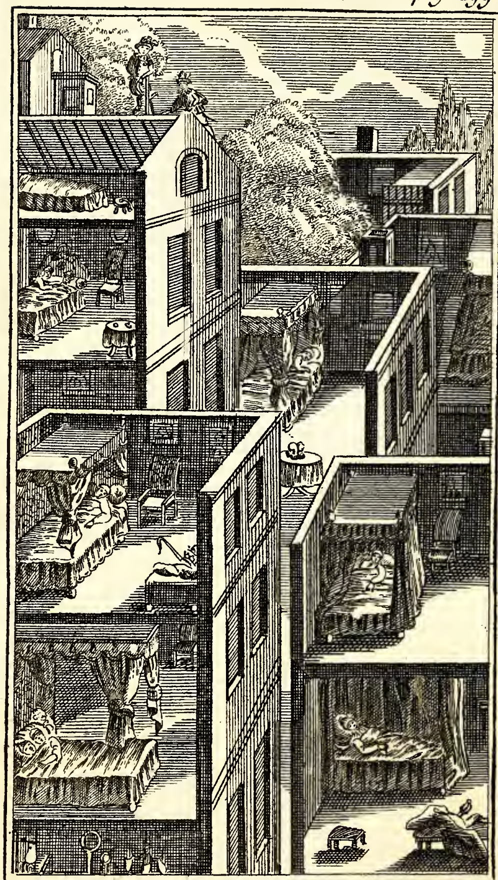
dans lequel étoit la grace de Don Juan, que le Roi, malgré la considération qu'il avoit pour la Maison de Naxera, n'avoit pû refuser à tous les Mendoces qui s'étoient joints pour la lui demander. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au Tolédan, qu'elle lui procuroit la liberté d'accompagner le corps de son ami, ce qu'il n'auroit osé faire sans cela.

Enfin le convoi partit, suivi d'un grand nombre de personnes de qualité; & si-tôt qu'il fut arrivé à Madrid, on enterra le corps de Don Fadrique dans une Eglise, où Zarate & Dona Théodora, avec la permission des Mendoces, lui firent élever un magnifique tombeau. Ils n'en demeurerent point-là; ils porterent le deüil de leur ami durant une année entiere, pour éterniser leur douleur & leur amitié.

Après avoir donné des marques ſi célébres de leur tendreſſe pour Mendoce, ils ſe marierent; mais par un inconcevable effet du pouvoir de l'amitié, Don Juan ne laiſſa pas de conſerver long-temps une mélancolie que rien ne pouvoit bannir. Don Fadrique, ſon cher Don Fadrique étoit toujours préſent à ſa penſée. Il le voyoit toutes les nuits en ſonge, & le plus ſouvent tel qu'il l'avoit vû rendant les derniers ſoûpirs. Son eſprit pourtant commençoit à ſe diſtraire de ces triſtes images. Les charmes de Théodora, dont il étoit toujours épris, triomphoient peu-à-peu d'un ſouvenir funeſte. Enfin Don Juan alloit vivre heureux & content; mais ces jours paſſés il tomba de cheval en chaſſant; il ſe bleſſa à la tête, il s'y eſt formé un abſcès. Les Méde-

cins ne l'ont pû ſauver. Il vient de mourir, & Théodora, qui eſt cette Dame que vous voyez entre les bras de deux femmes qui veillent ſur ſon déſeſpoir, pourra le ſuivre bien-tôt.





CHAPITRE V.

Des Songes.

LORS qu'Asmodée eut fini le récit de cette histoire, Don Cléofas lui dit : Voilà un très-beau tableau de l'amitié ; mais s'il est rare de voir deux hommes s'aimer autant que Don Juan & Don Fadrique, je croi que l'on auroit encore plus de peine à trouver deux amies rivales qui pussent se faire si généreusement un sacrifice réciproque d'un amant aimé.

Sans doute, répondit le Diable, c'est ce que l'on n'a point encore vû & ce que l'on ne verra peut-être jamais. Les femmes ne s'aiment point. J'en suppose deux

parfaitement unies. Je veux même qu'elles ne diſent pas le moindre mal l'une de l'autre en leur abſence, tant elles ſont amies. Vous les voyez toutes deux; vous panchez d'un côté, la rage ſe met de l'autre. Ce n'eſt pas que l'enragée vous aime; mais elle vouloit la préférence. Tel eſt le caractere des femmes. Elles ſont trop jalouſes les unes des autres pour être capables d'amitié.

L'hiſtoire de ces deux amis ſans pairs, reprit Léandro Perez, eſt un peu romaneſque & nous a menés bien loin. La nuit eſt fort avancée. Nous allons voir dans un moment paroître les premiers rayons du jour. J'attends de vous un nouveau plaiſir. J'apperçois un grand nombre de perſonnes endormies. Je voudrois par curioſité que vous me diſiez les divers ſonges

qu'elles peuvent faire. Très-volontiers, repartit le Démon. Vous aimez les tableaux changeans. Je veux vous contenter.

Je croi, dit Zambullo, que je vais entendre des Songes bien ridicules. Pourquoi, répondit le Boiteux ? Vous qui possédez votre Ovide, ne sçavez-vous pas que ce Poëte dit, que c'est vers la pointe du jour que les songes sont plus vrais, parce que dans ce temps-là l'ame est dégagée des vapeurs des alimens. Pour moi, repliqua Don Cléofas, quoiqu'en puisse dire Ovide, je n'ajoûte aucune foi aux songes. Vous avez tort, reprit Asmodée ; il ne faut ni les traiter de chimeres, ni les croire tous. Ce sont des menteurs qui disent quelquefois la vérité. L'Empereur Auguste, dont la tête valoit bien celle d'un Ecolier, ne méprisoit

pas les ſonges dans leſquels il étoit intéreſſé ; & bien lui en prit, à la bataille de Philippe, de quitter ſa tente, ſur le récit qu'on lui fit d'un rêve qui le regardoit. Je pourrois vous citer mille autres exemples qui vous feroient connoître votre témérité ; mais je les paſſe ſous ſilence, pour ſatisfaire le nouveau deſir qui vous preſſe.

Commençons par ce bel Hôtel à main droite. Le maître du logis, que vous voyez couché dans ce riche appartement eſt un Comte libéral & galant. Il rêve qu'il eſt à un ſpectacle où il entend chanter une jeune Actrice, & qu'il ſe rend à la voix de cette Syrenne.

Dans l'appartement parallele repoſe la Comteſſe ſa femme, qui aime le jeu à la fureur. Elle rêve qu'elle n'a point d'argent, & qu'el-

le met en gage des pierreries chez un Jouaillier qui lui prête trois cens pistoles, moyennant un très-honnête profit.

Dans l'Hôtel le plus proche du même côté demeure un Marquis, du même caractere que le Comte, & qui est amoureux d'une fameuse coquette. Il rêve qu'il emprunte une somme considérable pour lui en faire présent; & son Intendant couché tout au haut de l'Hôtel, songe qu'il s'enrichit à mesure que son maître se ruine. Hé bien! Que pensez-vous de ces songes-là? Vous paroissent-ils extravagans? Non, ma foi, répondit Don Cléofas. Je voi bien qu'Ovide a raison; mais je suis curieux de sçavoir qui est un homme que je remarque; il a la moustache en papillottes, & conserve en dormant un air de gravité qui me fait

juger que ce ne doit pas être un Cavalier du commun. C'eſt un Gentilhomme de province, répondit le Démon, un Vicomte Aragonois, un eſptit vain & fier. Son ame en ce moment nage dans la joie. Il rêve qu'il eſt avec un Grand qui lui céde le pas dans un cérémonie publique.

Mais je découvre dans la même maiſon deux freres Médecins qui font des ſonges bien mortifians. L'un, rêve que l'on publie une Ordonnance qui défend de payer les Médecins, quand ils n'auront pas guéri leurs malades; & ſon frere ſonge, qu'il eſt ordonné, que les Médecins meneront le deüil à l'enterrement de tous les malades qui mourront entre leurs mains. Je ſouhaiterois, dit Zambullo, que cette derniere Ordonnance fût réelle, & qu'un Méde-

cin ſe trouvât aux funérailles de ſon malade, comme un Lieutenant criminel aſſiſte en France au ſupplice d'un coupable qu'il a condamné. J'aime la comparaiſon, dit le Diable. On pourroit dire, en ce cas-là, que l'un va faire exécuter ſa ſentence, & que l'autre a déja fait exécuter la ſienne.

Oh! oh! s'écria l'Ecolier, qui eſt ce perſonnage qui ſe frotte les yeux en ſe levant avec précipitation. C'eſt un homme de qualité qui ſollicite un Gouvernement dans la nouvelle Eſpagne. Un rêve effrayant vient de le réveiller. Il ſongeoit que le premier Miniſtre le regardoit de travers. Je vois auſſi une jeune Dame qui ſe réveille & qui n'eſt pas contente d'un ſonge qu'elle vient d'avoir. C'eſt une fille de condition, une perſonne auſſi ſage que belle, qui

a deux amans dont elle eſt obſédée. Elle en chérit un tendrement, & a pour l'autre une averſion qui va juſqu'à l'horreur. Elle voyoit tout-à-l'heure en ſonge à ſes genoux le galant qu'elle déteſte. Il étoit ſi paſſionné, ſi preſſant, que ſi elle ne ſe fût réveillée, elle alloit le traiter plus favorablement qu'elle n'a jamais fait celui qu'elle aime. La nature pendant le ſommeil ſecoue le joug de la raiſon & de la vertu.

Arrêtez les yeux ſur la maiſon qui fait le coin de cette rue, c'eſt le domicile d'un Procureur. Le voilà couché avec ſa femme dans la chambre où il y a une vieille tenture de tapiſſerie à perſonnages, & deux lits jumeaux. Il rêve qu'il va viſiter un de ſes Cliens à l'Hôpital pour l'aſſiſter de ſes propres deniers : Et la Procureuſe ſonge

que ſon mari chaſſe un grand Clerc dont il eſt devenu jaloux.

J'entends ronfler autour de nous, dit Léandro Perez, & je croi que c'eſt ce gros homme que je démêle dans un petit corps de logis attenant la demeure du Procureur. Juſtement, répondit Aſmodée, c'eſt un Chanoine qui rêve qu'il dit ſon *Benedicite*.

Il a pour voiſin un Marchand d'étoffe de ſoie qui vend ſa marchandiſe fort cher, mais à crédit, aux perſonnes de qualité. Il eſt dû à ce Marchand plus de cent mille ducats. Il rêve que tous ſes débiteurs lui apportent de l'argent ; & ſes correſpondans, de leur côté, ſongent qu'il eſt ſur le point de faire banqueroute. Ces deux ſonges, dit l'Ecolier, ne ſont pas ſortis du temple du ſommeil par la même porte. Non, je vous aſſure,

répondit le Démon. Le premier, à coup sûr, eſt ſorti par la porte d'ivoire, & le ſecond par la porte de corne.

La maiſon qui joint celle de ce Marchand, eſt occupée par un fameux Libraire. Il a depuis peu imprimé un livre qui a eu beaucoup de ſuccès. En le mettant au jour, il promit à l'Auteur de lui donner cinquante piſtoles, s'il réimprimoit ſon ouvrage ; & il rêve actuellement qu'il en fait une ſeconde édition ſans l'en avertir.

Oh ! pour ce ſonge-là, dit Zambullo, il n'eſt pas beſoin de demander par quelle porte il eſt ſorti ; je ne doute pas qu'il n'ait ſon plein & entier effet. Je connois Meſſieurs les Libraires, ils ne ſe font pas un ſcrupule de tromper les Auteurs. Rien n'eſt plus véritable, reprit le Boiteux, mais

apprenez

apprenez à connoître auſſi Meſſieurs les Auteurs, ils ne ſont pas plus ſcrupuleux que les Libraires. Une petite avanture arrivée il n'y a pas cent ans à Madrid va vous le prouver.

Trois Libraires ſoupoient enſemble au cabaret. La converſation tomba ſur la rareté de bons Livres nouveaux. Mes amis, dit là-deſſus un des convives, je vous dirai confidemment que j'ai fait un beau coup ces jours paſſés. J'ai acheté une copie qui me coûte un peu cher, à la vérité, mais elle eſt d'un Auteur ! ..... C'eſt de l'or en barre. Un autre Libraire prit alors la parole, & ſe vanta pareillement d'avoir fait une emplette excellente le jour précédent. Et moi, Meſſieurs, s'écria le troiſiéme à ſon tour, je ne veux pas demeurer en reſte de confiance avec vous. Je

vais vous montrer la perle des manuſcrits. J'en ai fait aujourd'hui l'heureuſe acquiſition. En même-temps, chacun tira de ſa poche la précieuſe copie qu'il diſoit avoir achetée, & comme il ſe trouva que c'étoit une nouvelle piéce de Théâtre intitulée le *Juif-Errant*, ils furent fort étonnés quand ils virent que c'étoit le même ouvrage qui leur avoit été vendu à tous trois ſéparément.

Je découvre dans une autre maiſon, pourſuivit le Diable, un amant timide & reſpectueux qui vient de ſe réveiller. Il aime une veuve toute des plus vives. Il rêvoit qu'il étoit avec elle au fonds d'un bois, où il lui tenoit des diſcours tendres, & qu'elle lui a répondu : Ah! que vous êtes ſéduiſant! Vous me perſuaderiez, ſi je n'étois pas en garde contre les

hommes; mais ce ſont des trompeurs; je ne me fie point à leurs paroles; je veux des actions. Hé! quelles actions, Madame, exigez-vous de moi, a repris l'Amant? Faut-il pour vous prouver la violence de mon amour, entreprendre les douze travaux d'Hercule? Hé non! Don Nicaiſe, non, a reparti la Dame, je ne vous en demande pas tant. Là-deſſus il s'eſt reveillé.

Apprenez-moi, de grace, dit l'Ecolier, pourquoi cet homme couché dans ce lit brun, ſe débat comme un poſſédé. C'eſt, répondit le Boiteux, un habile Licencié qui fait un ſonge dont il eſt terriblement agité! Il rêve qu'il diſpute & ſoûtient l'immortalité de l'ame contre un petit Docteur en Médecine, qui eſt auſſi bon Catholique, qu'il eſt bon Médecin.

Au ſecond étage chez le Licencié loge un Gentilhomme d'Eſtramadure, nommé Don Baltazar Fanfarronico, qui eſt venu en poſte à la Cour demander une récompenſe pour avoir tué un Portugais d'un coup d'eſcopette. Sçavez-vous quel ſonge il fait? Il rêve qu'on lui donne le Gouvernement d'Antequere, & encore n'eſt-il pas content. Il croit mériter une Vice-Royauté.

Je découvre dans un hôtel garni, deux perſonnes de conſéquence qui rêvent bien déſagréablement. L'un, qui eſt Gouverneur d'une place forte, ſonge qu'il eſt aſſiégé dans ſa fortereſſe, & qu'après une légere réſiſtance, il eſt obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec ſa garniſon; l'autre, eſt l'Evêque de Murcie. La Cour a chargé ce Prélat éloquent de

faire l'éloge funebre d'une Princesse, & il doit le prononcer dans deux jours. Il rêve qu'il est en Chaire & qu'il demeure court après l'Exorde de son Discours. Il n'est pas impossible, dit Don Cléofas, que ce malheur lui arrive en effet. Non vraiment, répondit le Diable; & il n'y a pas même longtemps qu'il est arrivé à sa grandeur en pareille occasion.

Voulez-vous que je vous montre un Somnambule? Vous n'avez qu'à regarder dans les écuries de cet hôtel: Qu'y voyez-vous? J'apperçois, dit Léandro Perez, un homme en chemise, qui marche & tient, ce me semble, une étrille à la main. Hé bien! reprit le Démon, c'est un Palfrenier qui dort. Il a coûtume toutes les nuits de se lever de son lit & tout endormant d'étriller ses chevaux; après quoi

il ſe recouche. On s'imagine dans l'hôtel que c'eſt l'ouvrage d'un eſprit folet, & le Palfrenier lui-même le croit comme les autres.

Dans une grande maiſon, vis-à-vis l'hôtel garni, demeure un vieux Chevalier de la Toiſon, lequel a jadis été Vice-Roi du Mexique. Il eſt tombé malade, & comme il craint de mourir, ſa vice-Royauté commence à l'inquiéter. Il eſt vrai qu'il l'a exercée d'une maniere qui juſtifie ſon inquiétude. Les Chroniques de la nouvelle Eſpagne ne font pas une mention honorable de lui. Il vient de faire un ſonge dont toute l'horreur n'eſt point encore diſſipée, & qui ſera peut-être cauſe de ſa mort. Il faut donc, dit Zambullo, que ce ſonge ſoit bien extraordinaire. Vous allez l'entendre, reprit Aſmodée. Il a quelque choſe en effet de ſingu-

lier. Ce Seigneur rêvoit tout-à-l'heure qu'il étoit dans la valée des morts, où tous les Mexiquains qui ont été les victimes de ſon injuſtice & de ſa cruauté, ſont venus fondre ſur lui en l'accablant de reproches & d'injures. Ils ont même voulu le mettre en pieces; mais il a pris la fuite & s'eſt dérobé à leur fureur. Après quoi, il s'eſt trouvé dans une grande ſalle toute tendue de drap noir, où il a vû ſon pere & ſon ayeul aſſis à une table ſur laquelle il y avoit trois couverts. Ces deux triſtes convives lui ont fait ſigne de s'approcher d'eux, & ſon pere lui a dit, avec la gravité qu'ont tous les défunts : il y a long-temps que nous t'attendons. Viens prendre ta place auprès de nous.

Le vilain rêve, s'écria l'Ecolier : Je pardonne au malade d'en

avoir l'imagination bleſſée. En récompenſe, dit le Boiteux, ſa niéce qui eſt couchée dans un appartement au-deſſus du ſien, paſſe la nuit délicieuſement. Le ſommeil lui préſente les plus agréables idées. C'eſt une fille de vingt-cinq à trente ans, laide & mal faite. Elle rêve que ſon oncle, dont elle eſt l'unique héritiere, ne vit plus, & qu'elle voit autour d'elle une foule d'aimables Seigneurs qui ſe diſputent la gloire de lui plaire.

Si je ne me trompe, dit Don Cléofas, j'entens rire derriere nous. Vous ne vous trompez point, reprit le Diable; c'eſt une femme qui rit en dormant à deux pas d'ici; une veuve qui fait la prude & qui n'aime rien tant que la médiſance. Elle ſonge qu'elle s'entretient avec une vieille dévote dont la converſation lui fait beaucoup de plaiſir.

Je

Je ris à mon tour en voyant dans une chambre au-dessous de cette femme, un Bourgeois qui a de la peine à vivre honnêtement du peu de bien qu'il posséde. Il rêve qu'il ramasse des pieces d'or & d'argent, & que plus il en ramasse, plus il en trouve à ramasser. Il en a déja rempli un grand coffre. Le pauvre garçon! dit Léandro, il ne jouira pas longtemps de son trésor. A son réveil, reprit le Boiteux, il sera comme un vrai riche qui se meure, il verra disparoître ses richesses.

Si vous êtes curieux de sçavoir les songes des deux Comédiennes qui sont voisines; je vais vous les dire. L'une rêve qu'elle prend des oiseaux à la pipée, qu'elle les plume, à mesure qu'elle les prend; mais qu'elle les donne à dévorer à un beau matou dont

elle eſt folle & qui en a tout le profit. L'autre ſonge qu'elle chaſſe de ſa maiſon des lévriers & des chiens danois dont elle a fait long-tems ſes délices, & qu'elle ne veut plus avoir qu'un petit roquet des plus gentils, qu'elle a pris en amitié.

Voilà deux ſonges bien foux, s'écria l'Ecolier. Je croi que s'il y avoit à Madrid comme autrefois à Rome, des Interpretes des ſonges, ils ſeroient fort embarraſſés à expliquer ceux-là. Pas trop, répondit le Diable. Pour peu qu'ils fuſſent au fait de ce qui ſe paſſe aujourd'hui chez la Gent Comique, ils y trouveroient bien-tôt un ſens clair & net.

Pour moi, je n'y comprends rien, repliqua Don Cléofas, & je ne m'en ſoucie guerre; j'aime

mieux apprendre qui eſt une Dame endormie dans un ſuperbe lit de velours jaune, garni de franges d'argent, & auprès de laquelle il y a ſur un guéridon, un livre & un flambeau. C'eſt une femme titrée, repartit le Démon. Une Dame qui a un équipage très-galant & qui ſe plaît à faire porter ſa livrée par des jeunes hommes de bonne mine. Une de ſes habitudes eſt de lire en ſe couchant; ſans cela, elle ne pourroit fermer l'œil de toute la nuit. Hier au ſoir, elle liſoit les Métamorphoſes d'Ovide, & cette lecture eſt cauſe qu'elle fait en cet inſtant un ſonge où il y a bien de l'extravagance. Elle rêve que Jupiter eſt devenu amoureux d'elle, & qu'il ſe met à ſon ſervice ſous la forme d'un grand Page des mieux bâtis.

A propos de cette Métamorphoſe, en voici une autre qui me paroît plus plaiſante. J'apperçois un Hiſtrion qui goûte dans un profond ſommeil la douceur d'un ſonge qui le flatte agréablement. Cet Acteur eſt ſi vieux, qu'il n'y a tête d'homme à Madrid qui puiſſe dire l'avoir vû débuter. Il y a ſi long-temps qu'il paroît ſur le théâtre, qu'il eſt pour ainſi dire, théâtrifié. Il a du talent, & il en eſt ſi fier & ſi vain, qu'il s'imagine qu'un perſonnage tel que lui eſt au-deſſus d'un homme. Sçavez-vous le ſonge que fait ce ſuperbe Héros de couliſſe ? Il rêve qu'il ſe meure & qu'il voit toutes les divinités de l'Olympe aſſemblées pour décider de ce qu'elle doivent faire d'un mortel de ſon importance. Il entend Mercure qui expoſe au Conſeil des

Dieux, que ce fameux Comédien, après avoir eu l'honneur de repréſenter ſi ſouvent, ſur la ſcene, Jupiter & les autres principaux immortels, ne doit pas être aſſujetti au ſort commun à tous les humains, & qu'il mérite d'être reçû dans la troupe céleſte. Momus applaudit au ſentiment de Mercure; mais quelques autres Dieux & quelques Déeſſes ſe révoltent contre la propoſition d'une Apothéoſe ſi nouvelle; & Jupiter, pour les mettre tous d'accord, change le vieux Comédien en une figure de décoration.

Le Diable alloit continuer; mais Zambullo l'interrompit en lui diſant: Alte-là, Seigneur Aſmodée, vous ne prenez pas garde qu'il eſt jour. J'ai peur qu'on ne nous apperçoive ſur le haut de cette maiſon. Si la populace vient

une fois à remarquer votre Seigneurie, nous entendrons des huées qui ne finiront pas si-tôt.

On ne nous verra point, lui répondit le Démon. J'ai le même pouvoir que ces Divinités fabuleuses dont je viens de parler; & tout ainsi que sur le Mont-Ida l'amoureux fils de Saturne se couvrit d'un nuage pour cacher à l'univers les caresses qu'il vouloit faire à Junon, je vais former autour de nous une épaisse vapeur que la vûe des hommes ne pourra percer, & qui ne vous empêchera pas de voir les choses que je voudrai vous faire observer. En effet, ils furent tout-à-coup environnés d'une fumée, qui bien que des plus opaque, ne déroboit rien aux yeux de l'Ecolier.

Retournons aux songes, poursuivit le Boiteux..............

Mais je ne fais pas réflexion, ajoûta-t-il, que la maniere dont je vous ai fait paſſer la nuit, doit vous avoir fatigué. Je ſuis d'avis de vous tranſporter chez vous & de vous y laiſſer repoſer quelques heures. Pendant ce temps-là, je vais parcourir les quatre parties du monde & faire quelques tours de mon métier. Après cela, je vous rejoindrai pour m'égayer avec vous ſur de nouveaux frais. Je n'ai nulle envie de dormir, & je ne ſuis point las, répondit Don Cléoſas; au lieu de me quitter, faites-moi le plaiſir de m'apprendre les divers deſſeins qu'ont ces perſonnes que je vois déja levées & qui ſe diſpoſent, ce me ſemble, à ſortir. Que vont-elles faire de ſi grand matin? Ce que vous ſouhaitez de ſçavoir, reprit le Démon, eſt une choſe

digne d'être obſervée. Vous allez voir un tableau des ſoins, des mouvemens, des peines que les pauvres mortels ſe donnent pendant cette vie, pour remplir, le plus agréablement qu'il leur eſt poſſible, ce petit eſpace qui eſt entre leur naiſſance & leur mort.

Fin de la premiere Partie du Tome Second.

LE DIABLE BOITEUX,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE

D'UNE JOURNÉE DES PARQUES,

Par Monsieur LE SAGE.

TOME III.



A PARIS,

Chez DAMONNEVILLE, Quai des Augustins, à Saint Etienne.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES CHAPITRES.
DU TOME TROISIEME.

Fin de la Table du Tome III.



LE DIABLE BOITEUX.

CHAPITRE VI.

Où l'on verra plusieurs Originaux qui ne sont pas sans Copies.

OBSERVONS d'abord cette troupe de gueux que vous voyez déja dans la rue. Ce sont des libertins, la plûpart de bonne famille, qui vivent en communauté comme des Moines, &

paſſent preſque toutes les nuits à faire la débauche dans leur maiſon, où il y a toujours une ample proviſion de pain, de viande & de vin. Les voilà qui vont ſe ſéparer, pour aller joüer leurs rôles dans les Egliſes; & ce ſoir, ils ſe raſſembleront pour boire à la ſanté des perſonnes charitables qui contribuent pieuſement à leur dépenſe. Admirez, je vous prie, comme ces fripons ſçavent ſe mettre & ſe traveſtir, pour inſpirer de la pitié : Les coquettes ne ſçavent pas mieux s'ajuſter pour donner de l'amour.

Regardez attentivement les trois qui vont enſemble du même côté. Celui qui s'appuie ſur des béquilles, qui fait trembler tout ſon corps & ſemble marcher avec tant de peine, qu'à chaque pas vous diriez qu'il va tomber ſur le

nez, quoiqu'il ait une longue barbe blanche & un air décrépit, eſt un jeune homme ſi alerte & ſi léger, qu'il paſſeroit un Dain à la courſe. L'autre qui fait le taigneux, eſt un bel adoleſcent, dont la tête eſt couverte d'une peau qui cache une chevelure de Page de Cour. Et l'autre qui paroît en cul de jatte, eſt un drôle qui a l'art de tirer de ſa poitrine des ſons ſi lamentables, qu'à ſes triſtes accens, il n'y a point de vieille qui ne deſcendent d'un quatriéme étage pour lui apporter un Maravedi.

Tandis que ces fainéans vont ſous le maſque de la pauvreté attrapper l'argent du Public, je remarque bien des Artiſans laborieux, quoique Eſpagnols, qui s'apprêtent à gagner leur vie à la ſueur de leur corps. J'apperçois de toutes parts des hommes qui

ſe levent & s'habillent pour aller remplir leurs différens emplois. Combien de projets formés cette nuit vont s'exécuter ou s'évanouir en ce jour! Que de démarches l'intérêt, l'amour, & l'ambition vont faire faire!

Que vois-je dans la rue, interrompit Don Cléofas? qui eſt cette femme chargée de médailles, que conduit un laquais, & qui marche avec précipitation? Elle a ſans doute quelque affaire fort preſſante. Oui, certainement, répondit le Diable. C'eſt une vénérable Matrône qui court à une maiſon où l'on a beſoin de ſon miniſtere. Elle y va trouver une Comédienne qui pouſſe des cris, & auprès d'elle deux Cavaliers bien embarraſſés. L'un eſt le mari, & l'autre un homme de condition qui s'intéreſſe à ce qui ſe va paſſer; car

les couches des femmes de Théâtre reſſemblent à celles d'Alcméne, il y a toujours un Jupiter & un Amphitrion qui ſont Auteurs du parti.

Ne diroit-on pas à voir ce Cavalier à cheval avec ſa carabine, que c'eſt un chaſſeur qui va faire la guerre aux liévres & aux perdreaux des environs de Madrid; cependant il n'a aucune envie de prendre le divertiſſement de la chaſſe. Il eſt occupé d'un autre deſſein; il va gagner un village où il ſe déguiſera en Payſan, pour s'introduire ſous cet habit dans une ferme où eſt ſa maîtreſſe ſous la conduite d'une mere ſévere & vigilante.

Ce jeune Bachelier qui paſſe & marche à pas précipités, a coûtume d'aller tous les matins faire ſa cour à un vieux Chanoine qui eſt

ſon oncle, & dont il couche en joue la Prébende. Regardez dans cette maiſon, vis-à-vis de nous, un homme qui prend ſon manteau & ſe diſpoſe à ſortir. C'eſt un honnête & riche Bourgeois qu'une affaire aſſez ſérieuſe inquiéte. Il a une fille unique à marier. Il ne ſçait s'il la doit donner à un jeune Procureur qui la recherche, ou bien à un fier *Hidalgo* qui la demande. Il va conſulter ſes amis là-deſſus. Et dans le fond, rien n'eſt plus embarraſſant. Il craint, en choiſiſſant le Gentilhomme, d'avoir un gendre qui le mépriſe; & il a peur, s'il s'en tient au Procureur, de mettre dans ſa maiſon un ver qui en ronge tous les meubles.

Conſidérez un voiſin de ce pere embarraſſé, & démélez dans ce corps de logis où il y a de ſuperbes ameublemens, un homme en robe

de chambre de brocard rouge à fleurs d'or. C'eſt un bel eſprit qui fait le Seigneur en dépit de ſa baſſe origine. Il y a dix ans qu'il n'avoit pas vingt maradevis, & il jouit à préſent de dix mille ducats de rente. Il a un équipage très-joli; mais il en rabat l'entretien ſur ſa table, dont la frugalité eſt tel, qu'il mange ordinairement le petit poulet en ſon particulier. Il ne laiſſe pas pourtant de régaler quelquefois par oſtentation, des perſonnes de qualité. Il donne aujourd'hui à dîner à des Conſeillers d'Etat; & pour cet effet il vient d'envoyer chercher un Pâtiſſier & un Rotiſſeur; il va marchander avec eux, ſou à ſou; après quoi il écrira ſur des cartes les ſervices dont ils ſeront convenus. Vous me parlez-là d'un grand craſſeux, dit Zambullo. Hé ! mais répondit

Aſmodée, tous les gueux que la fortune enrichit bruſquement deviennent avares ou prodigues. C'eſt la régle.

Apprenez-moi, dit l'Ecolier, qui eſt une belle Dame que je vois à ſa toilette & qui s'entretient avec un Cavalier fort bien fait. Ah! vraiment s'écria le Boiteux, ce que vous remarquez-là mérite bien votre attention. Cette femme eſt une veuve Allemande qui vit à Madrid de ſon douaire, & voit très-bonne compagnie; & le jeune homme qui eſt avec elle, eſt un Seigneur nommé Don Antoine de Monſalve.

Quoique ce Cavalier ſoit d'une des premieres Maiſons d'Eſpagne, il a promis à la veuve de l'épouſer. Il lui a même fait un dédit de trois mille piſtoles; mais il eſt traverſé dans ſes amours par

ſes parens, qui menacent de le faire enfermer, s'il ne rompt tout commerce avec l'Allemande; qu'ils regardent comme une avanturiere. Le galant mortifié de les voir tous révoltés contre ſon panchant, vint hier au ſoir chez ſa maîtreſſe, qui s'appercevant qu'il avoit quelque chagrin, lui en demanda la cauſe; il la lui apprit en l'aſſurant que toutes les contradictions qu'il auroit à eſſuyer de la part de ſa famille ne pourroient jamais ébranler ſa conſtance. La veuve parut charmée de ſa fermeté, & ils ſe ſéparerent tout deux à minuit, très-contens l'un de l'autre.

Monſalve eſt revenu ce matin. Il a trouvé la Dame à ſa toilette, & il s'eſt mis ſur nouveaux frais à l'entretenir de ſon amour. Pendant la converſation, l'Allemande a ôté ſes papillotes. Le Cava-

lier en a pris une ſans réflexion, l'a dépliée, & y voyant de ſon écriture : Comment donc, Madame, a-t-il dit, en riant, eſt-celà l'uſage que vous faites des billets doux qu'on vous envoye ? Oui, Monſalve, a-t-elle répondu, vous voyez à quoi me ſervent les promeſſes des amans qui veulent m'épouſer en dépit de leurs familles ; j'en fais des papillottes. Quand le Cavalier a reconnu que c'étoit effectivement ſon dédit que la Dame avoit déchiré, il n'a pû s'empêcher d'admirer le déſintéreſſement de ſa veuve, & il lui jure de nouveau une éternelle fidélité.

Jettez les yeux, pourſuivit le Diable, ſur ce grand homme ſec qui paſſe au-deſſous de nous. Il a un grand regiſtre ſous ſon bras, une écritoire pendue à ſa ceinture,

& une guitarre ſur le dos. Ce perſonnage, dit l'Ecolier, a un air ridicule ; je gagerois que c'eſt un original. Il eſt certain, reprit le Démon, que c'eſt un mortel aſſez ſingulier. Il y a des Philoſophes Cyniques en Eſpagne. En voilà un. Il va vers le Buen-Retiro ſe mettre dans une prairie où il y a une claire fontaine dont l'eau pure forme un ruiſſeau qui ſerpente parmi les fleurs. Il demeurera-là toute la journée à contempler les richeſſes de la nature, à jouer de la guitarre & à faire des réflexions qu'il écrira ſur ſon regiſtre. Il a dans ſes poches ſa nourriture ordinaire, c'eſt-à-dire quelques oignons avec un morceau de pain. Telle eſt la vie ſobre qu'il mene depuis dix ans, & ſi quelque Ariſtipe lui diſoit comme à Diogènes : Si tu ſçavois faire ta cour

aux Grands, tu ne mangerois pas des oignons; ce Philoſophe moderne lui répondroit : Je ferois ma cour aux Grands, auſſi-bien que toi, ſi je voulois abaiſſer un homme juſqu'à le faire ramper devant un autre homme.

En effet, ce Philoſophe a autrefois été attaché aux Grands Seigneurs; ils lui firent même ſa fortune : mais ayant ſenti que leur amitié n'étoit pour lui qu'une honorable ſervitude, il rompit tout commerce avec eux. Il avoit un carroſſe qu'il quitta, parce qu'il fit réflexion qu'il éclabouſſoit des gens qui valoient mieux que lui. Il a même donné preſque tous ſes biens à ſes amis indigens; il s'eſt ſeulement réſervé de quoi vivre de la maniere qu'il vit; car il ne lui paroît pas moins honteux pour un Philoſophe d'aller mandier ſon

pain parmi le peuple, que chez les Grands Seigneurs.

Plaignez le Cavalier qui ſuit ce Philoſophe & que vous voyez accompagné d'un chien. Il peut ſe vanter d'être d'une des meilleures maiſons de Caſtille. Il a été riche, mais il s'eſt ruiné comme le Timon de Lucien, en régalant tous les jours ſes amis, & ſur tout en faiſant des fêtes ſuperbes aux naiſſances, aux mariages des Princes & Princeſſes; en un mot à chaque occaſion qu'a eu l'Eſpagne de faire des réjouiſſances. Dès que les Paraſites ont vû ſa marmite renverſée; ils ont diſparu de chez lui; tous ſes amis l'ont abandonné. Un ſeul lui eſt reſté fidéle; c'eſt ſon chien.

Dites-moi, Seigneur Diable, s'écria Léandro Perez, à qui appartient cet équipage que je vois

arrêté devant une maiſon ? C'eſt, répondit le Démon, le carroſſe d'un riche Contador, qui va tous les matins dans cette maiſon, où demeure une beauté Galicienne dont ce vieux pécheur de race More a ſoin, & qu'il aime éperduement. Il apprit hier au ſoir qu'elle lui avoit fait une infidélité. Dans la fureur que lui cauſa cette nouvelle, il lui écrivit une lettre pleine de reproches & de menaces. Vous ne devineriez pas quel parti la coquette s'eſt aviſée de prendre, au lieu d'avoir l'impudence de nier le fait, elle a mandé ce matin au Tréſorier qu'il eſt juſtement irrité contre elle : Qu'il ne doit plus la regarder qu'avec mépris, puiſqu'elle a été capable de trahir un ſi galant homme : Qu'elle reconnoît ſa faute : Qu'elle la déteſte, & que pour s'en punir, elle

a déja coupé ſes beaux cheveux dont il ſçait bien qu'elle eſt idolâtre. Enfin qu'elle eſt dans la réſolution d'aller dans une retraite conſacrer le reſte de ſes jours à la pénitence.

Le vieux ſoûpirant n'a pû tenir contre les prétendus remords de ſa maîtreſſe; il s'eſt levé auſſi-tôt pour ſe rendre chez elle. Il l'a trouvée dans les pleurs, & cette bonne Comédienne a ſi bien joué ſon rôle, qu'il vient de lui pardonner le paſſé. Il fera plus : pour la conſoler du ſacrifice de ſa chevelure, il lui promet en ce moment de la faire Dame de Paroiſſe en lui achetant une belle maiſon de campagne, qui eſt actuellement à vendre auprès de l'Eſcurial.

Toutes les boutiques ſont ouvertes, dit l'Ecolier, & j'apper-

çois déja un Cavalier qui entre chez un Traiteur. Ce Cavalier, reprit Asmodée, est un garçon de famille qui a la rage d'écrire & de vouloir absolument passer pour Auteur. Il ne manque pas d'esprit; il en a même assez pour critiquer tous les ouvrages qui paroissent sur la scene; mais il n'en a point assez pour en composer un raisonnable. Il entre chez le Traiteur pour ordonner un grand repas; il donne à dîner aujourd'hui à quatre Comédiens, qu'il veut engager à protéger une mauvaise piece de sa façon, qu'il est sur le point de présenter à leur Compagnie.

A propos d'Auteurs, continua-t-il, en voilà deux qui se rencontrent dans la rue. Remarquez qu'ils se saluent avec un ris moqueur. Ils se méprisent mutuellement & ils ont raison. L'un écrit aussi facilement

cilement que le Poëte Criſpinus, qu'Horace compare aux ſoufflets des forges, & l'autre employe bien du temps à faire des ouvrages froids & inſipides.

Qui eſt ce petit homme qui deſcend de carroſſe à la porte de cette Egliſe, dit Zambullo? C'eſt, répondit le Boiteux, un perſonnage digne d'être remarqué. Il n'y a pas dix ans qu'il abandonna l'étude d'un Notaire où il étoit maître Clerc, pour s'aller jetter dans la Chartreuſe de Saragoce. Au bout de ſix mois de Noviciat, il ſortit de ſon Couvent, reparut à Madrid, mais ceux qui le connoiſſoient furent étonnés de le voir devenir tout-à-coup un des principaux membres du Conſeil des Indes. On parle encore aujourd'hui d'une fortune ſi ſubite. Quelques-uns diſent qu'il s'eſt

donné au Diable ; d'autres veulent qu'il ait été aimé d'une riche Doüairiere ; & d'autres enfin qu'il ait trouvé un tréfor. Vous fçavez ce qui en eft, interrompit Don Cléofas. Oh ! pour cela oui, repartit le Démon, & je vais vous révéler le myftere.

Pendant que notre Moine étoit Novice, il arriva qu'un jour en faifant dans fon jardin une profonde foffe pour y planter un arbre, il apperçut une caffette de cuivre qu'il ouvrit. Il y avoit dedans une boëte d'or, qui contenoit une trentaine de diamans d'une grande beauté. Quoique le Religieux ne fe connût pas autrement en pierreries, il ne laiffa pas de juger qu'il venoit de faire un bon coup de filet. Et prenant auffitôt le parti que prend dans une Comédie de plaute ce Gripus qui

renonce à la pêche après avoir trouvé un trésor, il quitta le froc, & revint à Madrid, où par l'entremise d'un Joüaillier de ses amis, il changea ses pierres précieuses en pieces d'or, & ces pieces d'or en une Charge qui lui donne un beau rang dans la société civile.

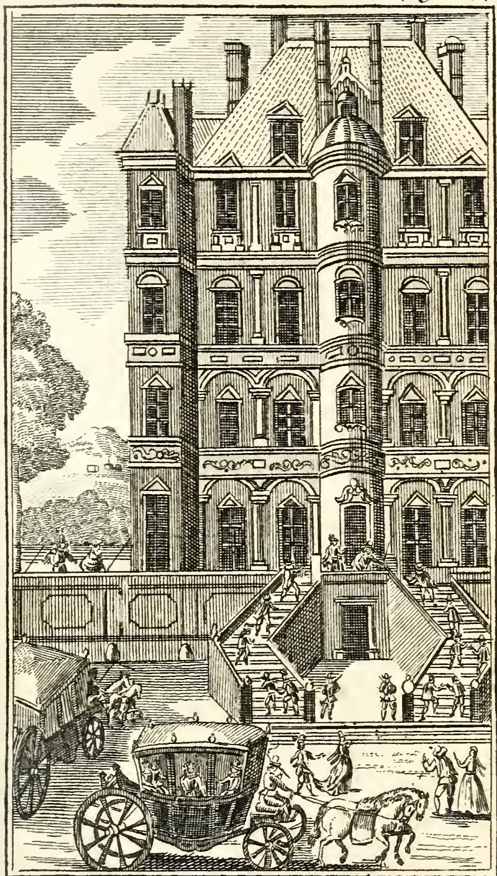


CHAPITRE VII.

Ce que le Diable fit encore remarquer à Don Cléofas.

IL faut, pourſuivit Aſmodée, que je vous faſſe rire en vous apprenant un trait de cet homme qui entre chez un Marchand de liqueurs. C'eſt un Médecin Biſcayen; il va prendre une taſſe de Chocolat; après quoi il paſſera toute la journée à joüer aux échecs.

Pendant ce temps-là, ne craignez pas pour ſes malades, il n'en a point; & quand il en auroit, les momens qu'il employe à joüer ne ſeroient pas les plus mauvais pour eux. Il ne manque pas d'aller tous



les ſoirs chez une belle & riche veuve qu'il voudroit épouſer, & dont il fait ſemblant d'être fort amoureux. Quand il eſt avec elle, un fripon de valet qu'il a pour tout domeſtique, & avec lequel il s'entend, lui apporte une fauſſe liſte qui contient les noms de pluſieurs perſonnes de qualité, de la part deſquelles on eſt venu chercher ce Docteur. La veuve prend tout cela au pied de la lettre, & notre joüeur d'échecs eſt ſur le point de gagner la partie.

Arrêtons-nous devant cet hôtel, auprès duquel nous ſommes. Je ne veux point paſſer outre, ſans vous faire remarquer les perſonnes qui l'habitent. Parcourez des yeux les appartemens. Qu'y découvrez-vous ? J'y démêle des Dames, dont la beauté m'éblouit,

répondit l'Ecolier. J'en vois quelques-unes qui ſe levent, & d'autres qui ſont déja levées. Que de charmes elles offrent à mes regards ! Je m'imagine voir les Nymphes de Diane, telles que les Poëtes nous les repréſentent.

Si ces femmes que vous admirez, reprit le Boiteux, ont les attraits des Nymphes de Diane, elles n'en ont aſſûrément pas la chaſteté. Ce ſont quatre ou cinq avanturieres qui vivent enſemble à frais communs. Auſſi dangereuſes que ces belles Demoiſelles de chevalerie qui arrêtoient par leurs appas les Chevaliers qui paſſoient devant leurs Châteaux, elles attirent les jeunes gens chez elles. Malheur à ceux qui s'en laiſſent charmer ! Pour avertir du péril que courent les paſſans, il faudroit faire mettre devant cette maiſon

des balises, comme on en met dans les rivieres, pour marquer les endroits dont il ne faut pas s'approcher.

Je ne vous demande pas, dit Léandro Perez, où vont ces Seigneurs que je voi dans leurs carrosses. Ils vont sans doute au lever du Roi. Vous l'avez dit, reprit le Diable; & si vous voulez y aller aussi, je vous y conduirai. Nous ferons-là quelques remarques réjouissantes. Vous ne pouvez rien me proposer qui me soit plus agréable, repliqua Zambullo; je m'en fais par avance un grand plaisir.

Alors le Démon prompt à satisfaire Don Cléofas, l'emporta vers le Palais du Roi; mais avant que d'y arriver, l'Ecolier appercevant des Manœuvres qui travailloient à une porte fort haute,

demanda ſi c'étoit un portail d'Egliſe qu'ils faiſoient. Non, lui répondit Aſmodée, c'eſt la porte d'un nouveau Marché. Elle eſt magnifique, comme vous voyez; cependant quand ils l'éleveroient juſqu'aux nues, jamais elle ne ſera digne des deux vers Latins qu'on doit mettre deſſus.

Que me dites-vous, s'écria Léandro? Quelle idée vous me donnez de ces deux Vers; je meurs d'envie de les ſçavoir. Les voici, reprit le Démon; préparez-vous à les admirer.

Quam bene Mercurius nunc merces vendit opimas,
Momus ubi fatuos vendidit ante ſales!

Il y a dans ces deux Vers un jeu de mots le plus joli du monde. Je n'en ſens point encore toute la beauté, dit l'Ecolier. Je ne ſçai

pas bien ce que ſignifient ces *fatuos ſales*. Vous ignorez donc, repartit le Diable, que la place où l'on bâtit ce Marché pour y vendre des denrées, fut autrefois un Collége de Moines qui enſeignoient à la jeuneſſe les humanités. Les Régens de ce Collége y faiſoient repréſenter par leurs Ecoliers des Drammes, des pieces de Théâtre fades & entremêlées de Ballets, ſi extravagans, qu'on y voyoit danſer juſques aux *Preterits* & aux *Supins*. Oh! ne m'en dites pas davantage, interrompit Zambullo! Je ſçai bien quelle drogue c'eſt que les pieces de Collége. L'inſcription me paroît admirable!

A peine Aſmodée & Don Cléofas furent-ils ſur l'eſcalier du Palais du Roi, qu'ils virent pluſieurs Courtiſans qui montoient

les degrés. A meſure que ces Seigneurs paſſoient auprès d'eux, le Diable faiſoit le Nomenclateur : voilà, diſoit-il à Léandro Perez, en les lui montrant du doigt, l'un après l'autre, voilà le Comte de Villalonſo, de la Maiſon de la Puebla d'Ellerena : voici le Marquis de Caſtro Fueſte : celui-là c'eſt Don Lopez de Los Rios, Préſident du Conſeil des Finances; celui-ci, le Comte de Villa Hombroſa. Il ne ſe contentoit pas de les nommer; il faiſoit leur éloge; mais ce malin eſprit y ajoûtoit toujours quelque trait ſatyrique. Il leur donnoit à chacun ſon lardon.

Ce Seigneur, diſoit-il de l'un, eſt affable & obligeant. Il vous écoute avec un air de bonté. Implorez-vous ſa protection ? Il vous l'accorde généreuſement & vous

offre ſon crédit. C'eſt dommage qu'un homme qui aime tant à faire plaiſir, ait la mémoire ſi courte, qu'un quart-d'heure après que vous lui avez parlé, il oublie ce que vous lui avez dit.

Ce Duc, diſoit-il, en parlant d'un autre, eſt un des Seigneurs de la Cour du meilleur caractere. Il n'eſt pas comme la plûpart de ſes pareils, différent de lui-même d'un moment à un autre. Il n'y a point de caprice, point d'inégalité dans ſon humeur. Ajoûtez à cela, qu'il ne paye pas d'ingratitude l'attachement qu'on a pour ſa perſonne, ni les ſervices qu'on lui rend; mais par malheur, il eſt trop lent à les reconnoître. Il laiſſe déſirer ſi long-temps ce qu'on attend de lui, qu'on croit l'avoir bien acheté, lorſqu'on l'a obtenu.

Après que le Démon eut fait

connoître à l'Ecolier les bonnes & les mauvaiſes qualités d'un grand nombre de Seigneurs, il l'emmena dans une ſalle où il y avoit des hommes de toute ſorte de conditions, & particulierement, tant de Chevaliers, que Don Cléofas s'écria : Que de Chevaliers ! parbleu, il faut qu'il y en ait bien en Eſpagne ! Je vous en réponds, dit le Boiteux. Et cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque pour être Chevalier de ſaint Jacques ou de Calatrave, il n'eſt pas néceſſaire, comme autrefois, pour devenir Chevalier Romain, d'avoir vingt-cinq mille écus de patrimoine. Auſſi s'apperçoit-on que c'eſt une marchandiſe bien mêlée.

Enviſagez, continua-t-il, la mine platte qui eſt derriere vous. Parlez plus bas, interrompit Zambullo, cet homme vous entend.

Non, non, répondit le Diable ; le même charme qui nous rend invisible ne permet pas qu'on nous entende. Regardez cette figure-là. C'eſt un Catalan qui revient des Iſles Philippines où il étoit Flibuſtier. Diriez-vous à le voir, que c'eſt un foudre de guerre ? Il a pourtant fait des actions prodigieuſes de valeur. Il va ce matin préſenter au Roi un placet, par lequel il demande certain poſte pour récompenſe de ſes ſervices ; mais je doute fort qu'il l'obtienne, puiſqu'il ne s'adreſſe pas auparavant au premier Miniſtre.

Je voi à la main droite de ce Flibuſtier, dit Léandro Perez, un gros & grand homme qui paroît faire l'important. A juger de ſa condition par l'orgueil qu'il y a dans ſon maintien, il faut que ce ſoit quelque riche Seigneur. Ce

n'eſt rien moins que cela, repartit Aſmodée. C'eſt un *Hidalgo* des plus pauvres, qui pour ſubſiſter donne à jouer ſous la protection d'un Grand.

Mais je remarque un Licencié qui mérite bien que je vous le faſſe obſerver. C'eſt celui que vous voyez qui s'entretient auprès de la premiere fenêtre avec un Cavalier vêtu de velours gris-blanc. Ils parlent tous deux d'une affaire qui fut hier jugée par le Roi. Je vais vous en faire le détail.

Il y a deux mois que ce Licencié, qui eſt Académicien de l'Académie de Toléde, donna au Public un Livre de Morale qui révolta tous les vieux Auteurs Caſtillans. Ils le trouverent plein d'expreſſions trop hardies & de mots trop nouveaux. Les voilà qui ſe liguent contre cette pro-

duction ſinguliere : Ils s'aſſemblent & dreſſent un placet qu'ils préſentent au Roi, pour le ſupplier de condamner ce Livre comme contraire à la pureté & à la netteté de la langue Eſpagnole.

Le placet parut digne d'attention à Sa Majeſté, qui nomma trois Commiſſaires pour examiner l'ouvrage. Ils eſtimerent que le ſtile en étoit effectivement répréhenſible ; & d'autant plus dangereux qu'il étoit plus brillant. Sur leur rapport, voici de quelle maniere le Roi a décidé : Il a ordonné, ſous peine de déſobéiſſance, que ceux des Académiciens de Toléde qui écrivent dans le goût de ce Licencié, ne compoſeront plus de Livres à l'avenir ; & que même pour mieux conſerver la pureté de la Langue Caſtillane, ces Académiciens ne pourront être

remplacés après leur mort, que par des perſonnes de la premiere qualité.

Cette déciſion eſt merveilleuſe, s'écria Zambullo en riant. Les partiſans du langage ordinaire n'ont plus rien à craindre. Pardonnez-moi, repartit le Démon. Les Auteurs ennemis de cette noble ſimplicité qui fait le charme des Lecteurs ſenſés, ne ſont pas tous de l'Académie de Tolède.

Don Cléofas fut curieux d'apprendre qui étoit le Cavalier habillé de velours gris-blanc qu'il voyoit en converſation avec le Licencié. C'eſt, lui dit le Boiteux, un cadet Catalan, Officier de la Garde Eſpagnole. Je vous aſſure que c'eſt un garçon très-ſpirituel. Je veux, pour vous faire juger de ſon eſprit, vous citer une repartie qu'il fit hier à une Dame

en fort bonne compagnie. Mais pour l'intelligence de ce bon mot, il faut ſçavoir qu'il a un frere, nommé Don André de Prada, qui étoit il y a quelques années Officier comme lui dans le même corps.

Il arriva qu'un jour un gros Fermier des Domaines du Roi aborda ce Don André, & lui dit : Seigneur de Prada, je porte même nom que vous, mais nos familles ſont différentes. Je ſçai que vous êtes d'une des meilleurs maiſons de Catalogne, & en même-temps que vous n'êtes pas riche. Moi, je ſuis riche & d'une naiſſance peu illuſtre. N'y auroit-il pas moyen de nous faire part mutuellement de ce que nous avons de bon l'un & l'autre ? Avez-vous vos titres de Nobleſſe ? Don André répondit qu'oui. Cela

étant, repliqua le Fermier, si vous voulez me les communiquer, je les mettrai entre les mains d'un habile Généalogiste qui travaillera là-dessus & nous rendra parens en dépit de nos ayeux. De mon côté, par reconnoissance, je vous ferai présent de trente mille pistoles. Sommes-nous d'accord? Don André fut ébloui de la somme. Il accepta la proposition, confia ses pancartes au Fermier, & de l'argent qu'il en reçut acheta un terre considérable en Catalogne, où il vit depuis ce temps-là.

Or son cadet qui n'a rien gagné à ce marché, étoit hier à une table où l'on parla par hasard du Seigneur de Prada, Fermier des Domaines du Roi, & là-dessus une Dame de la compagnie, adressant la parole à ce jeune Officier, lui demanda s'il n'étoit

pas parent de ce Fermier? Non, Madame, lui répondit-il, je n'ai pas cet honneur-là. C'eſt mon frere.

L'Ecolier fit un éclat de rire à cette repartie, qui lui parut des plus plaiſantes. Puis appercevant tout-à-coup un petit homme qui ſuivoit un Courtiſan, il s'écria: Hé, bon Dieu! Que ce petit homme qui ſuit ce Seigneur lui fait de révérences! il a ſans doute quelque grace à lui demander. Ce que vous remarquez-là, reprit le Diable, vaut bien la peine que je vous diſe la cauſe de ces civilités. Ce petit homme eſt un honnête Bourgeois qui a une aſſez belle maiſon de campagne aux environs de Madrid, dans un endroit où il y a des Eaux Minérales qui ſont en réputation. Il a prêté ſans intérêt cette maiſon pour trois mois

à ce Seigneur, qui y a été prendre les Eaux. Le Bourgeois en ce moment prie très-affectueusement ledit Seigneur de le servir dans une occasion qui s'en présente, & le Seigneur refuse fort poliment de lui rendre service.

Il ne faut pas que je laisse échaper ce Cavalier de race Plebeïenne, lequel fend la presse en tranchant de l'homme de condition. Il est devenu excessivement riche en peu de temps par la science des nombres. Il y a dans sa maison autant de domestiques que dans l'hôtel d'un Grand, & sa table l'emporte sur celle d'un Ministre pour la délicatesse & l'abondance. Il a un équipage pour lui, un autre pour sa femme, & un autre pour ses enfans. On voit dans ses écuries les plus belles mules & les plus beaux

chevaux du monde. Il acheta même ces jours paſſés, & paya argent comptant, un ſuperbe attelage que le Prince d'Eſpagne avoit marchandé & trouvé trop cher. Quelle inſolence, dit Léandro ! Un Turc qui verroit ce drôle-là dans un état ſi floriſſant, ne manqueroit pas de le croire à la veille d'eſſuyer quelque fâcheux revers de fortune. J'ignore l'avenir, dit Aſmodée, mais je ne puis m'empêcher de penſer comme un Turc.

Ah ! qu'eſt-ce que je vois, continua le Démon avec ſurpriſe ? Peu s'en faut que je ne doute du rapport de mes yeux ! Je démêle dans cette ſalle un Poëte qui n'y devroit pas être. Comment oſe-t-il ſe montrer ici, après avoir fait des vers qui offenſent de Grands Seigneurs Eſpagnols ? Il faut qu'il

compte bien ſur le mépris qu'ils ont pour lui.

Conſidérez attentivement ce reſpectable perſonnage qui entre appuié ſur un Ecuyer. Remarquez comme, par conſidération, tout le monde ſe range pour lui faire place. C'eſt le Seigneur Don Joſeph de Reynaſte & Ayala, Grand Juge de Police. Il vient rendre compte au Roi de ce qui eſt arrivé cette nuit dans Madrid. Regardez ce bon vieillard avec admiration.

Véritablement, dit Zambullo, il a l'air d'être un homme de bien. Il ſeroit à ſouhaiter, reprit le Boiteux, que tous les Corrégidors le priſſent pour modéle. Ce n'eſt pas un de ces eſprits violens qui n'agiſſent que par humeur & par impétuoſité; il ne fera point arrêter un homme ſur le ſimple rapport

d'un Alguaſil, d'un Sécretaire ou d'un Commis. Il ſçait trop bien que ces ſortes de gens, pour la plûpart, ont l'ame vénale & ſont capables de faire un honteux trafic de ſon autorité. C'eſt pourquoi, lorſqu'il eſt queſtion d'enfermer un accuſé, il approfondit l'accuſation, juſqu'à ce qu'il ait démêlé la vérité. Auſſi n'envoye-t-il jamais des innocens dans les priſons; il n'y fait mettre que des coupables, encore n'abandonne-t-il pas ceux-ci à la barbarie qui regne dans les cachots. Il va voir lui-même ces miſérables, & a ſoin d'empêcher qu'on n'ajoûte l'inhumanité aux juſtes rigueurs des loix.

Le beau caractere, s'écria Léandro! l'aimable mortel! Je ſerois curieux de l'entendre parler au Roi. Je ſuis bien mortifié,

répondit le Diable, d'être obligé de vous dire, que je ne puis contenter ce nouveau desir, sans m'exposer à recevoir une insulte. Il ne m'est pas permis de m'introduire auprès des Souverains. Ce seroit empiéter sur les droits de Léviatan, de Belfegor & d'Astarot. Je vous l'ai déja dit, ces trois Esprits sont en possession d'obséder les Princes. Il est défendu aux autres Démons de paroître dans les Cours; & je ne sçai à quoi je pensois, lorsque je me suis avisé de vous amener ici. C'est avoir fait, je l'avoue, une démarche bien téméraire. Si ces trois Diables m'appercevoient, ils viendroient avec fureur fondre sur moi, & entre nous, je ne serois pas le plus fort.

Puisque cela est, repliqua l'Ecolier, éloignons-nous promptement

ment de ce Palais. J'aurois une mortelle douleur de vous voir houſpiller par vos confreres ſans pouvoir vous ſecourir; car ſi je me mettois de la partie je croi que vous n'en ſeriez guere mieux. Non, ſans doute, repartit Aſmodée, ils ne ſentiroient point vos coups & vous péririez ſous les leurs.

Mais, ajoûta-t-il, pour vous conſoler de ce que je ne vous fais pas entrer dans le cabinet de votre grand Monarque, je vais vous procurer un plaiſir qui vaudra bien celui que vous perdez. En achevant ces paroles, il prit par la main Don Cléofas, & fendit avec lui les airs du côté de la Merci.



CHAPITRE VIII.

Des Captifs.

ILs s'arrêterent tous deux ſur une maiſon voiſine de ce Monaſtere, à la porte duquel il y avoit un grand concours de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Que de monde, dit Léandro Perez! Quelle cérémonie aſſemble ici tout ce peuple? C'eſt répondit le Démon, une cérémonie que vous n'avez jamais vûe, quoiqu'elle ſe faſſe à Madrid de temps en temps. Trois cens Eſclaves, tous ſujets du Roi d'Eſpagne, vont arriver dans un moment. Ils reviennent d'Alger, où les Peres de la Rédemption les

ont été racheter. Toutes les rues par où ils doivent paſſer, vont ſe remplir de Spectateurs.

Il eſt vrai, repliqua Zambullo, que je n'ai pas été juſqu'ici fort curieux de voir un ſemblable ſpectacle; & ſi c'eſt-là celui que votre Seigneurie me réſerve, je vous dirai franchement que vous ne deviez pas tant m'en faire fête. Je vous connois trop bien, repartit le Diable, pour ignorer que ce n'eſt pas pour vous un agréable paſſe-temps que d'obſerver des miſérables. Mais quand vous ſçaurez qu'en vous les faiſant conſidérer, j'ai deſſein de vous révéler les particularités remarquables qu'il y a dans la captivité des uns, & les embarras où vont ſe trouver quelques autres à leur retour chez eux, je ſuis perſuadé que vous ne ſerez pas fâché

que je vous donne ce divertissement. Oh ! pour cela non, reprit l'Ecolier. Ce que vous dites-là change la thèse, & vous me ferez un vrai plaisir de tenir votre promesse.

Pendant qu'ils s'entretenoient de cette sorte, ils entendirent tout-à-coup de grands cris que poussa la populace à la vûe des Captifs, qui marchoient en cet ordre ; ils alloient à pied, deux à deux, sous leur habits d'Esclaves & chacun ayant sa chaîne sur ses épaules. Un assez grand nombre de Religieux de la Merci, qui avoient été au-devant d'eux, les précédoient, montés sur des mules caparaçonnées d'étamine noire, comme s'ils eussent mené un deüil ; & un de ces bons Peres portoit l'étendart de la Rédemption. Les plus jeunes Captifs

étoient à la tête ; les vieux les ſuivoient, & derriere ceux-ci paroiſſoit ſur un petit cheval un Religieux du même Ordre que les premiers, lequel avoit tout l'air d'un Prophete. Auſſi étoit-ce le chef de la Miſſion. Il s'attiroit les yeux des aſſiſtans par ſa gravité, ainſi que par une longue barbe griſe qui le rendoit vénérable. Et on liſoit ſur le viſage de ce Moyſe Eſpagnol, la joye inexprimable qu'il reſſentoit de ramener tant de Chrétiens dans leur patrie.

Ces Captifs, dit le Boiteux, ne ſont pas tous également ravis d'avoir recouvré la liberté. S'il y en a qui ſe réjouiſſent d'être ſur le point de revoir leurs parens, il en eſt d'autres qui craignent d'apprendre que, pendant leur abſence, il ne ſoit arrivé dans

leurs familles des événemens plus cruels pour eux que l'esclavage.

Par exemple, les deux qui marchent les premiers sont dans le dernier cas. L'un, natif de la petite ville de Velilla, en Aragon, après avoir été dix ans dans la servitude des Turcs, sans recevoir aucunes nouvelles de sa femme, va la retrouver mariée en secondes nôces, & mere de cinq enfans qui ne sont pas de son bail. L'autre, fils d'un Marchand de laine de Ségovie, fut enlevé par un Corsaire, il y a près de quatre lustres. Il appréhende que depuis tant d'années sa famille n'ait changé de face, & sa crainte n'est pas sans fondement; son pere & sa mere sont morts, & ses freres qui ont partagé tout le bien, l'ont dissipé par leur mauvaise conduite.

J'envisage avec attention, un

Eſclave, dit l'Ecolier, & je juge à ſon air qu'il eſt charmé de n'être plus expoſé à la baſtonnade. Le Captif que vous regardez, répondit le Diable, a grand ſujet d'être joyeux de ſa délivrance ; il ſçait qu'une tante, dont il eſt unique héritier, vient de mourir, & qu'il va jouir d'une fortune brillante. Cela l'occupe bien agréablement, & lui donne cet air de ſatisfaction que vous lui remarquez.

Il n'en eſt pas de même du malheureux Cavalier qui marche à ſon côté. Une cruelle inquiétude l'agite ſans relâche, & en voici la cauſe. Lorſqu'il fut pris par un Pirate d'Alger en voulant paſſer d'Eſpagne en Italie, il aimoit une Dame & en étoit aimé ; il a peur que pendant qu'il étoit dans les fers, la fidélité de la

belle n'ait pas été inébranlable. Et a-t-il été long-temps esclave, dit Zambullo? Dix huit mois, répondit Asmodée. Oh! parbleu, repliqua Léandro Perez, je croi que ce Galant se livre à une vaine terreur. Il n'a pas mis la constance de sa Dame à une assez forte épreuve, pour devoir tant s'allarmer. C'est ce qui vous trompe, repartit le Boiteux, sa Princesse n'a pas si-tôt sçû qu'il étoit Captif en Barbarie, qu'elle s'est pourvûe d'un autre amant.

Diriez-vous, continua le Démon, que ce personnage qui suit immédiatement les deux que nous venons d'observer, & qu'une épaisse barbe rousse rend effroyable à voir, fût un fort joli homme? Rien pourtant n'est plus véritable; & vous voyez dans cette figure hideuse le Héros d'une his-

toire aſſez ſinguliere que je vais vous conter.

Ce grand garçon ſe nomme Fabricio. Il avoit à peine quinze ans, lorſque ſon pere, riche Laboureur de Cinquello, gros bourg du Royaume de Léon, mourut; & il perdit auſſi ſa mere peu de temps après. De ſorte qu'étant fils unique, il demeura maître d'un bien conſidérable, dont l'adminiſtration fut confiée à un de ſes oncles, qui avoit de la probité. Fabricio acheva ſes études, déja commencées à Salamanque. Il y apprit enſuite à monter à cheval, à faire des armes; en un mot, il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit concourir à le rendre digne d'être regardé favorablement de Dona Hypolita, ſœur d'un petit Gentilhomme qui avoit ſa chaumiere à deux portées d'Eſcopette de Cinquello.

Cette Dame étoit parfaitement belle, & à peu près de l'âge de Fabrice, qui l'ayant vûe dès ſon enfance, avoit ſucé, pour ainſi dire, avec le lait, l'amour dont il brûloit pour elle. Hypolite de ſon côté s'étoit bien apperçue qu'il n'étoit pas mal-fait; mais le connoiſſant pour le fils d'un Laboureur, elle ne daignoit pas le conſidérer avec beaucoup d'attention. Elle étoit d'une fierté inſupportable, auſſi-bien que ſon frere Don Thomas de Xaral, qui n'avoit peut-etre par ſon pareil en Eſpagne, pour être gueux & entêté de ſa nobleſſe.

Cet orgueilleux Gentilhomme de campagne habitoit une maiſon, qu'il appelloit ſon Château, & qui n'étoit, à parler proprement, qu'une maſure, tant elle menaçoit ruine de toutes parts.

Cependant, quoique ſes facultés ne lui permiſſent pas de la faire réparer, quoiqu'il eût de la peine à vivre, il ne laiſſoit pas d'avoir un valet pour le ſervir, & de plus il y avoit une femme Maure auprès de ſa ſœur.

C'étoit une choſe réjouiſſante que de voir paroître Don Thomas dans le bourg, les Fêtes & les Dimanches avec un habit de velours cramoiſi tout pelé, & un petit chapeau garni d'un vieux plumet jaune qu'il conſervoit chez lui comme des Reliques, pendant les autres jours de la ſemaine. Paré de ces guenilles, qui lui ſembloient autant de preuves de ſa noble origine, il tranchoit du Seigneur, & croyoit aſſez payer les profondes révérences qu'on lui faiſoit, lorſqu'il vouloit bien y répondre par un regard. Sa ſœur

n'étoit pas moins folle que lui de l'antiquité de ſa race, & elle joignoit à ce ridicule, celui d'être ſi vaine de ſa beauté, qu'elle vivoit dans la glorieuſe eſpérance que quelque Grand viendroit la demander en mariage.

Tels étoient les caracteres de Don Thomas & d'Hypolite. Fabricio le ſçavoit bien ; & pour s'inſinuer auprès de deux perſonnes ſi altieres, il prit le parti de flatter leur vanité par de faux reſpects : ce qu'il fit avec tant d'adreſſe, que le frere & la ſœur enfin trouverent bon qu'il eût l'honneur de leur aller ſouvent rendre ſes hommages. Comme il ne connoiſſoit pas moins leur miſere, que leur orgueil, il avoit envie tous les jours de leur offrir ſa bourſe ; mais la crainte de révolter contre lui leur fierté, l'en

empêchoit. Néanmoins ſon ingénieuſe généroſité trouva moyen de les aider ſans les expoſer à rougir : Seigneur , dit-il un jour en particulier au Gentilhomme, j'ai deux mille ducats à mettre en dépôt. Ayez la bonté de me les garder ; que je vous aye cette obligation-là.

Il n'eſt pas beſoin de demander ſi Xaral y conſentit. Outre qu'il étoit mal en argent, il avoit la conſcience d'un dépoſitaire. Il ſe chargea volontiers de cette ſomme ; il ne l'eut pas ſi-tôt entre les mains qu'il en employa ſans façon une bonne partie à faire réparer ſa chaumiere & à ſe donner toutes ſes petites commodités. Un habit neuf d'un très-beau velours bleu fut levé & fait à Salamanque, & une plume verte qu'on y acheta vint ravir au vieux plu-

met jaune la gloire dont il étoit en possession immémoriale d'orner le noble chef de Don Thomas. La belle Hypolite eut aussi sa paraguante & fut parfaitement bien nippée. C'est ainsi que Xaral dissipoit les ducats qui lui avoient été confiés, sans penser qu'ils ne lui appartenoient point, & que jamais il ne pourroit les restituer. Il ne se fit pas le moindre scrupule d'en user ainsi. Il crut même qu'il étoit juste qu'un roturier payât l'honneur d'être en commerce avec un Gentilhomme.

Fabricio avoit bien prévû cela; mais en même-temps il s'étoit flatté qu'en faveur de ses especes, Don Thomas vivroit avec lui plus familierement, qu'Hypolite peu-à-peu s'accoûtumeroit à souffrir ses soins & lui pardonneroit enfin l'audace d'avoir élevé

ſa penſée juſqu'à elle. Véritablement, il en eut auprès d'eux un accès plus libre. Ils lui firent plus d'amitiés qu'ils ne lui en avoient fait auparavant. Un homme riche eſt toujours gracieuſé des Grands, quand il ſe rend leur vache à lait. Xaral & ſa ſœur, qui juſqu'alors n'avoient connu les richeſſes que de nom, n'eurent pas plutôt ſenti leur utilité, qu'ils jugerent que Fabricio méritoit d'être ménagé. Ils eurent pour lui des égards & des attentions qui le charmerent. Il crut que ſa perſonne ne leur déplaiſoit pas, & qu'aſſurément ils avoient fait réflexion que tous les jours des Gentilshommes, pour ſoûtenir leur nobleſſe, étoient obligés d'avoir recours à des alliances roturieres. Dans cette opinion qui flattoit ſon amour, il ſe réſolut à demander Hypolite en mariage.

Dès la premiere occaſion favorable qu'il put trouver de parler à Don Thomas, il lui dit qu'il ſouhaitoit paſſionnément d'être ſon beau-frere, & que pour avoir cet honneur, non-ſeulement il lui abandonneroit le dépôt, mais qu'il lui feroit encore préſent d'un millier de piſtoles. Le ſuperbe Xaral rougit à cette propoſition, qui réveilla ſon orgueil; & dans ſon premier mouvement, peu s'en fallut qu'il ne fît éclater tout le mépris qu'il avoit pour le fils d'un Laboureur. Néanmoins, quelque indigné qu'il fût de la témérité de Fabricio, il ſe contraignit; & ſans témoigner aucun dédain, il lui répondit, qu'il ne pouvoit ſur le champ ſe déterminer dans une pareille affaire; qu'il étoit à propos de conſulter là-deſſus Hypolite, & de faire même une aſſemblée de parens.

Il renvoya le Galant avec cette réponſe, & convoqua effectivement une diette, composée de quelques *Hidalgos* de ſon voiſinage, leſquels étoient de ſes parens, & qui tous avoient, comme lui, la rage de la *Hidalguia*. Il tint conſeil avec eux; non pour leur demander s'ils étoient d'avis qu'il accordât ſa ſœur à Fabricio, mais pour délibérer de quelle façon il falloit punir ce jeune inſolent, qui malgré la baſſeſſe de ſa naiſſance, oſoit aſpirer à la poſſeſſion d'une fille de la qualité d'Hypolite.

Dès qu'il eut expoſé cette audace à l'aſſemblée, au ſeul nom de Fabrice & de fils de Laboureur, vous euſſiez vû les yeux de tous ces nobles s'allumer de fureur. Chacun vomit feu & flâmes contre l'audacieux. Les uns,

ainſi que les autres, veulent qu'il expire ſous le bâton, pour expier l'outrage qu'il a fait à leur famille par la propoſition d'un ſi honteux hymenée. Cependant, après qu'on eut conſidéré la choſe plus meurement, le réſultat de la diette, fut qu'on laiſſeroit vivre le coupable; mais que pour lui apprendre à ne ſe plus méconnoître, on lui feroit un tour dont il auroit ſujet de ſe ſouvenir long-temps.

On propoſa diverſes fourberies, & celle-ci prévalut. On décida qu'Hypolite feindroit d'être ſenſible à l'attachement de Fabricio, & que, ſous prétexte de vouloir conſoler ce malheureux amant du refus que Don Thomas feroit de le prendre pour beau-frere, elle lui donneroit une nuit rendez-vous au Château, où, dans le

temps qu'il ſeroit introduit par la femme Maure, des gens appoſtés le ſurprendroient avec cette ſoubrette, qu'on lui feroit épouſer par force.

La ſœur de Xaral ſe prêta d'abord ſans répugnance à cette ſupercherie. Il lui ſembla qu'il y alloit de ſa gloire de regarder comme une injure la recherche d'un homme d'une condition ſi inférieure à la ſienne. Mais cette orgueilleuſe diſpoſition fit bientôt place à des mouvemens de pitié; ou plutôt l'amour ſe rendit tout-à-coup maître de la fierté d'Hypolite.

Dès ce moment, elle vit les choſes d'un autre œil. Elle trouva l'obſcure origine de Fabricio compenſée pas les belles qualités qu'il avoit; & n'apperçut plus en lui qu'un cavalier digne de toute ſon

affection. Admirez, Seigneur Ecolier, admirez le prodigieux changement que cette passion est capable de produire : Cette même fille qui s'imaginoit qu'un Prince à peine méritoit de la posséder, s'entête en un instant d'un fils de Laboureur, & s'applaudit de ses prétentions, après les avoir envisagées comme une ignominie,

Elle s'abandonna au penchant qui l'entraînoit, & bien loin de servir le ressentiment de son frere, elle entretint avec Fabrice une secrete intelligence par l'entremise de la femme Maure, qui le faisoit entrer quelquefois la nuit dans la chaumiere. Mais Don Thomas eut quelque soupçon de ce qui se passoit. Sa sœur lui devint suspecte; il l'observa, & fut convaincu par ses propres yeux, qu'au lieu de répondre aux intentions de la

famille, elle les trahiſſoit. Il en avertit promptement deux de ſes couſins, qui prenant feu à cette nouvelle, commencerent à crier : *Vengeance ! Don Thomas, vengeance !* Xaral qui n'avoit pas beſoin d'être excité à tirer raiſon d'une offenſe de cette nature, leur dit avec une modeſtie Eſpagnole : qu'ils verroient l'uſage qu'il ſçavoit faire de ſon épée, quand il s'agiſſoit de l'employer à venger ſon honneur. Enſuite il les pria de ſe rendre chez lui à l'entrée d'une nuit qu'il leur marqua.

Ils furent très-exacts à s'y trouver. Il les introduiſit & les cacha dans une petite chambre, ſans que perſonne de la maiſon s'en apperçût ; puis il les quitta en leur diſant, qu'il reviendroit les joindre, auſſi-tôt que le Galant ſeroit entré dans le Château, ſuppoſé qu'il

s'avisât d'y venir cette nuit-là : ce qui ne manqua pas d'arriver ; la mauvaise étoile de nos amans ayant voulu qu'ils choisissent cette même nuit pour s'entretenir.

Déja Fabricio étoit avec sa chere Hypolite. Ils commençoient à se tenir des discours qu'ils s'étoient déja tenus cent fois, mais qui bien que répétés sans cesse, ont toujours le charme de la nouveauté, lorsqu'ils furent désagréablement interrompus par les Cavaliers qui veilloient pour les surprendre. Don Thomas & ses cousins vinrent fondre tous trois courageusement sur Fabrice, qui n'eut que le temps de se mettre en défense, & qui jugeant à leur action qu'ils vouloient l'assassiner, se battit en désespéré. Il les blessa tous les trois, & leur présentant toûjours la pointe de son épée, il eut

le bonheur de gagner la porte, & de se sauver.

Alors Xaral voyant que son ennemi lui échappoit, après avoir impunément deshonoré sa maison; tourna sa fureur contre la malheureuse Hypolite, & lui plongea son épée dans le cœur; & ses deux parens très-mortifiés du mauvais succès de leur complot, se retirerent chez eux avec leurs blessures.

Demeurons-en là, poursuivit Asmodée, quand nous aurons vû passer tous les Captifs, j'acheverai l'histoire de celui-ci. Je vous raconterai de quelle sorte, après que la Justice se fut emparée de tous ses biens, à l'occasion de ce funeste évenement, il eut le malheur d'être fait esclave en voyageant sur mer.

Pendant que vous me faisiez le récit que vous avez fait, dit Don

Cléofas, j'ai remarqué parmi ces infortunés, un jeune homme qui avoit l'air si triste, si languissant, qu'il s'en est peu fallu que je ne vous aye interrompu, pour vous en demander la cause. Vous n'y perdrez rien, répondit le Démon. Je puis vous apprendre ce que vous souhaitez de sçavoir. Ce captif, dont l'abattement vous a frappé, est un enfant de famille de Valladolid. Il étoit en esclavage depuis deux ans chez un Patron qui a une femme très-jolie. Elle aimoit violemment cet esclave, qui payoit son amour du plus vif attachement. Le Patron s'en étant douté, s'est hâté de vendre le Chrétien, de peur qu'il ne travaillât chez lui à la propagation des Turcs. Le tendre Castillan depuis ce temps-là pleure sans cesse la perte de sa Patrone. La liberté

liberté ne peut l'en consoler.

Un vieillard de bonne mine attire mes regards, dit Léandro Perez. Qui est cet homme-là ? Le Diable répondit : C'est un Barbier, natif de Guipuscoa, qui va s'en retourner en Biscaye, après quarante ans de captivité. Lorsqu'il tomba au pouvoir d'un Corsaire en allant de Valence à l'Isle de Sardaigne, il avoit une femme, deux garçons & une fille. Il ne lui reste plus de tout cela qu'un fils, qui plus heureux que lui, a été au Pérou, d'où il est revenu avec des biens immenses dans son pays, où il a fait l'acquisition de deux belles Terres. Quelle satisfaction, reprit l'Ecolier ! Quel ravissement pour ce fils de revoir son pere, & d'être en état de rendre ses derniers jours agréables & tranquilles.

Vous parlez, repartit le Boiteux, en enfant plein de tendresse & de sentiment. Le fils du Barbier Biscayen est d'un naturel plus coriace. L'arrivée imprévûe de son pere lui causera plus de chagrin que de joye. Au lieu de le retenir dans sa maison à Guipuscoa, & de ne rien épargner pour lui marquer qu'il est ravi de le posséder, il pourra bien le faire Concierge d'une de ses Terres.

Derriere ce Captif qui vous paroît de si bonne mine, il y en a un autre qui ressemble comme deux goutes d'eau à un vieux singe. C'est un petit Médecin Aragonois. Il n'a pas été quinze jours à Alger. Dès que les Turcs ont sçû de quelle profession il étoit, ils n'ont pas voulu le garder parmi eux. Ils ont mieux aimé le remettre sans rançon aux Peres de

la Merci, qui ne l'auroient assûrément pas racheté, & qui ne l'ont ramené qu'à regret en Espagne.

Vous qui êtes si compatissant aux peines d'autrui, ah ! que vous plaindriez cet autre esclave qui a sur sa tête chauve une calotte de drap brun, si vous sçaviez tous les maux qu'il a soufferts à Alger pendant douze ans, chez un Renégat Anglois son Patron. Et qui est ce pauvre Captif, dit Zambullo ? C'est un Cordelier de Navarre, répondit le Démon. Je vous avoue que je suis bien-aise qu'il ait pâti comme un misérable, puisqu'il a, par ses discours de morale, empêché plus de cent Esclaves Chrétiens de prendre le Turban.

Je vous dirai, avec la même franchise, repliqua Don Cléofas,

que je ſuis fâché que ce bon Pere ait été ſi long-temps à la merci d'un barbare. Vous avez tort de vous en affliger, & moi de m'en réjouir, repartit Aſmodée. Ce Religieux a ſi bién mis à profit ſes douze années de ſouffrances, qu'il eſt plus avantageux pour lui d'avoir paſſé tout ce temps-là dans les tourmens, que dans ſa cellule à combattre des tentations qu'il n'auroit pas toujours vaincues.

Le premier Captif, après ce Cordelier, dit Léandro Perez, a l'air bien tranquille pour un homme qui revient de l'eſclavage. Il excite ma curioſité à vous demander ce que c'eſt que ce perſonnage. Vous me prévenez, répondit le Boiteux, j'allois vous le faire remarquer. Vous voyez en lui un Bourgeois de Salamanque, un pere infortuné, un mortel de-

venu insensible aux malheurs, à force d'en avoir éprouvé. Je suis tenté de vous apprendre sa pitoyable histoire, & de laisser-là le reste des Captifs; aussi-bien après celui-ci, il y en a peu dont les avantures méritent de vous être racontées.

L'Ecolier qui déja commençoit à s'ennuyer de voir passer tant de tristes figures, témoigna qu'il ne demandoit pas mieux. Aussi-tôt le Diable lui fit le récit contenu dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE IX.

De la derniere Hiſtoire qu'Aſmodée raconta : comment en la finiſſant, il fut tout-à-coup interrompu ; & de quelle maniere déſagréable pour ce Démon, Don Cléofas & lui furent ſéparés.

PABLOS de Bahabon, fils d'un Alcalde de Village de la Caſtille vieille, après avoir partagé avec un frere & une ſœur la modique ſucceſſion que leur pere, quoique des plus avares, leur avoit laiſſée, partit pour Salamanque, dans le deſſein d'aller groſſir le nombre des Ecoliers de l'Univerſité. Il étoit bien fait ; il avoit de l'eſprit, & il entroit alors dans ſa

vingt-troisiéme année.

Avec un millier de ducats qu'il possédoit, & une disposition prochaine à les manger, il ne tarda guére à faire parler de lui dans la Ville. Tous les jeunes gens rechercherent, à l'envi, son amitié. C'étoit à qui seroit des parties de plaisir que Don Pablos faisoit tous les jours. Je dis Don Pablos, parce qu'il avoit pris le Don, pour être en droit de vivre plus familierement avec ceux des Ecoliers dont la Noblesse auroit pû l'obliger à se contraindre. Il aimoit tant la joie & la bonne chere, & il ménagea si peu sa bourse, qu'au bout de quinze mois l'argent lui manqua. Il ne laissa pas toutefois de rouler encore, tant par le crédit qu'on lui fit, que par quelques pistoles qu'il emprunta; mais cela ne put le

mener loin ; & il demeura bientôt ſans reſſource.

Alors ſes amis le voyant hors d'état de faire de la dépenſe, ceſſerent de le voir, & ſes créanciers commencerent à le tourmenter. Quoiqu'il aſſurât ceux-ci qu'il alloit inceſſamment recevoir des Lettres de change de ſon pays ; quelques-uns s'impatienterent & le pourſuivirent même ſi vivement en Juſtice, qu'ils étoient ſur le point de le faire empriſonner, lorſqu'en ſe promenant ſur les bords de la riviere de Tormés, il rencontra une perſonne de ſa connoiſſance, qui lui dit : Seigneur Don Pablos, prenez-garde à vous : Je vous avertis qu'il y a un Alguazil & des Archers à vos trouſſes. Ils prétendent vous mettre la main ſur le collet, quand vous rentrerez dans la Ville.

Bahabon effrayé d'un avis qui ne s'accordoit que trop avec l'état de ſes affaires, prit ſur le champ la fuite & le chemin de Corita. Mais il quitta la route de ce Bourg, pour gagner un bois qu'il apperçut dans la campagne, & dans lequel il s'enfonça, réſolu de s'y tenir caché, juſqu'à ce que la nuit vînt lui prêter ſes ombres, pour continuer ſa marche plus ſûrement. C'étoit dans la ſaiſon où les arbres ſont parés de toutes leurs feuilles. Il choiſit le plus touffu, pour y monter & s'y aſſit ſur des branches qui l'enveloppoient de leur feuillage.

Se croyant en ſûreté dans cet endroit, il perdit peu-à-peu la crainte de l'Alguazil; & comme les hommes ſont ordinairement les plus belles réfléxions du monde, quand les fautes ſont commi-

ſes, il ſe repréſenta toute ſa mauvaiſe conduite, & ſe promit bien à lui-même, ſi jamais il ſe revoyoit en fonds, de faire un meilleur uſage de ſon argent. Il jura ſur tout qu'il ne ſeroit jamais la duppe de ces faux amis qui entraînent un jeune homme dans la débauche, & dont l'amitié ſe diſſipe avec les fumées du vin.

Tandis qu'il s'occupoit des différentes penſées qui ſe ſuccédoient les unes aux autres dans ſon eſprit, la nuit ſurvint. Alors ſe démêlant d'entre les branches & les feuilles qui le couvroient, il étoit prêt à ſe couler en bas, lorſqu'à la foible clarté d'un nouvelle Lune, il crut diſcerner une figure d'homme. A cette vûe, qui lui rendit ſa premiere peur, il s'imagina que c'étoit l'Alguazil, qui l'ayant ſuivi à la piſte, le cher-

choit dans ce bois, & ſa frayeur redoubla quand il vit qu'au pied du même arbre, ſur lequel il étoit, cet homme s'aſſit après en avoir fait le tour deux ou trois fois.

Le Diable Boiteux s'interrompit lui-même en cet endroit de ſon récit : Seigneur Zambullo, dit-il à Don Cléoſas, permettez-moi de jouir un peu de l'embarras où je mets votre eſprit en ce moment. Vous êtes fort en peine de ſçavoir qui pouvoit être ce mortel qui ſe trouvoit-là ſi mal-à-propos & ce qui l'y amenoit. C'eſt ce que vous apprendrez bien-tôt. Je n'abuſerai point de votre patience.

Cet homme après s'être aſſis au pied de l'arbre dont l'épais feuillage déroboit à ſes yeux Don Pablos, s'y repoſa quelques inſtans. Puis il ſe mit à creuſer la terre avec un poignard, & fit une pro-

fonde foſſe, où il enterra un ſac de buffle. Enſuite il combla la foſſe, la recouvrit proprement de gazon, & ſe retira. Bahabon qui avoit obſervé tout avec une extrême attention, & dont les allarmes s'étoient changées en tranſports de joie, attendit que l'homme ſe fût éloigné, pour deſcendre de ſon arbre & aller déterrer le ſac, où il ne doutoit pas qu'il n'y eût de l'or ou de l'argent. Il ſe ſervit pour cela de ſon coûteau; mais quand il n'en auroit pas eu, il ſe ſentoit tant d'ardeur pour ce travail, qu'avec ſes ſeules mains, il auroit pénétré juſqu'aux entrailles de la terre.

D'abord qu'il eut le ſac en ſa puiſſance, il ſe mit à le tâter, & perſuadé qu'il y avoit dedans des eſpeces, il ſe hâta de ſortir du bois avec ſa proie, craignant alors

beaucoup moins la rencontre de l'Alguazil, que celle de l'homme à qui le ſac appartenoit. Dans le raviſſement où cet Ecolier étoit d'avoir fait un ſi bon coup, il marcha légérement toute la nuit, ſans tenir de route aſſurée, ſans ſe ſentir fatigué, ni incommodé du fardeau qu'il portoit. Mais à la pointe du jour, il s'arrêta ſous des arbres, aſſez près du bourg de Molorido, moins, à la vérité, pour ſe repoſer, que pour ſatisfaire enfin la curioſité qu'il avoit de ſçavoir ce que ſon ſac renfermoit. Il le délia donc avec ce frémiſſement agréable qui vous ſaiſit, au moment que vous allez prendre un grand plaiſir. Il y trouva de bonnes doubles piſtoles; & pour comble de joie, il en compta juſqu'à deux cens cinquante.

Après les avoir contemplées

avec volupté, il rêva fort ſérieuſement à ce qu'il devoit faire ; & lorſqu'il eut formé ſa réſolution, il ſerra ſes doublons dans ſes poches, jetta le ſac de buffle & ſe rendit à Molorido. Il s'y fit enſeigner une hôtellerie, où tandis qu'on lui préparoit à déjeûner, il loua une mule, ſur laquelle il retourna dès ce jour-là même à Salamanque.

Il s'apperçut bien, à la ſurpriſe qu'on y fit paroître en le revoyant, que l'on n'ignoroit pas pourquoi il s'étoit éclipſé ; mais il avoit ſa Fable toute prête. Il dit, qu'ayant beſoin d'argent, & que n'en recevant point de ſon pays, quoiqu'il eût écrit vingt fois pour qu'on lui en envoyât, il s'étoit déterminé à y faire un tour ; & que le ſoir précédent, comme il arrivoit à Molorido, il avoit rencontré ſon fermier qui lui apportoit de l'eſpé-

ce. De maniere qu'il ſe trouvoit dans une ſituation à détromper tous ceux qui le croyoient un homme ſans bien. Il ajoûta, qu'il prétendoit faire connoître à ſes créanciers qu'ils avoient eu tort de pouſſer à bout un honnête homme, qui les auroit depuis long-temps contentés, s'il eût eu des fermiers plus exacts à lui faire toucher ſes revenus.

Il ne manqua pas effectivement d'aſſembler chez lui dès le lendemain tous ſes créanciers, & de les payer juſqu'au dernier ſou. Les mêmes amis qui l'avoient abandonné dans ſa miſere, ne ſçûrent pas plutôt qu'il avoit de l'argent frais, qu'ils revinrent à la charge. Ils recommencerent à le flatter, dans l'eſpérance de ſe divertir encore à ſes dépens, mais il ſe moqua d'eux à ſon tour. Fidéle au

ſerment qu'il avoit fait dans le bois, il leur rompit en viſiere. Au lieu de reprendre ſon premier train, il ne ſongea plus qu'à faire des progrès dans la ſcience des loix, & l'étude devint ſon unique occupation.

Cependant, me direz-vous, il dépenſoit toujours à bon compte des doubles piſtoles qui n'étoient point à lui. J'en demeure d'accord. Il faiſoit ce que les trois quarts & demi des humains feroient aujourd'hui en pareil cas. Il avoit pourtant deſſein de les reſtituer quelque jour, ſi par haſard, il découvroit à qui elles appartenoient. Mais ſe repoſant ſur ſa bonne intention, il les diſſipoit ſans ſcrupule, en attendant patiemment cette découverte, qu'il fit néanmoins une année après.

Le bruit courut dans Salamanque,

que, qu'un Bourgeois de cette ville, nommé Ambrosio Piquillo, ayant été dans un bois pour y chercher un ſac rempli de piéce d'or, qu'il y avoit enterré, n'avoit trouvé que la foſſe où il s'étoit aviſé de le cacher, & que ce malheur réduiſoit enfin ce pauvre homme à la mendicité.

Je dirai à la louange de Bahabon, que les reproches ſecrets que ſa conſcience lui fit à cette nouvelle, ne furent pas inutiles. Il s'informa où demeuroit Ambroſio, & l'alla voir dans une petite ſalle baſſe où il y avoit pour tous meubles une chaiſe & un grabat : Mon ami, lui dit-il, d'un air hypocrite, j'ai appris par la voix publique le fâcheux accident qui vous eſt arrivé, & la charité nous obligeant à nous aider les uns les autres, à proportion de

notre pouvoir, je viens vous apporter un petit ſecours. Mais je voudrois ſçavoir de vous-même votre triſte Avanture.

Seigneur Cavalier, répondit Piquillo, je vais vous la conter en deux mots : J'avois un fils qui me voloit. Je m'en apperçûs, & craignant qu'il ne mît la main ſur un ſac de buffle dans lequel il y avoit deux cens cinquante doublons, bien comptés, je crus ne pouvoir mieux faire que de les aller enterrer dans le bois où j'ai eu l'imprudence de les porter. Depuis ce jour malheureux, mon fils m'a pris tout ce que j'avois, & a diſparu avec une femme qu'il a enlevée. Me voyant dans un déplorable état, par le libertinage de ce mauvais enfant, ou plutôt par ma ſotte bonté pour lui, j'ai voulu recourir à mon ſac de buffle.

Mais, hélas ! cette ſeule reſſource qui me reſtoit pour ſubſiſter, m'a cruellement été ravie.

Cet homme ne put achever ces paroles, ſans ſentir renouveller ſon affliction ; & il répandit des pleurs en abondance. Don Pablos en fut attendri, & lui dit : Mon cher Ambroſio, il faut ſe conſoler de toutes les traverſes qui arrivent dans la vie. Vos larmes ſont inutiles, elles ne vous feront point retrouver vos doubles piſtoles, qui véritablement ſont perdues pour vous, ſi quelque fripon les poſſéde. Mais que ſçait-on ? Elles peuvent être tombées entre les mains d'un homme de bien, qui ne manquera pas de vous les rapporter, dès qu'il apprendra qu'elle ſont à vous. Elles vous feront donc peut-être rendues. Vivez dans cette eſpérance ; & en attendant une reſ-

titution ſi juſte, ajoûta-t-il, en lui donnant dix doublons de ceux-mêmes qui avoient été dans le ſac de buffle, prenez ceci & me venez voir dans huit jours. Après lui avoir parlé de cette ſorte, il lui dit ſon nom & ſa demeure, & ſortit tout confus des remercimens que lui faiſoit Ambroiſe & des bénédictions qu'il en recevoit. Telles ſont, pour la plûpart, des actions généreuſes : on ſe garderoit bien de les admirer, ſi l'on en pénétroit les motifs.

Au bout de huit jours, Piquillo, qui n'avoit pas oublié ce que Don Pablos lui avoit dit, alla chez lui. Bahabon lui fit un très-bon accueil, & lui dit affectueuſement : Mon ami, ſur les bons témoignages qui m'ont été rendus de vous, j'ai réſolu de contribuer, autant qu'il me feroit poſſible, à vous re-

mettre ſur pied. J'y veux employer mon crédit & ma bourſe.

Pour commencer à rétablir vos affaires, continua-t-il, ſçavez-vous ce que j'ai déja fait ? Je connois quelques perſonnes de diſtinction qui ſont très-charitables. J'ai été les trouver, & j'ai ſi bien ſçû leur inſpirer de la compaſſion pour vous, que j'en ai tiré deux cens écus que je vais vous donner. En même-temps, il entra dans ſon cabinet, d'où il ſortit un moment après avec un ſac de toile, où il avoit mis cette ſomme en argent, & non en doublons, de peur que le Bourgeois en recevant de lui tant de double piſtoles, ne s'aviſât de ſoupçonner la vérité. Au lieu que par cette adreſſe il parvenoit plus ſûrement à ſon but ; qui étoit de faire la reſtitution d'une maniere qui conciliât ſa ré-

putation avec ſa conſcience.

Auſſi Ambroiſe étoit-il bien éloigné de penſer que ces écus fuſſent de l'argent reſtitué. Il les prit de bonne foi pour le produit d'une quête faite en ſa faveur, & après avoir remercié de nouveau Don Pablos, il regagna ſa petite ſalle baſſe, en béniſſant le Ciel d'avoir trouvé un Cavalier qui s'intéreſſoit pour lui ſi vivement.

Il rencontra le lendemain dans la rue un de ſes amis, qui n'étoit guére mieux que lui dans ſes affaires, & qui lui dit : Je pars dans deux jours pour aller m'embarquer à Cadix, où bien-tôt un vaiſſeau doit mettre à la voile pour la nouvelle Eſpagne. Je ne ſuis pas content de ma condition dans ce pays ci, & le cœur me dit, que je ſerai plus heureux au Me-

xique. Je vous conſeillerois de m'accompagner, ſi vous aviez devant vous cent écus ſeulement.

Je ne ſerois pas en peine d'en avoir deux cens, répondit Piquillo ; j'entreprendrois volontiers ce voyage, ſi j'étois sûr de gagner ma vie aux Indes. Là-deſſus, ſon ami lui vanta la fertilité de la nouvelle Eſpagne, & lui fit enviſager tant de moyens de s'y enrichir, qu'Ambroſio ſe laiſſant perſuader, ne penſa plus qu'à ſe préparer à partir avec lui pour Cadix. Mais avant que de quitter Salamanque, il eut ſoin de faire tenir une lettre à Bahabon, par laquelle il lui mandoit, que trouvant une belle occaſion de paſſer aux Indes, il vouloit en profiter, pour voir ſi la fortune lui feroit plus favorable ailleurs que dans ſon pays : Qu'il prenoit la liberté

de lui donner cet avis, en l'aſſurant qu'il conſerveroit éternellement le ſouvenir de ſes bontés.

Le départ d'Ambroſio cauſa quelque chagrin à Don Pablos, qui voyoit par-là déconcerter le deſſein qu'il avoit de s'acquitter peu-à-peu; mais conſidérant que dans quelques années ce Bourgeois pourroit revenir à Salamanque, il ſe conſola inſenſiblement, & s'attacha plus que jamais à l'étude du Droit Civil & du Droit Canon. Il y fit de ſi grands progrès, tant par ſon application que par la vivacité de ſon eſprit, qu'il devint le plus brillant ſujet de l'Univerſité, qui le choiſit enfin pour ſon Recteur. Il ne ſe contenta pas de ſoutenir cette dignité par une profonde ſcience, il travailla ſi fort ſur lui, qu'il acquit toutes les vertus d'un homme de bien.

Pendant

Pendant ſon Rectorat, il apprit qu'il y avoit dans les priſons de Salamanque un jeune garçon accuſé de rapt & prêt de perdre la vie. Alors ſe reſſouvenant que le fils de Piquillo avoit enlevé une femme, il s'informa qui étoit le priſonnier, & ayant découvert que c'étoit le fils d'Ambroſio lui-même, il entreprit ſa défenſe. Ce qu'il y a d'admirable dans la ſcience des Loix, c'eſt qu'elle fournit des armes pour & contre, & comme notre Recteur la poſſédoit à fonds, il s'en ſervit fort utilement pour l'accuſé. Il eſt bien vrai qu'il joignit à cela le crédit de ſes amis & les plus fortes ſollicitations, ce qui opera plus que tous le reſte.

Le coupable ſortit donc de cette affaire plus blanc que neige. Il alla remercier ſon Libérateur,

qui lui dit : C'eſt à la conſidération de votre pere que je vous ai rendu ſervice. Je l'aime ; & pour vous en donner une nouvelle marque, ſi vous voulez demeurer dans cette Ville & y mener une vie d'honnête homme, j'aurai ſoin de votre fortune ; ſi, à l'exemple d'Ambroſio, vous ſouhaitez de faire le voyage des Indes, vous pouvez compter ſur cinquante piſtoles, je vous en fais bon. Le jeune Piquillo lui répondit : Puiſque j'ai le bonheur d'être protégé de votre Seigneurie, j'aurois tort de méloigner d'un ſéjour où je jouis d'un ſi grand avantage. Je ne ſortirai point de Salamanque, & je vous proteſte d'y tenir une conduite dont vous ſerez ſatisfait. Sur cette aſſurance, le Recteur lui mit dans la main une vingtaine de piſtoles, en lui di-

ſant : Tenez, mon ami, attachez-vous à quelque honnête profeſſion ; employez bien votre temps, & ſoyez sûr que je ne vous abandonnerai point.

Deux mois après cette avanture, il arriva que le jeune Piquillo, qui de temps en temps venoit faire ſa cour à Don Pablos, parut un jour tout en pleurs devant lui. Qu'avez-vous, lui dit Bahabon ? Seigneur, répondit le fils d'Ambroſio, je viens d'apprendre une nouvelle, qui me déchire le cœur. Mon pere a été pris par un Corſaire Algérien, & il eſt actuellement dans les fers. Un vieillard de Salamanque qui revient d'Alger, où il a été dix ans captif, & que les Peres de la Merci ont racheté depuis peu, m'a dit tout-à-l'heure l'avoir laiſſé dans l'eſclavage. Hélas ! ajoûta-t-il,

en ſe frappant la poitrine & s'arrachant les cheveux, miſérable que je ſuis ! C'eſt moi dont le libertinage a réduit mon pere à cacher ſon argent & à ſe bannir de ſa patrie ! C'eſt moi qui l'ai livré au barbare qui l'accable de chaînes ! Ah, Seigneur Don Pablos, pourquoi m'avez-vous tiré des mains de la Juſtice ? Puiſque vous aimez mon pere, il falloit être ſon vengeur & me laiſſer expier par ma mort le crime d'avoir cauſé tous ſes malheurs.

A ce diſcours, qui marquoit un fripon de fils converti, le Recteur fut touché de la douleur que le jeune Piquillo faiſoit paroître : Mon enfant, lui dit-il, je vois avec plaiſir que vous vous répentez de vos fautes paſſées ; mais eſſuyez vous larmes. Il ſuffit que je ſçache ce qu'Ambroſio eſt deve-

nu, pour vous aſſurer que vous le reverrez. Sa délivrance ne dépend que d'une rançon dont je me charge. Quelques maux qu'il puiſſe avoir ſouffert, je ſuis perſuadé qu'à ſon retour, trouvant en vous un fils ſage & plein de tendreſſe pour lui, il ne ſe plaindra plus de ſon mauvais ſort.

Don Pablos par cette promeſſe renvoya, le fils d'Ambroiſe tout conſolé, & trois ou quatre jours après il partit pour Madrid, où étant arrivé, il remit aux Religieux de la Merci une bourſe où il y avoit cent piſtoles, avec un petit papier ſur lequel ces paroles étoient écrites : *Cette ſomme eſt donnée aux Peres de la Rédemption, pour le rachat d'un pauvre Bourgeois de Salamanque, appellé Ambroſio Piquillo, Captif à Alger.* Ces bons Religieux dans ce voyage qu'ils

viennent de faire à Alger, n'ont pas manqué de ſuivre l'intention du Recteur. Ils ont racheté Ambroſio, qni eſt cet eſclave dont vous avez admiré l'air tranquille.

Mais il me ſemble, dit Don Cléofas, que Bahabon, n'en doit plus guére de reſte à ce Bourgeois. Don Pablos penſe autrement que vous, répondit Aſmodée. Il reſtituera le principale & les intérêts. La délicateſſe de ſa conſcience va juſqu'à ſe faire un ſcrupule de poſſéder le bien qu'il a gagné depuis qu'il eſt Recteur. Et quand il reverra Piquillo, il a deſſein de lui dire : Ambroſio, mon ami, ne me regardez plus comme votre bienfaicteur ; vous ne voyez en moi que le fripon qui a déterré l'argent que vous aviez caché dans un bois. Ce n'eſt point aſſez que je vous rende vos deux cens cin-

quante doublons ; puiſque je m'en ſuis ſervi pour parvenir au rang que je tiens dans le monde, tous mes effets vous appartiennent. Je n'en veux retenir que ce qu'il vous plaira, que .... le Diable Boiteux s'arrêta tout court en cet endroit. Il lui prit un friſſon & il changea de viſage.

Qu'avez-vous, lui dit l'Ecolier? Quel mouvement extraordinaire vous agite, & vous coupe ſubitement la parole? Ah! Seigneur Léandro, s'écria le Démon d'une voix tremblante. Quel malheur pour moi : le Magicien qui me tenoit priſonnier dans une bouteille, vient de s'appercevoir que je ne ſuis plus dans ſon Laboratoire. Il va me rappeller par des conjurations ſi fortes, que je n'y pourrai réſiſter. Que j'en ſuis mortifié, dit Don Cléofas tout atten-

dri ! Quelle perte je vais faire ! Hélas ! nous allons nous ſéparer pour jamais. Je ne le croi pas, répondit Aſmodée. Le Magicien peut avoir beſoin de mon miniſtere, & ſi j'ai le bonheur de lui rendre quelque ſervice, peut-être, par reconnoiſſance, me remettra-t-il en liberté. Si cela arrive, comme je l'eſpere, comptez que je vous rejoindrai auſſi-tôt, à condition que vous ne révélerez à perſonne ce qui s'eſt paſſé cette nuit entre nous ; car ſi vous aviez l'indiſcrétion d'en faire confidence à quelqu'un, je vous avertis que vous ne me reverriez plus.

Ce qui me conſole un peu d'être obligé de vous quitter, pourſuivit-il, c'eſt que du moins j'ai fait votre fortune. Vous épouſerez la belle Séraphine que j'ai rendu folle de vous. Le Seigneur

Don Pedro de Eſcolano, ſon pere, eſt dans la réſolution de vous la donner en mariage. Ne laiſſez point échaper un ſi bel établiſſement. Mais, miſéricorde, ajoûta-t-il ! J'entends déja le Magicien qui me conjure. Tout l'Enfer eſt effrayé des paroles terribles que prononce ce redoutable Cabaliſte. Je ne puis demeurer plus long-temps avec votre Seigneurie. Juſqu'au revoir, cher Zambullo. En achevant ces mots, il embraſſa Don Cléofas, & diſparut après l'avoir tranſporté dans ſon appartement.



CHAPITRE X. ET DERNIER.

De ce que fit Don Cléofas après que le Diable Boiteux ſe fut éloigné de lui ; & de quelle façon l'Auteur de cet Ouvrage a jugé à propos de le finir.

UN moment après la retraite d'Aſmodée, l'Ecolier ſe ſentant fatigué d'avoir été toute la nuit ſur ſes jambes, & de s'être donné beaucoup de mouvement, ſe déshabilla & ſe mit au lit pour prendre quelque repos. Dans l'agitation où étoient ſes eſprits, il eut bien de la peine à s'endormir ; mais enfin, payant avec



uſure à Morphée le tribut que lui doivent tous les mortels, il tomba dans un aſſoupiſſement létargique où il paſſa la journée & la nuit ſuivante.

Il y avoit déja vingt-quatre heures qu'il étoit dans cet état, quand Don Luis de Lujan, jeune Cavalier de ſes amis, entra dans ſa chambre en criant de toute ſa force : Hola, ho! Seigneur Don Cléofas, debout. A ce bruit, Zambullo ſe réveilla. Sçavez-vous, lui dit Don Luis, que vous êtes couché depuis hier matin? Cela n'eſt pas poſſible, répondit Léandro. Rien n'eſt plus vrai, repliqua ſon ami; vous avez fait deux fois le tour du cadran. Toutes les perſonnes de cette maiſon me l'ont aſſuré.

L'Ecolier étonné d'un ſi long ſommeil, craignit d'abord que ſon

avanture avec le Diable Boiteux ne fût qu'une illuſion. Mais il ne pouvoit le croire ; & lorſqu'il ſe rappelloit certaines circonſtances, il ne doutoit plus de la réalité de ce qu'il avoit vû. Cependant pour en être plus certain, il ſe leva, s'habilla promptement & ſortit avec Don Luis, qu'il mena vers la porte du Soleil, ſans lui dire pourquoi. Quand ils furent arrivés-là, & que Don Cléofas apperçut l'hôtel de Don Pedre preſque tout réduit en cendre, il feignit d'en être ſurpris. Que vois-je, dit-il ? Quel ravage le feu a fait ici ! à qui appartenoit cette malheureuſe maiſon ? Y a-t-il long-temps qu'elle eſt brûlée ?

Don Luis de Lujan répondit à ſes deux queſtions, & lui dit enſuite : Cet incendie fait moins de bruit dans la Ville par le dom-

mage conſidérable qu'il a cauſé, que par une particularité que je vais vous apprendre. Le Seigneur Don Pedro de Eſcolona a une fille unique, qui eſt belle comme le jour. On dit qu'elle étoit dans une chambre remplie de flâmes & de fumée, où elle devoit périr néceſſairement, & que néanmoins elle a été ſauvée par un jeune Cavalier dont je ne ſçais point encore le nom. Cela fait le ſujet de tous les entretiens de Madrid. On éleve juſqu'aux nues la valeur de ce Cavalier; & l'on croit que pour prix d'une action ſi hardie, quoiqu'il ne ſoit qu'un ſimple Gentilhomme, il pourra bien obtenir la fille du Seigneur Don Pedre.

Léandro Perez écouta Don Luis ſans faire ſemblant de prendre le moindre intérêt à ce qu'il

difoit. Puis fe débarraffant bientôt de lui, fous un prétexte fpécieux, il gagna le Prado, où s'étant affis fous des arbres, il fe plongea dans une profonde rêverie. Le Diable Boiteux vint d'abord occuper fa penfée. Je ne puis, difoit-il, trop regreter mon cher Afmodée. Il m'auroit fait faire le tour du monde en peu de temps, & j'aurois voyagé fans éprouver les incommodités des voyages. Je fais fans doute une grande perte; mais, ajoûtoit-il, un moment après, elle n'eft peut-être pas irréparable. Pourquoi défefpérer de revoir ce Démon? Il peut arriver, comme il me l'a dit lui-même, que le Magicien lui rende inceffamment la liberté. Penfant enfuite à Don Pedre & à fa fille, il prit la réfolution d'aller chez eux, pouffé par la

ſeule curioſité de voir la belle Séraphine.

Dès qu'il parut devant Don Pedro, ce Seigneur courut à lui les bras ouverts, en diſant : Soyez le bien venu, généreux Cavalier. Je commençois à me plaindre de vous. Hé quoi ! diſois-je, Don Cléofas, après les inſtances que je lui faites de me venir voir, il eſt encore à s'offrir à mes yeux. Qu'il répond mal à l'impatience que j'ai de lui témoigner l'eſtime & l'amitié que je me ſens pour lui !

Zambullo baiſſa reſpectueuſement la tête à ce reproche obligeant, & dit au vieillard pour s'excuſer, qu'il avoit craint de l'incommoder dans l'embarras où il avoit jugé qu'il devoit être le jour précédent. Je ne ſuis pas ſatisfait de cette excuſe, repliqua

Don Pedro; vous ne ſçauriez être incommode dans une maiſon où l'on ſeroit, ſans votre ſecours, dans une plus grande triſteſſe. Mais, ajoûta-il, ſuivez-moi, s'il vous plaît. Vous avez d'autres remercimens que les miens à recevoir. En parlant de cette ſorte, il le prit par la main, & le conduiſit à l'appartement de Séraphine.

Cette Dame venoit de faire la *Sieſte* : Ma fille, lui dit ſon pere, je viens vous préſenter le Gentilhomme qui vous a ſi courageuſement ſauvé la vie. Marquez-lui juſqu'à quel point vous êtes pénétrée de ce qu'il a fait pour vous, puiſque l'état où vous étiez avant-hier ne vous le permit pas. Alors la Senora Séraphina ouvrant une bouche de roſe, adreſſa la parole à Léandro Perez,

rez, & lui fit un compliment qui charmeroit tous mes Lecteurs, ſi je pouvois le rapporter mot pour mot; mais comme il ne m'a point été rendu fidelement, j'aime mieux le paſſer ſous ſilence, que de le défigurer.

Je dirai ſeulement que Don Cléofas crut voir & entendre une Divinité, qu'il fut pris en même-temps par les yeux & par les oreilles. Il conçut auſſi-tôt pour elle un amour violent; mais bien loin de la regarder comme une perſonne qu'il ne pouvoit manquer d'épouſer; il douta malgré tout ce que le Démon lui avoit dit, que l'on voulût payer d'un ſi beau prix le ſervice qu'on s'imaginoit qu'il avoit rendu. Plus il la trouvoit charmante, moins il oſoit ſe flatter de l'obtenir.

Ce qui acheva de le rendre

tout-à-fait incertain d'un ſi grand avantage ; c'eſt que Don Pedro, dans la longue converſation qu'ils eurent enſemble, ne toucha point cette corde-là, & ne fit que l'accabler d'honnêtetés, ſans lui laiſſer entrevoir qu'il eût la moindre envie d'être ſon beau-pere. De ſon côté, Séraphine auſſi polie que le papa, tint des diſcours pleins de reconnoiſſance, ſans ſe ſervir d'aucune expreſſion qui pût donner ſujet à Zambullo de penſer qu'elle fût amoureuſe de lui. De ſorte qu'il ſortit de chez le Seigneur de Eſcolona avec beaucoup d'amour & fort peu d'eſpérance.

Aſmodée, mon ami! diſoit-il, en s'en retournant au logis, comme s'il eût encore été avec ce Diable, quand vous m'avez aſſuré que Don Pedre étoit dans la diſpoſition de me faire ſon gendre, &

que Séraphine brûloit d'une vive ardeur que vous lui avez inſpirée pour moi, il faut que vous ayez voulu vous égayer à mes dépens, ou bien, que vous ne ſçavez pas mieux le préſent que l'avenir.

Notre Ecolier fut fâché d'avoir été chez cette Dame; & regardant la paſſion qu'il ſentoit pour elle, comme un amour malheureux qu'il falloit vaincre, il réſolut de ne rien épargner pour cela. Il fit plus, il ſe reprocha le deſir qu'il avoit eu de pouſſer ſa pointe, ſuppoſé qu'il eût trouvé le pere diſpoſé à lui accorder ſa fille; & il ſe repréſenta qu'il étoit honteux de devoir ſon bonheur à un artifice.

Il étoit encore plein de ces réflexions, lorſque Don Pedro l'ayant envoyé chercher le jour ſuivant, lui dit: Seigneur Léandro Perez, il eſt temps que je

vous prouve, par des actions, qu'en m'obligeant vous n'avez pas fait plaisir à un de ces Courtisans qui se contenteroient, à ma place, de vous donner de l'eau-benîte de Cour. Je veux que Séraphine soit elle-même la récompense du péril que vous avez couru pour elle. Je l'ai consultée là-dessus, & je la voi prête à m'obéir sans répugnance. Je vous dirai même que j'ai reconnu mon sang, quand je lui ai proposé pour époux son Libérateur. Elle en a marqué sa joie, par un transport qui m'a fait connoître que sa générosité répondoit à la mienne. C'est donc une chose résolue, vous épouserez ma fille.

Après avoir ainsi parlé, le bon Seigneur de Escolano, qui s'attendoit, avec raison, que Don Cléofas lui rendroit de très-hum-

bles graces d'une ſi grande faveur, fut aſſez ſurpris de le trouver interdit & embarraſſé. Parlez, Zambullo, lui dit-il. Que faut-il que je penſe du déſordre où vous met la propoſition que je vous fais? Qui peut vous révolter contre elle ? Un ſimple Gentilhomme doit-il ſe refuſer à une alliance dont un Grand ſe tiendroit honoré ? La nobleſſe de ma Maiſon a-t-elle quelque tache que j'ignore ?

Seigneur, répondit Léandro, je ne ſçai que trop la diſtance que le Ciel a miſe entre nous. Pourquoi donc, reprit Don Pedre, paroiſſez-vous ſi peu content d'un mariage qui vous fait tant d'honneur ? Avouez-le moi, Don Cléofas, vous aimez quelque Dame qui a reçû votre foi ; & ſon intérêt s'oppoſe en ce moment à votre fortune. Si j'avois une maîtreſ-

ſe, à qui je fuſſe lié par des ſermens, répondit l'Ecolier, rien ſans doute ne ſeroit capable de me les faire trahir. Mais ce n'eſt point cette raiſon qui m'empêche de profiter de vos bontés. Un ſentiment de délicateſſe veut que je renonce au glorieux établiſſement que vous me propoſez. Et, loin de vouloir abuſer de votre erreur, je vais vous détromper : Je ne ſuis point le Libérateur de Séraphine.

Qu'entens-je, s'écria le Vieillard fort étonné ! Ce n'eſt pas vous qui l'avez délivrée des flâmes qui l'alloient conſumer ? Ce n'eſt point vous qui avez fait une action ſi hardie ? Non, Seigneur, répondit Zambullo, tout mortel l'auroit vainement entrepris, & je veux bien vous apprendre que c'eſt un Diable qui a ſauvé votre fille.

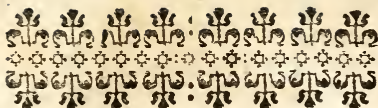
Ces paroles augmenterent la

ſurpriſe de Don Pedro, qui ne croyant pas les devoir prendre au pied de la lettre, pria l'Ecolier de parler plus clairement. Alors Léandro, ſans ſe ſoucier de perdre l'amitié d'Aſmodée, raconta tout ce qui s'étoit paſſé entre ce Démon & lui. Après quoi le vieillard reprit la parole, & dit à Don Cléofas : La confidence que vous venez de me faire, me confirme dans le deſſein de vous donner ma fille. Vous êtes ſon premier Libérateur. Si vous n'euſſiez pas prié le Diable Boiteux de l'arracher à la mort qui la menaçoit, il n'auroit pas manqué de la laiſſer périr. C'eſt donc vous qui avez conſervé les jours de Séraphine. En un mot, vous la méritez & je vous l'offre avec la moitié de mon bien.

Léandro Perez, à ces mots qui levoient tous ſes ſcrupules, ſe jet-

ta aux pieds de Don Pedre pour le remercier de ſes bontés. Peu de temps après, ce mariage ſe fit avec une magnificence convenable à l'héritier du Seigneur de Eſcolano, & à la grande ſatisfaction des parens de notre Ecolier, lequel demeura par-là bien payé de quelques heures de liberté qu'il avoit procurées au Diable Boiteux.

Fin du deuxiéme & dernier Tome.



ENTRETIENS

SERIEUX ET COMIQUES

DES CHEMINÉES

DE MADRID.

ENTRETIEN I.

LA CHEMINE'E *A.* ET LA CHEMINE'E *B.*

LA CHEMINE'E A.

C'EN eſt fait, ma chere voiſine, tout eſt perdu; les Dieux Lares ſe glaçent à mon foyer, & je ſens le même froid

me ſaiſir depuis les pieds juſqu'à la tête.

LA CHEMINE'E B.

Vous m'allarmez ; d'où vient cette affreuſe maladie ? Comment pouvez-vous paſſer ſubitement du chaud au froid ? Je vous ai toujours vûe toute en feu.

LA CHEMINE'E A.

Hélas ! il faut bien que je ſuive la bonne & la mauvaiſe fortune de mon ſçavant, & le pauvre homme . . . .

LA CHEMINE'E B.

Que lui eſt-il donc arrivé ?

LA CHEMINE'E A.

Le plus grand des malheurs. Ses revenus, c'eſt-à-dire, ceux de ſa plume (car il n'en a pas d'autre) ſont arrêtés.

LA CHEMINE'E B.

Je ne vous entends point encore.

LA CHEMINE'E A.

Hé bien, écoutez-moi donc, je vous parle d'un Auteur, ſon revenu étoit établi ſur le produit certain des Brochures amuſantes qu'il compoſoit, & l'on a proſcrit ce genre.

LA CHEMINE'E B.

Comment ſes Brochures le faiſoient vivre ?

LA CHEMINE'E A.

Et même fort à ſon aiſe ; il ne perdoit pas ſon temps à limer un Volume, il en donnoit ſept ou huit au moins par an.

LA CHEMINE'E B.

C'eſt grand dommage de lier les mains à un ſi bon ouvrier : & comment peut-on défendre l'amuſement qui eſt la meilleure choſe du monde ? Le Public aime à être amuſé, & il doit avoir la liberté d'acheter ce qui l'amuſe.

LA CHEMINE'E A.

Vous avez raiſon & ce goût du Public fait les intérêts des Auteurs, & le profit des Libraires : mais voilà ce qui excite l'envie. On crie qu'on ne s'occupe aujourd'hui qu'à écrire des folies, des riens, & qu'on appellera notre ſiécle, *le ſiécle des Romans & de la futilité.* On dit que le bon goût ſe corrompt, que les Brochures à parties, ſont une vraie exaction ; qu'on allonge un Roman à l'infini ; enfin, qu'actuellement un homme projette d'en compoſer un à trois cent ſoixante & cinq parties pour tous les jours de l'année.

LA CHEMINE'E B.

Après les mille & une nuit, les mille & un jour, les mille & un quart d'heure, & tant de mille & une autres choſes, un Roman à trois cens ſoixante-cinq parties,

ne devroit pas révolter les eſprits.

LA CHEMINE'E A.

Jugez donc, ſi on devroit chicaner mon Auteur, qui n'eſt jamais allé dans ſes Ouvrages, au-delà de la huitiéme partie.

LA CHEMINE'E B.

Je vous plains, ma chere amie, & toutes les Cheminées des Auteurs & des Libraires qui vont ſe glacer comme vous.

LA CHEMINE'E A.

C'eſt une foible conſolation pour les malheureux, que d'avoir des compagnons de leur miſere.

LA CHEMINE'E B.

Vous êtes à plaindre ; je vous plains. Que puis-je faire autre choſe ? D'ailleurs, je vous parle franchement, j'ai oüi dire, il y a long-temps, qu'on devroit réformer le goût du ſiécle pour la bagatelle, & arrêter le progrès du

genre Romancier.

LA CHEMINE'E A.

Que me dites-vous !

LA CHEMINE'E B.

Oui : & des gens d'esprit & sans partialité, disent à présent, que cette réforme est un grand bien pour la Littérature. Qu'on écrive utilement, ou qu'on n'écrive point. Voilà la décision, tout le monde l'approuve.

LA CHEMINE'E A.

Mais ce qui plaît n'est-il pas utile ?

LA CHEMINE'E B.

Oui, ce qui plaît est nécessairement utile ; mais outre cette utilité de plaisir, on veut quelque solidité, de l'instruction, des mœurs, du vrai. Par exemple, le Diable Boiteux, est un Roman, mais il vaut mieux qu'un traité de Morale. Voilà un Roman agréa-

ble & utile; c'eſt-à-dire, utile par l'agréable & le ſolide. Que votre Sçavant en faſſe autant, & on lui donnera la permiſſion de le faire imprimer, pourvû cependant qu'il ne le donne pas en huit Parties; car vous ſentez bien que ce ſeroit voler le Public pour enrichir l'Imprimeur.

LA CHEMINE'E A.

Finiſſons notre converſation, on voit bien que vous êtes la Cheminée d'un homme de Finances, vous êtes ignorante & ignorantiſſime ſur les choſes de Littérature, & votre petit génie ne paſſe pas le calcul : Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir confié mes douleurs.

LA CHEMINE'E B.

Vous m'inſultez, tandis que je compatis ſincerement à votre malheur.

LA CHEMINÉE A.

Eſt-ce y compatir, que de louer ceux qui en ſont cauſe? Allez encore une fois, vous êtes auſſi inſolente que celui à qui vous appartenez.

LA CHEMINÉE B.

Pour être glacée, la fumée vous monte bien vivement à la tête. Laiſſez-là, je vous prie, mon Financier, un billet de ſa main vaut mieux que tous les volumes du Parnaſſe; tout ce qu'il écrit eſt ſolide, admirable & d'un goût univerſel. Tant que ſes livres ſeront en regle, je ne crains point le froid, mon feu ſera mieux entretenu que celui des Veſtales; & votre pauvre Auteur ſera fort heureux de s'y venir chauffer. Pour vous, malgré vos injures, je vous ſouhaite, pour vous réchauffer, un Financier comme le mien.

ENTRETIEN II.

LA CHEMINE'E *C.* ET LA CHEMINE'E *D.*

LA CHEMINE'E C.

QUEL prodige ! Quel miracle ! Sçavez-vous, ma bonne amie, ce qui vient de marriver ?

LA CHEMINE'E D.

Y a-t-il long-temps ?

LA CHEMINE'E C.

Environ une heure.

LA CHEMINE'E D.

Non, ma chere voiſine, j'aſſiſtois à un mariage qui ſe faiſoit ſous mon manteau.

LA CHEMINE'E C.

Un mariage !

LA CHEMINE'E D.

Oui, & le mieux aſſorti qu'il ſoit poſſible. Liſandre & Célimene m'ont pris pour témoin de leurs Sermens, & mes Dieux Penates ſeuls ſont garans de la foi qu'ils ſe ſont donnée ; aucun mortel n'a été admis à cette Cérémonie, que Liſette, ſuivante fidelle de Célimene. Ils goutent à préſent les douceurs de cette union myſtérieuſe.

LA CHEMINE'E C.

Voilà un mariage bien ſolide.

LA CHEMINE'E D.

Je ſçai qu'il y manque certaines petites formalités, mais l'amour y ſuppléera, ils s'aiment, & je ſuis ſûre que malgré leurs parens ils s'aimeront toujours. Trouve-t-on cela dans les mariages les plus réguliers ?

LA CHEMINE'E C.

Non ſans doute : le mariage eſt communément un contrat politique, qui lie éternellement deux perſonnes qui ne s'aiment point, & qui ſe haïront toute leur vie.

LA CHEMINE'E D.

Hé bien, je vous réponds, que les nœuds qui viennent d'unir Liſandre à Célimene, ſont plus reſpectables ; ce ſont les chaînes même de l'amour.

LA CHEMINE'E C.

Je vous félicite, ma chere voiſine, je vous ſçai bon gré de vous intéreſſer au bonheur des amans ; nous leur devons cela comme leurs confidentes. Pour moi je ferois tout au monde pour eux : Ecoutez donc ce qui m'eſt arrivé. Mon avanture reſſemble aſſez à la vôtre : Vous ſçavez que la chambre à laquelle j'appartiens, eſt une vraie célule.

LA CHEMINE'E D.

Et que c'eſt la célule d'une petite perſonne charmante, de Julie.

LA CHEMINE'E C.

Julie étoit aimée d'un jeune Officier fort aimable, nommé Traſon, & Traſon n'aimoit point une ingrate.

LA CHEMINE'E D.

Voilà ce que je ne ſçavois pas.

LA CHEMINE'E C.

Il ne manquoit à leur bonheur que l'occaſion d'être heureux; mais la mere de Julie avoit plus d'yeux qu'Argus; & la chambre de cette fille malheureuſe étoit plus inacceſſible que la tour de Danaé.

LA CHEMINE'E D.

Que vous êtes ſçavante! Vous poſſédez à merveille la Fable; je croi qu'avant Julie vous aviez eu

un Poëte à votre foyer; mais la tour de Danaé, puisque vous me la citez, ne fut pas impénétrable à une pluie d'or.

LA CHEMINÉE C.

Cela est vrai, vous sçavez aussi que Danaé avoit pour amant un Dieu, & un Dieu qui pouvoit convertir la pluie & les pierres en or, au lieu que Trason après trois campagnes, ne doit pas être bien en especes; ainsi il n'étoit pas question de recourir à la pluie d'or.

LA CHEMINÉE D.

De quel autre expédient s'est-il donc servi?

LA CHEMINÉE C.

Du plus simple qu'il fut possible. Trason demeure fort près d'ici, sans autre magie que celle de l'amour, il a monté par la cheminée, il est venu sur les toits jusqu'à mon chapiteau qu'il a enlevé sans peine;

çar je n'avois pas la moindre envie de lui réſiſter, enſuite il eſt deſcendu par mon tuyau dans la chambre de Julie, en ſe ſoutenant avec le dos & les genoux.

LA CHEMINE'E D.

L'attendoit-t-elle ?

LA CHEMINE'E C.

Non : Elle le ſouhaitoit ſeulement ; & bien loin de recevoir entre ſes bras ſon amant, elle en a eu une frayeur étonnante, en le voyant deſcendre.

LA CHEMINE'E D.

Je gage qu'elle s'eſt évanouie.

LA CHEMINE'E C.

On s'évanouiroit à moins. Point de plaiſanterie, s'il vous plaît, le beau Ramoneur s'eſt jetté aux pieds de Julie & s'eſt bien-tôt fait reconnoître pour Traſon. Jamais on n'a vû de ſituation ſi tendre. Voilà l'avantage que nous avons

nous autres Cheminées, nous ſommes témoins de mille jolies choſes que les hommes voudroient voir à quelque prix que ce fût. La peur de Julie eſt diſſipée à préſent & ſon cœur eſt animé de ſentimens bien différens.

LA CHEMINE'E D.

Voilà, ma chere voiſine, dans la même nuit deux mariages aſſez reſſemblans.

LA CHEMINE'E C.

A peu près : cependant mes amoureux n'ont pas ſeulement prononcé le vœu vénérable; mais les événemens obligeront peut-être la mere de Julie à recevoir Traſon pour gendre. Je me réjouis d'avance de la déconſolation de cette pauvre femme.

LA CHEMINE'E D.

Et moi des plaiſirs que goûte à préſent ſa chere fille.

ENTRETIEN III.

LA CHEMINE'E *E.* ET LA CHEMINE'E *F.*

LA CHEMINE'E E.

DITES-MOI, s'il vous plaît, comment faites-vous pour ne pas vous ennuyer avec vos vieilles filles ? Du matin jusqu'au soir il n'y a qu'elles à votre foyer, toujours mêmes visages, mêmes discours. Je gage que vous en êtes bien lasse.

LA CHEMINE'E F.

Je vous avoue, que je souhaite souvent de les voir déloger; cependant je risquerois peut-être de ne pas respirer, lorsqu'elles n'y seroient plus, une si bonne fumée : elles

elles ſont dévotes, par conſéquent n'ont pas moins de ſoin de leur corps que de leur ame. Sur-tout quand certain grand chapeau vient les viſiter, elles n'épargnent rien; leur cuiſine vaut celle d'un Fermier Général, & la fumée que j'exhale alors eſt un vrai parfum!

LA CHEMINE'E E.

Vous aimez la fumée, à ce que je vois, chacun a ſon goût, & le mien eſt uniquement pour la variété. Les viſages nouveaux & les avantures me plaiſent; c'eſt ma folie: Je ſuis, comme vous ſçavez, Cheminée de chambre garnie.

LA CHEMINE'E F.

Et comme telle, il faut bien vous faire à la nouveauté.

LA CHEMINE'E E.

J'y ſuis ſi bien faite, que je ſerois fâchée de voir ſix mois de ſuite, les mêmes perſonnes. Auſſi

cela ne m'eſt-t-il guéres arrivé depuis que j'exiſte.

LA CHEMINE'E F.

C'eſt que vous n'êtes pas des anciennes du quartier.

LA CHEMINE'E E.

Il s'en faut de beaucoup, mais je ſuis peut-être des plus inſtruite.

LA CHEMINE'E F.

Racontez-moi donc quelques-unes de vos avantures, je vous en prie par notre voiſinage.

LA CHEMINE'E E.

Très-volontiers, ſi cela ne vous ennuye pas. Commençons dès mon exiſtence dont la datte eſt encore nouvelle. Le premier humain qui s'eſt chauffé à mon feu étoit un Cadet d'une Province où les Cadets n'ont d'autres patrimoines que leur épée & l'heureuſe effronterie de vanter ſans ceſſe

leur nobleſſe. A ce talent qu'il poſſédoit au premier degré, mon Chevalier de Moudonis en joignoit un autre beaucoup plus lucratif. Il jouoit le plus heureuſement du monde, & ſon bonheur étoit la force d'une étude très-aſſidue. Tout le jour à mon foyer, il s'occupoit à chercher des combinaiſons avantageuſes dans les cartes, & il paſſoit les nuits à les mettre en pratique.

LA CHEMINE'E F.

Ainſi il ne manquoit pas d'argent.

LA CHEMINE'E E.

Vous vous trompez, il diſſipoit à proportion de ſon gain, de ſorte qu'il étoit toujours au même point. Il brilloit, c'étoit ſa manie, ou plutôt celle de ſa nation : mais ſon fracas ne dura pas long-temps. Sa bonne fortune révolta contre

lui toutes les Académies de jeu, on lui fit de mauvaiſes affaires, & je le perdis au bout de quatre mois. Il étoit joli homme, je le regrette encore.

LA CHEMINE'E F.

Par qui fut-il remplacé ?

LA CHEMINE'E E.

Par le plus ſingulier perſonnage qu'on puiſſe voir. C'étoit un mari fidele au-delà du tombeau, inconſolable de la perte de ſa chere moitié, inſenſible à tous autres plaiſirs qu'à celui des larmes ; enfin un mari unique. Il fit d'abord tendre en noir toute la chambre & fermer ſes fenêtres à la lumiere du Soleil ; il ne conſerva que la ſombre lueur d'une lampe. Dans cette affreuſe obſcurité, il ne faiſoit que ſangloter & verſer des larmes. Souvent il parloit tout haut comme un fou à

une boëte qu'il sembloit adorer, sur un tapis noir ; il s'entretenoit avec cette précieuse relique, & lui parloit comme si elle eût répondu à ses discours passionnés.

LA CHEMINE'E F.

Il y avoit peut-être un esprit enfermé dans cette boëte.

LA CHEMINE'E E.

Un esprit enfermé ! Quelle simplicité ! Non elle contenoit le cœur de son épouse. C'étoit-là l'objet de ses hommages & de son idolâtrie.

LA CHEMINE'E F.

Quel excès de tendresse ! ce que vous me dites me paroît incroyable.

LA CHEMINE'E E.

Je ne le croirois pas moi-même si je ne l'avois vû. J'ai entendu lire, il y a quelques temps, un livre qui rapporte un trait de

fidélité ou de folie pareil dans un Philosophe Anglois, & je n'ose y ajouter foi, malgré ce que je viens de vous dire. Un exemple de cette nature doit être unique.

LA CHEMINE'E F.

Mais combien de temps ce bon mari demeura-t-il dans sa folie ?

LA CHEMINE'E E.

Trois grands mois. Il est vrai que ses yeux commençoient à lui refuser ses larmes délicieuses, & il ne pouvoit plus retrouver ses premieres douleurs. Il ne continuoit presque plus sa pénitence que par honneur. Heureusement pour lui, ses amis le découvrirent, & le tirerent d'affaire. Je croi qu'il leur sçut bon gré de lui faire violence. Ils l'emmenerent, & je perdis ainsi ce lugubre personnage.

LA CHEMINE'E F.

Vous n'en fûtes pas je croi bien fâchée.

LA CHEMINÉE E.

Nullement. La chambre, après lui, fut donnée à une femme; j'en fus charmée, parce que je n'avois encore connu que des hommes. Une parure ſimple, & quarante ans écrits ſur ſon front, lui donnoient un air de gravité qui me frappa d'abord, & ſur le portrait qu'on m'avoit fait des Dévotes, je crûs que ç'en étoit une.

LA CHEMINÉE F.

Vous vous trompiez peut-être.

LA CHEMINÉE E.

Je fus bien-tôt détrompée. C'étoit une femme prudente qui aimoit ſon plaiſir, & chériſſoit ſa réputation; & pour les concilier enſemble elle venoit du fond de ſa Province, chercher à Madrid un aſyle contre la médiſance. Elle fut bien tôt ſuivie de celui en faveur de qui elle faiſoit le voyage. Que je fus étonnée à la

premiere visite que lui rendit son Amant! Elle vola entre ses bras, sa gravité se changea en une folle vivacité, & le feu de son visage en effaça sur le champ la trace des années.

LA CHEMINE'E F.

La plaisante Dévote!

LA CHEMINE'E E.

Elle aimoit avec tout l'emportement imaginable; aussi ne négligeoit-t-elle rien pour conserver sa conquête; elle sçavoit parfaitement qu'à son âge, il est permis d'orner la nature, & d'employer quelques artifices.

LA CHEMINE'E F.

De quels artifices pouvoit-elle se servir?

LA CHEMINE'E E.

Je veux dire, qu'avec du blanc & du rouge elle se donnoit la couleur qu'elle souhaitoit, que les parfums,

ſums, les bains, l'ajuſtement tout étoit employé. Sa toilete duroit ordinairement juſqu'à ce que ſon Amant fût venu, & recommençoit dès qu'il étoit ſorti. Elle étudioit ſans ceſſe devant ſon miroir les différens airs de langueur ou de vivacité qu'elle devoit prendre avec ſon Amant; pour les careſſes & les complaiſances, elle en poſſédoit l'art à merveille.

LA CHEMINE'E F.

Avec tout cela, il n'étoit pas poſſible qu'elle ne ſe fît point aimer?

LA CHEMINE'E E.

Elle avoit encore d'autres charmes infiniment plus puiſſans ſur le cœur d'un jeune homme: Elle étoit riche, & donnoit largement. Or il faudroit avoir l'ame bien dure pour ne pas aimer une femme généreuſe; mais les jours des hommes ſont comptés. Lorſque ces deux Amans

étoient au comble de leurs plaiſirs, le Cavalier tomba malade & mourut en peu de temps, malgré tous les ſecours que les plus expérimentés Médecins purent apporter.

LA CHEMINE'E F.

Son Amante en fut extrêmement touchée, ſans doute ?

LA CHEMINE'E E.

Oui, elle pleura, reprit ſon air compoſé, & retourna édifier ſa Province par ſes exemples. Ma chambre ne fut pas vuide longtemps, elle fut auſſi-tôt habitée par une autre femme dont la profeſſion étoit de faire des mariages.

LA CHEMINE'E F.

Voilà un plaiſant métier !

LA CHEMINE'E E.

C'eſt un métier très-commun. Ces ſortes de négociations demandent de l'adreſſe, & la bonne Dame n'en manquoit pas ; elle faiſoit les

propoſitions, facilitoit les entrevues, & ſouvent menoit à fin l'avanture. Combien de contrats ſe ſont fabriqués ſous mon manteau ! Elle avoit le talent de faire paſſer pour très-riche le plus mince Gaſcon, & donnoit du luſtre à la vertu la plus équivoque.

LA CHEMINE'E F.

L'admirable femme !

LA CHEMINE'E E.

Tout cela n'étoit pour elle qu'un jeu : Elle auroit trompé toutes les expertes. Auſſi fit-elle fortune dans cette adroite profeſſion ; mais elle s'aviſa d'avoir des ſcrupules, & les pouſſa ſi loin qu'elle crut devoir aller cacher dans un cloître la honte de ſa vie paſſée ; c'eſt ainſi que la dévotion me fit perdre cette habile Négociatrice.

LA CHEMINE'E F.

Heureuſement votre indiffé-

rence naturelle vous empêcha de la regretter.

LA CHEMINE'E E.

Cela eſt vrai : Cependant après elle, j'eus long-tems des perſonnages très-communs ; comme des Plaideurs, des Plaideuſes, gens fort ennuyeux, ou des Provinciaux que la curioſité ſeule amenoit à Madrid, & qui s'en retournoient chez eux ſans avoir rien vû qu'en perſpective. Mais il eſt tard, ma voiſine ; je vous ſouhaite le bon ſoir, je vous acheverai une autre fois les portraits des originaux que j'ai vû à mon Foyer.

LA CHEMINE'E F.

Adieu, ma chere voiſine, je vous ferai ſouvenir de la parole que vous me donnez.





LES BEQUILLES

DU DIABLE BOITEUX.

MONSIEUR,

JE vous annonce une nouvelle Edition du Diable-Boiteux. Malgré l'ancienne rancune que nous conſervons depuis le péché originel, contre la Gent diabolique, tout le monde aime Aſmodée ; on le lit, on le careſſe ; jamais Diable n'a été ſi fêté.

Il auroit pû paroître aux yeux de Don Cléofas ſous une forme plus gracieuſe, & tel que les Poëtes l'ont repréſenté ſous le beau nom de *Cupidon*; mais ennemi du déguiſement, il ſe montre à ſon libérateur dans toute ſa laideur naturelle, pour lui témoigner qu'il ne veut rien lui cacher. Voilà un exemple de franchiſe peu commune : Combien d'Amans n'ont jamais eu le bonheur de voir le viſage de leurs Maîtreſſes ſans agrémens étrangers. Après tout, tel qu'il eſt, il reſſemble mieux au Démon de la volupté, qu'avec les graces & la beauté, que l'antiquité lui donne en le nommant le Dieu d'Amour; & ſon manteau avec les figures ingénienſes qui y ſon peintes, lui ſied mieux que les aîles dorées, le Carquois & le Bandeau.

Au reste, sa difformité est bien compensée par son bon caractere & son esprit. Il s'acquitte scrupuleusement de sa parole ; il rend à Don Cléofas les plus grands services, & ne tient en rien de la méchanceté des habitans des enfers. Du côté de l'esprit, il soutient glorieusement la réputation de ses confreres ; il en a comme tous les Diables ensemble. Je n'en veux pas d'autre preuve que ce qu'il dit au sujet de sa dispute avec le Démon Pillardoc : après cela, dit-il, on nous réconcilia ; nous nous embrassâmes ; depuis ce temps-là nous sommes ennemis mortels. Ce trait laisse à penser, tout ce qu'on peut dire ; & vous en trouverez deux cens pareils dans les peintures qu'il fait de nos défauts.

Peut-on exprimer les ridicules

des hommes avec plus de force & plus de délicateſſe ? Ses portraits ſont achevés. Quand je me repréſente ce Boiteux avec ſes *Béquilles*, je m'imagine que tous les traits piquants, mais ſenſés, qu'il lance, ſont autant de coups de *Béquilles* qu'il donne aux différens originaux qui les méritent : quoiqu'il ſemble badiner, il ne frappe jamais à faux, tous ſes coups de *Béquilles* portent.

L'Ecolier profita ſûrement plus dans une nuit avec Aſmodée, qu'il n'avoit fait dans toute ſa jeuneſſe avec tous les Docteurs d'*Alcala* : Ceux-ci l'avoient rebuté par leur morale éternelle, au lieu que dans le Boiteux, il trouva un maître habile, qui dans un tableau réjouiſſant, lui faiſoit ſentir parfaitement les défauts des hommes, & le corrigeoit adroitement ſans

l'accabler de leçons ennuyeuſes.

Ainſi, je ne ſuis point ſurpris que ce Boiteux ait fait une ſi brillante fortune. Peut-on refuſer en France ſon ſuffrage à un Ouvrage qui renferme un heureux mélange de légereté, de vivacité, de politeſſe & de ſolidité, ſous un air de bagatelle. Nous ſommes prévenus contre les préceptes, nous voulons être amuſés; mais dans cet amuſement qui nous plaît ſi fort, nous demandons de la juſteſſe & de la raiſon; enfin nous ſommes des enfans raiſonnables, & le Seigneur Aſmodée s'eſt parfaitement conformé au goût de notre Nation : il faut, ſans doute, que les François ayent mérité de lui quelque prédilection. J'admire encore ſon déſintéreſſement d'avoir travaillé à nous rendre ſages contre ſes propres intérêts & ceux de ſes confreres, qui

n'ont pas dû lui en ſçavoir bon gré.

Y a-t-il quelqu'un, Monſieur, qui ne ſoit jaloux du plaiſir que goûtoit Zambullo, ſur les obſervatoires où le plaçoit Aſmodée ? Je vole avec eux ſur la Tour de San-Salvador, je me rend les objets préſens par mon imagination, & je ſuis enchanté. Je vois d'abord une coquette ſurannée, qui ſe couche après avoir laiſſé ſur ſa toillette ſes cheveux, ſes ſourcils & ſes dents ; un galant ſexagénaire qui ôte ſon œil & ſa mouſtache poſtiches, en attendant que ſon valet vienne le débarraſſer de ſon bras & de ſa jambe de bois pour les cacher avec le reſte ; & la ſœur aînée de ce bel Adonis, qui avec une gorge & des hanches artificielles, ſe donne un air de mineure. Je ris autant que l'Ecolier, de la ſingularité de ces trois perſonna-

ges raſſemblés ſous le même toît.

Dans une autre maiſon, j'admire le bon naturel du vieux Don Torribio, que les cris de ſa femme en couche percent juſqu'au cœur, tandis qu'un domeſtique, qui eſt la cauſe premiere des douleurs de ſa Maîtreſſe, dort d'un profond ſommeil. Je ſçais bon gré à ce Médecin que je vois s'habiller à la hâte, de courir ſi promptement au ſecours de ce Prélat qui a touſſé deux ou trois fois depuis une heure qu'il eſt au lit.

Je contemple dans un grenier ce prudent Auteur qui raſſemble dans une Epître dédicatoire toutes les vertus morales & politiques, & toutes les louanges qu'on peut donner à un homme illuſtre, par lui-même & par ſes ancêtres, ſans ſçavoir à qui il dédiera ſon Ouvrage; mais bien diſpoſé à ne rien

diminuer de ſes Eloges. Il y a des Auteurs qui vivent de flatteries; mais je ſuis ſurpris du trait que le *Boiteux* ajoûte, qu'une femme de la Cour, peu ſatisfaite d'une Epître dédicatoire qui lui étoit adreſſée, ſe donna la peine d'en faire une autre qu'elle envoya à l'Auteur pour la faire imprimer.

Je regarde dans la rue avec mes Compagnons, & je plains ce pauvre Caſtillan, filant l'amour parfait ſous les fenêtres de ſa Maîtreſſe, qui pleure au ſon de la Guittarre de ce froid amant, l'abſence de ſon rival. Dans un bâtiment neuf, je ſuis édifié des ſaintes frayeurs d'un Contador, qui ſonge à bâtir un Monaſtere des richeſſes qu'il a amaſſées par des voyes équivoques: le bon homme eſt dans la meilleure foi du monde; une Egliſe & un Réfectoire

fondés, il va ſe croire le plus juſte de tous les hommes. Je ne ſuis pas moins charmé des tendres ſcrupules d'une femme de ſoixante ans, qui épouſe un homme de dix-ſept ans, pour goûter ſans remords des plaiſirs qu'elle aime. Des motifs auſſi louables ne méritent pas le charivari qu'on lui donne.

Après avoir montré à Don Cléofas pluſieurs autres Originaux auſſi divertiſſans, Aſmodée, pour ne pas accabler par trop d'objets ſon imagination, lui explique le ſujet de la joye qu'il remarque dans un grand Hôtel, & lui raconte d'un bout à l'autre les amours du Comte de Belflor & de Léonor de Ceſpédes. Il faut convenir, Monſieur, que le Boiteux conte bien agréablement; ſon Hiſtoire eſt charmante, l'intri-

gue eſt parfaitement développée, tout y eſt inſtructif. La vertu & la foibleſſe de Léonor, l'amour & l'ambition du Comte de Belflor, l'adreſſe de la Dame Marcelle, la fureur de Don Luis de Ceſpédes; enfin tous les caracteres y ſont peints d'après nature : Aſmodée connoiſſoit bien le cœur humain.

Je reviens avec un nouveau plaiſir après cette Hiſtoire, aux obſervations que le Diable continue avec le même eſprit. De nouveaux Originaux rempliſſent la ſcéne : Dans cet Hôtel, c'eſt un Marquis ignorant, qui, pour ſe donner un air de protecteur des gens de Lettres, loge chez lui un Compilateur. Quelques portes au-deſſous de celle du Marquis, c'eſt une habile Négociatrice, qui pour la commodité d'un nombre

de riches veuves, tient une liste de tous les étrangers bien faits qui arrivent chaque jour dans la Ville ; elle s'informe de leur naissance, de leur pays, de leur âge, de leur taille, de leur air, puis elle en fait le rapport à ces veuves, qui font leurs réflexions là-dessus ; & si le cœur leur en dit, elle les abouche avec ces étrangers.

Dans une autre maison, ce sont des Dévotes alarmées, qui s'empressent pour un Inquisiteur malade. Jamais on n'a vû de scéne si comique ; l'une lui fait ses bouillons, & l'autre, au chevet de son lit, a soin de lui tenir la tête chaude, & de lui couvrir la poitrine ; ce sont, sans doute, les deux favorites de sa Révérence. L'anti-chambre est remplie d'autres Pénitentes, qui accourent toutes avec des remédes differens ;

chacune vante le ſien au valet de l'Inquiſiteur, & lui dit à l'oreille, en lui mettant un Ducat à la main : Laurent, mon cher Laurent, fais en ſorte, je te prie que ma bouteille ait la préférence. Et pour faire ſentir à Zambullo tout le bonheur du malade, Aſmodée ajoûte, que s'il n'étoit Diable, il voudroit être Inquiſiteur.

Suivons, Monſieur, Don Cléofas ſur les Priſons où il ſe fait tranſporter. Que vous ſemble de ce Priſonnier, qui ſurpris à l'eſcalade d'un balcon, aime mieux courir les riſques de périr d'une maniere infâme comme voleur, que de commettre l'honneur de ſa Dame, en avouant ſon commerce amoureux ? Il ſera, peut-être, le premier martyr de la diſcrétion, & perſonne ne l'imitera en France. Je plains ſincerement un autre

autre innocent, ce pauvre Ecuyer accusé injustement d'avoir volé un diamant; je voudrois comme Don Cléofas, qu'Asmodée pût le délivrer; mais d'un autre côté je goûte fort les raisons qu'apporte l'Esprit, pour prouver que s'il étoit lui-même en prison, il ne pourroit s'en tirer qu'en *Finançant.* A propos d'un vol, dont l'Auteur est en prison, il donne encore à la Justice *un coup de Béquille*, au moins aussi rude. Zambullo lui demande si l'on a rendu les écus retrouvés : Oh que non, répond Asmodée, ce sont des pieces, qui prouvent le vol, la Justice ne s'en désaisira pas. Il est vrai qu'il n'épargne pas plus le saint Office, excepté qu'il en parle à voix basse.

Au triste spectacle des prisons, je vois succéder des objets plus plaisans. J'admire la religion d'un

Usurier, du Seigneur Sanguisuela, qui prend en conscience six cens soixante ducats, pour l'intérêt de trois cens quarante qu'il prête, & qui par scrupule ne veut point les compter avant que d'avoir entendu fort dévotement la Messe & le Sermon. Je partage la confusion de cette dormeuse, qui prenant son amant pour son valet, le prie de ne pas recommencer, & je suis charmé du sens froid avec lequel cet amant dit en se retirant à l'heureux valet : Ambroise, n'entrez pas, votre maîtresse vous prie de la laisser en repos.

Je change de place avec le Boiteux, je le suis sur la maison où sont enfermés les foux. Combien de genres différens de folie ! & que les causes en sont singulieres ! La tête a tourné à ce nouvelliste Castillan, pour avoir vû dans les Gazettes

que vingt-cinq Eſpagnols avoient été battus par cinquante Portugais. Ce maître d'école eſt devenu fou en cherchant le *Paulo-poſt ſuturum* d'un verbe grec. Et Don Blaz, pour avoir été obligé de rendre la dotte de ſa femme. Il y a auſſi des femmes dans cet Hôtel de la folie : entr'autres, l'épouſe ſuperbe d'un Corrégidor, à qui la rage d'avoir été appellée Bourgeoiſe par une femme de qualité, a fait perdre la raiſon. Et la femme d'un Tréſorier du Conſeil des Indes, devenue folle de dépit d'avoir été obligée, dans une rue étroite, de faire reculer ſon carroſſe pour laiſſer paſſer celui d'une Ducheſſe.

Aſmodée montre auſſi à ſon compagnon dans un quartier voiſin, un grand nombre de foux, qui métiteroient bien d'être enfermés. La femme, par exemple, d'un Ar-

chitecte qui fait des Legs à des gens de qualité, à cauſe de leurs grands noms, & qui n'oſe rien laiſſer à un homme qui lui a rendu de grands ſervices, de peur de deshonorer ſon Teſtament, par le nom d'un Roturier. J'aime ſur-tout ce Cavalier de ſoixante ans, qui, en racontant à une jeune Dame les bonnes fortunes de ſa jeuneſſe, prétend qu'elle lui doit tenir compte d'avoir été aimable autrefois. Et ce bon Chanoine qui achete ſans ceſſe des meubles, des tableaux, des bijoux, dans l'eſprit de faire admirer ſon inventaire après ſa mort. Jugez, Monſieur, des autres Foux par ceux-là.

Aſmodée étend ſes obſervations juſques ſur les morts : Il porte ſon Compagnon ſur une Egliſe remplie de Mauſolées, & lui dévoile ce qu'ils contiennent; quelque fois

il lui fait en deux mots le portrait d'un mort, & lui apprend comment il eſt ſorti de ce monde. Ce Tombeau-ci, lui dit-il, récele les reſtes d'un Officier général, qui comme un autre Agamemnon, trouva au retour de la guerre un Egiſte dans ſa maiſon. Dans celui-là, repoſe un Courtiſan, qui ne s'eſt jamais fatigué qu'à faire ſa cour. Un peu plus loin, ce Mauſolée plus modeſte, renferme le biſarre aſſemblage d'un vieux Doyen du Conſeil des Indes, & de ſa jeune femme. Il étoit prêt à ſigner la ruine de deux enfans qu'il avoit d'un premier lit, lorſqu'une apoplexie l'emporta, & ſa femme mourut vingt-quatre heures après lui, de regret qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard.

Le Boiteux par ſa puiſſance, fait même voir des ombres à Zam-

bullo, entr'autres celle de trois fameuſes Comédiennes, dont la fin eſt aſſez plaiſante : l'une avoit trouvé la mort dans la bonne chere, l'autre avoit crevé ſubitement de dépit, au début d'une nouvelle Actrice applaudie par le Parterre, & la troiſiéme étoit morte d'une fauſſe couche derriere le théâtre en venant de jouer ſur la ſcéne le rôle d'une Veſtale. Je doute fort que les Médecins approuvaſſent les peintures qu'Aſmodée fait enſuite remarquer à l'Ecolier ſur les aîles de la mort qu'il lui rend viſible. Il faut avoir une imagination diabolique pour y voir de jeunes Médecins qui ſe font recevoir Docteurs en préſence de la Mort qui leur donne le bonnet. Je ne conſeillerois pas à des hommes malades de parler de la Médecine avec tant d'irrévérence.

Admirez, Monſieur, l'adreſſe d'Aſmodée pour effacer de l'eſprit de l'Ecolier les triſtes images des Tombeaux & de la Mort; il fait venir une Hiſtoire dont la force de l'amitié fait le ſujet; elle eſt auſſi-bien écrite que les amours du Comte de Belflor : cependant à cauſe du tragique qu'elle contient, je ſuis bien aiſe de la voir ſuivie du Chapitre des Songes. Le Boiteux les explique d'une maniere qui approche ſouvent de la vérité : Par exemple, ceux d'un Procureur & de ſa femme, n'en ſont pas bien éloignés. Le mari rêve qu'il va à l'Hôpital viſiter & aſſiſter de ſes propres deniers un de ſes Clients qu'il a ruiné. Et la Procureuſe ſonge que ſon mari chaſſe un grand Clerc, dont il eſt devenu jaloux. Et cette femme titrée, en rêvant que Jupiter eſt devenu amoureux

d'elle, & qu'il ſe met à ſon ſervice ſous la forme d'un grand Page des mieux bâtis, ne fait peut-être pas un rêve ſi extravagant.

Je finis, Monſieur, je ne vous dirai rien des obſervations que continue Aſmodée ſur les mouvemens de Madrid & ſur les Captifs rachetés. C'eſt toujours Aſmodée qui parle, & qui peint avec le même eſprit & la même ſolidité. Le tableau eſt achevé comme il avoit été commencé, & les Lecteurs judicieux y trouveront juſqu'à la fin *des coups de Béquilles*, dont ils feront bien de profiter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

UNE

UNE JOURNÉE DES PARQUES, SONGE.

Par M. LE SAGE, *Auteur du Diable Boiteux.*

AVANT-PROPOS.

UN après ſoupé, je m'amuſai à lire les Remarques de Monſieur Dacier ſur les Odes d'Horace, & je lus ſur-tout avec attention un endroit où ce ſçavant Commentateur parle ainſi des Parques. „ Suivant l'opinion des „ Anciens, Clotho, Lacheſis & „ Atropos étoient trois ſœurs, „ filles de Jupiter & de Thémis. „ Heſiode les fait filles de la Nuit, „ & Platon de la Néceſſité. „ Clotho tient la quenouille & tire „ le fil, Lacheſis tourne le fuſeau, „ & Atropos coupe. Elles ſont „ maîtreſſes de la vie des Hom- „ mes, depuis qu'ils ſont nés juſ- „ qu'à ce qu'ils meurent : Elles „ n'épargnent perſonne, & le fil

„ tranché par Atropos eſt l'heure
„ fatale de la mort.

Dans un autre endroit Monſieur Dacier dit : „ Les Parques ſe „ ſervoient de deux ſortes de lai- „ nes, de blanche & de noire. „ Elles employoient la blanche „ pour filer une vie longue & heu- „ reuſe, & l'autre pour filer des „ jours malheureux & de peu de „ durée : Ou plutôt (ajoûte-t-il) „ elles filoient des laines qu'elles „ tiroient des paniers qui étoient à „ leurs pieds, & dans leſquels il y „ avoit des fuſées noires & des fu- „ ſées blanches. Elles mêloient ces „ laines en filant, lorſque la vie des „ Hommes étoit mêlée ; c'eſt-à- „ dire, que pour marquer un mal- „ heur qui devoit arriver, elles pre- „ noient la laine noire, qu'elles „ quittoient pour ſe ſervir de la „ blanche lorſque ce malheur de-

„ voit finir. Enfin quand un Mor-
„ tel touchoit à ſon dernier mo-
„ ment, & qu'Atropos ſe préparoit
„ à donner le coup de ciſeau, le fil
„ devenoit tout noir.

En liſant ce que je viens de rapporter, je m'arrêtois de moment en moment, & tâchois de me faire une image du travail des Parques; mais la confuſion des idées qui s'offroient là-deſſus à mon eſprit, m'aſſoupit peu-à-peu, & donna, la nuit, occaſion à un Songe fort ſingulier. Je rêvai que j'étois au haut des Cieux, dans une ſalle qui reſſembloit au magaſin d'un Marchand de draps : j'y voyois, tout-autour, des rayons ſur leſquels il y avoit une infinité de paquets de filaſſe & d'écheveaux de fils, & au bas une grande quantité de vaſes de différentes grandeurs, & qui me paroiſſoient d'une matiere tranſparente,

& ſemblable à celle de ces boules de ſavon que les enfans font pour s'amuſer. La ſalle étoit vaſte & bien éclairée ; les étoiles du Firmament lui ſervoient de platfond.

Tandis que je regardois de tous mes yeux cette ſalle céleſte, les trois Parques y parurent ſubitement, ſans que je viſſe par où elles y étoient entrées. Elles avoient la forme de trois petites Vieilles, ſéches & laides à faire peur Elles ne firent pas ſemblant de m'appercevoir, & commencerent à s'entretenir ſans prendre garde à moi, qui entendis leur converſation.

A mon réveil, trouvant mon Songe aſſez plaiſant, j'entrepris de l'écrire pendant que les images en étoient récentes. Voici à peu près quel fut l'entretien des Parques.



UNE JOURNÉE DES PARQUES,

DIVISÉE EN DEUX SÉANCES.

SÉANCE PREMIÉRE.

CLOTHO, LACHESIS, ATROPOS.

LACHESIS.



HOLA ! Filles de Jupiter & de Thémis, Atropos, Clotho, venez, mes Sœurs ; mettons-nous à l'ouvrage : il eſt temps, ce me ſemble, de commencer la journée.

CLOTHO.

Oh, pour cela oui ! Le nectar que nous venons de boire à la table des Immortels, nous a un peu amuſées ; mais nous en reprendrons notre travail avec plus d'ardeur.

LACHESIS.

Vous avez raiſon. Ça, Clotho, préparez la quenouille ; mes doigts ne demandent qu'à tourner le fuſeau. Filons, filons.

ATROPOS.

Coupons, coupons. Vulcain m'a fait un ciſeau neuf. Je veux l'eſſayer : voyons qui en aura l'étrenne.

CLOTHO.

Faiſons d'abord deſcendre aux Royaumes Sombres quelques milliers d'hommes ; nous filerons & réglerons enſuite les deſtinées des humains qui naîtront aujourd'hui.

LACHESIS.

C'eſt bien dit. Que nous allons paſſer agréablement la journée !

CLOTHO *à Atropos, en lui préſentant un paquet de fils.*

Tenez, Atropos, je ne puis offrir un plus beau coup d'eſſai à votre ciſeau, qu'en lui donnant à couper une partie de ce gros paquet de fils. Ce ſont les vies de deux cens mille combattans qui vont en découdre ſur les frontieres de Perſe.

ATROPOS.

Que j'en vais coucher par terre ! (*Elle coupe.*) En voilà pour le moins trente mille à bas.

CLOTHO.

Laiſſons vivre le reſte, juſqu'à ce qu'il nous prenne envie d'en faire un nouveau carnage. Il faut avouer que depuis quelques années

nous avons envoyé bien des Turcs & des Perſans aux Enfers.

ATROPOS.

Nous n'avons pas moins expédié de Maures , tant blancs que noirs. Quel plaiſir pour nous d'avoir une autorité deſpotique ſur tous les mortels, & de faire ſentir, quand il nous plaît, à ces petites créatures, qu'il dépend de nous d'abréger ou de prolonger leurs jours! Allons, mes Sœurs, ſecondez-moi; je ſuis en train de faire de la beſogne. Je vous crois toutes deux dans la même diſpoſition.

LACHESIS.

Vous auriez tort d'en douter.

ATROPOS.

Que de gens vont paſſer le pas après ces Mahométans!

CLOTHO *apportant un autre paquet de fils.*

Autre paquet de Guerriers que

je vous livre. Ce ſont deux autres Armées qui s'obſervent ſur les bords du Pô avec une vigilance infatigable, qu'une égale fureur anime, & qui brûlent d'impatience d'en venir aux mains.

LACHESIS.

Il faut qu'elles ſe ſatisfaſſent.

ATROPOS *coupant.*

J'en vais exterminer un grand nombre de part & d'autre.

CLOTHO.

Vous venez d'abattre bien des François & des Piémontois.

ATROPOS.

Et encore plus d'Allemands.

LACHESIS *préſentant deux écheveaux.*

On aſſiége en Allemagne une Place importante. Outre une nombreuſe garniſon qui la défend, le Rhin pour la rendre inacceſſible enfle ſes eaux, & par des débor-

demens affreux ſemble vouloir noyer les Aſſiégeans ; mais plus ceux-ci trouvent d'obſtacles, plus ils s'opiniâtrent à les ſurmonter. Ils vont attaquer l'Ouvrage-à-Corne, & les Aſſiégés ſe préparent à les repouſſer.

ATROPOS *coupant une partie des deux écheveaux.*

Détruiſons plus d'Aſſiégeans, que d'Aſſiégés ; mais cela n'empêchera pas que la Place ne ſe rende au premier jour. C'eſt un de nos Arrêts.

LACHESIS.

Oui ; mais ajoutons, s'il vous plaît, que les Aſſiégeans perdront une Tête, dont la perte ſera plus grande pour eux, que celle de la Ville pour les Aſſiégés.

CLOTHO *montrant un autre écheveau.*

Tranchez cet écheveau, vous

ferez périr d'un ſeul coup cent cinquante tant Matelots que Soldats & Paſſagers, qui ſont dans un vaiſſeau Vénitien ſur la mer Adriatique. Une horrible tempête vient de s'élever. Les vents qui ſifflent, & les flots qui mugiſſent, font trembler les rivages voiſins. Le bâtiment eſt déja démâté, fracaſſé; il va couler à fond, ſi nous n'en ordonnons autrement.

ATROPOS.

Qu'il s'abîme; qu'il s'abîme. Auſſi-bien les hommes qu'il porte ne ſont bons qu'à noyer.

LACHESIS.

Je demande grace pour un jeune Bel-eſprit François qui ſe trouve parmi les Paſſagers; qu'il ſe ſauve ſur une planche, & gagne les côtes d'Albanie.

CLOTHO.

Soit,

ATROPOS.

Hé bien, il ſe ſauvera, puiſque vous le ſouhaitez ; il ira ſe faire circoncire à Conſtantinople, où ſix mois après il ſera empalé pour avoir parlé avec irrévérence du grand Prophéte des Muſulmans.

LACHESIS.

Je n'ai voulu le ſauver du naufrage, que pour le faire traiter ainſi par les Turcs.

CLOTHO.

Puiſque vous êtes ſi bien intentionnée pour ce Bel-eſprit, qu'il échappe donc à la fureur des eaux, & que tous les autres deviennent la pâture du poiſſon. Nous régalons ſi ſouvent de ſemblables mets les habitans aquatiques, que je ne ſçai ſi les hommes mangent plus de poiſſons, que les poiſſons ne mangent d'hommes.

ATROPOS *coupant tout l'écheveau à un fil près.*

Les Monſtres marins vont faire bonne chere.

LACHESIS *apportant un autre écheveau.*

Nouveau paquet de fils à couper. Un effroyable tremblement de terre ſe fait ſentir dans ce moment dans une Ville d'Italie ; toutes les maiſons s'ébranlent, & la terre s'ouvre pour les engloutir avec les malheureux mortels qui les habitent. Combien-ferons-nous périr de Citoyens.

CLOTHO.

Deux mille ſeulement. Quelque plaiſir que nous prenions à maſſacrer les hommes, nous devons mettre des bornes à notre fureur ; autrement le genre humain finiroit bien-tôt.

ATROPOS.

Vous ne penſez pas à ce que vous dites Clotho. Quand nous donnerions aujourd'hui la mort à deux cens mille perſonnes, ce ne ſeroit pas une nuit de Londres, de Paris & de PÉKIN.

LACHESIS.

Atropos dit la vérité. Exerçons hardiment la puiſſance que nous avons ſur les humains. Malgré la vaſte étendue des mers & les eſpaces immenſes de terre qui ſéparent les Peuples, nous allons des uns aux autres en un clin-d'œil. En un mot nous avons l'Univers ſous nos yeux; nous voyons tout ce qui s'y paſſe. Immolons ſans miſéricorde ceux que nous voudrons ôter du monde.

CLOTHO *apportant un gros paquet de fils.*

Voici les fils des habitans de la ville

ville de Mexique, où régne une maladie contagieuſe. Nous retranchâmes hier du nombre des vivans mille de ces malheureux; faiſons-en mourir aujourd'hui quinze cens, non compris quelques Eſpagnols, qui par néceſſité ont épouſé des Mexicaines, & qui aiment mieux vivre miſérablement dans la nouvelle Eſpagne, que de s'en retourner dans l'ancienne ſans avoir fait fortune.

ATROPOS *coupant une partie des fils.*

Que ces Eſpagnols ſont glorieux!

LACHESIS *préſentant un nouvel écheveau.*

Ce petit écheveau contient les fils de cinquante Indiens du Pérou, qui ſe ſont aſſemblés ſur une montagne haute & pointue, pour y célébrer la mémoire de leur Inca

le bon Atabalippa. Ne nous opposons point à leur courageuse résolution. Ils ont pour témoins de l'action immortelle qu'ils vont faire, plus de dix mille spectateurs qui sont accourus là pour les voir & les admirer. Ces cinquante victimes ont déja chanté des vers à la loüange de leur cher Inca : ils ont fait entendre les tristes sons de leurs flutes. Les voilà qui tombent dans une humeur noire : ils vont se dévouer à la mort, & se précipiter de haut en bas pour aller dans l'autre monde rendre service à leur Prince.

ATROPOS *après avoir coupé l'écheveau.*

Ces Indiens du Pérou sont de bonnes gens; en vérité ils méritoient bien que les Espagnols en faisant la conquête de leur pays, les traitassent un peu plus humai-

nement qu'ils n'ont fait.

CLOTHO *donnant un petit paquet de fils.*

Jupiter va lancer ſa foudre auprès de Saint Domingue ſur le vaiſſeau d'un Corſaire Anglois. Tout l'équipage, par des actions impies & barbares, s'eſt attiré la colere des Dieux. Le tonnerre tombe en cet inſtant ſur l'endroit du navire où ſont les poudres. Le bâtiment ſaute en l'air avec tous les hommes qui ſont deſſus.

ATROPOS *coupant.*

Qu'ils aillent joindre Ajax dans les Enfers.

LACHESIS *préſentant un écheveau.*

Vous voyez ſoixante-quinze Religieux Mendians, aſſemblés dans un Chapitre général qui ſe tient actuellement dans un coin de la Baſſe-Bretagne. Ceux qui ſont

nobles d'origine, diſent que les premieres dignités de leur Ordre appartiennent de droit aux Moines Gentilshommes. Les roturiers prétendent y avoir part, & propoſent qu'on rende les dignités alternatives. C'eſt la querelle des Patriciens & des Plébéyens. Les Révérends Peres de part & d'autre s'échauffent là-deſſus, & vont finir leurs débats à coups de bâton. Ils tirent de deſſous leurs robes des gourdins dont ils ſont armés, & les voilà qui s'aſſomment. Combien ſouhaitez-vous qu'il en demeure ſur le carreau ?

CLOTHO.

Quinze : ſçavoir, dix ſimples Religieux, trois Gardiens, un Provincial & un Définiteur.

ATROPOS *après avoir coupé.*

L'affaire en eſt faite ; il y a quinze morts & vingt bleſſés.

LACHESIS.

Ce n'eſt pas trop pour un combat capitulaire de Moines Bas-Bretons.

CLOTHO *tenant pluſieurs fils.*

Nouvelle opération pour nous.

ATROPOS.

De qui ſont ces fils que vous tenez ?

CLOTHO.

De quatre Allemands qui ſont la débauche à Strasbourg avec deux Comédiennes Françoiſes ; depuis vingt-quatre heures qu'ils ſont à table, ils ont bû deux cens bouteilles de vin ; ils ne peuvent plus ſe ſoutenir ſur leurs chaiſes. Les ferons-nous crever tous.

LACHESIS.

Non pas, s'il vous plaît ; paſſe pour les hommes. A l'égard des femmes, qu'elles n'en ſoient pas même incommodées; car elles doi-

vent recommencer demain ſur nouveaux frais, avec deux Officiers de la garniſon qui leur donnent à ſouper : je ſuis bien-aiſe que cette partie ſe faſſe. Vous ſouvient-il, mes Sœurs, que nous avons filé à ces deux Demoiſelles des jours bien agréables ?

ATROPOS.

Oh qu'oui, je m'en ſouviens.

CLOTHO.

Et moi pareillement : A telles enſeignes que nous avons décidé qu'elles iront toutes deux à Paris, où elles feront différemment leur fortune. L'une abandonnera ſa profeſſion pour ſe rendre eſclave d'un riche galant, qui la traitant à la Turque, la tiendra priſonniere dans un appartement magnifique, où elle ne verra que ſon Géolier & ſes Guichetiers.

LACHESIS.

Effectivement, tel a été notre Décret.

ATROPOS.

J'ai oublié ce que nous avons ordonné de ſa Compagne.

CLOTHO.

Sa Compagne, plus heureuſe, jouira d'une entiere liberté, brillera ſur la Scéne, ſe nippera ſuivant le goût de quelques Seigneurs généreux, & amaſſera beaucoup d'eſpeces. Mais une vie ſi délicieuſe ne ſera pas de longue durée. Cette Actrice à la fleur de ſon âge diſparoîtra ſubitement. Nous la déroberons d'un coup de ciſeau aux applaudiſſemens du Public; & malgré tout ſon bien, ſes funérailles ſeront auſſi modeſtes, que celles d'une de ſes pareilles ſeront ſuperbes preſque dans le même temps, chez un Peuple voiſin.

LACHESIS.

Ce Peuple-là fait trop d'honneur au talent dramatique, & les François n'en font point affez. Les génies des Nations font différens, comme vous voyez.

CLOTHO *apportant un écheveau.*

Cette petite botte de fils Parifiens va nous amufer quelques momens.

ATROPOS.

Que vous me faites de plaifir, ma chere Clotho, en m'apportant ces fils! Je fuis charmée quand j'expédie des habitans de Paris.

LACHESIS.

Et c'eft ce qui vous arrive tous les jours.

CLOTHO.

Je vous livre d'abord ce Philofophe chimifte, qui fe voyant parvenu à fon quatorziéme luftre, a rompu tout commerce avec fes amis,

amis, & s'eſt renfermé dans ſon laboratoire pour n'en plus ſortir. Il ne veut plus voir perſonne qu'une Gouvernante qui a ſoin de lui depuis trente ans. Il s'ennuye, dit-il, de vivre; & quoiqu'il ſe porte à merveille, il ſe tient toujours au lit comme un malade qui ſe croit près de ſa fin.

LACHESIS.

Ce pauvre Philoſophe s'eſt brûlé le cerveau en faiſant ſes opérations chimiques.

ATROPOS *coupant le fil.*

Puiſque la vie n'eſt plus qu'un fardeau pour lui, je veux bien par pitié l'en délivrer.

CLOTHO *tirant un autre fil de l'écheveau.*

Tandis que vous êtes ſi pitoyable, tirez de peine ce malheureux Bourgeois, qui s'étant toujours

trouvé dans l'indigence, a depuis peu enterré ſon frere, qui lui a laiſſé deux cens mille francs en bonnes eſpeces. Peu s'en eſt fallu que la joye de recueillir une ſi riche ſucceſſion ne lui ait troublé l'eſprit; & il ſeroit moins à plaindre qu'il n'eſt, ſi ce malheur lui étoit arrivé.

LACHESIS.

D'où vient donc?

CLOTHO.

C'eſt qu'il ne ſçait ce qu'il doit faire de ſon argent. La crainte de le mal placer l'agite ſans ceſſe. Il n'a pas un moment de repos. Rien ne lui paroît ſûr : il ſe défie de tout. C'eſt un garçon bien embarraſſé.

ATROPOS *coupant.*

Je vais par charité mettre fin à ſon embarras.

CLOTHO *souriant & tirant un fil du même écheveau.*

Quelle bonté ! Il faut que je vous fournisse encore une occasion de faire une action charitable.

ATROPOS.

Je ne la laisserai point échapper.

CLOTHO.

C'est trop laisser languir ce bon Chanoine octogénaire, qui sans compter l'asthme qui l'étouffe, a une anchilose au genouil droit, & une sciatique à la cuisse gauche. Guérissons-le radicalement de tous ses maux ; aussi bien n'est-il plus d'aucune utilité sur la terre. Il y a pour le moins dix ans que nous aurions dû faire vaquer sa Prébende.

LACHESIS.

Véritablement, on voit comme cela dans le monde d'antiques figures dont on n'a pas tort de nous

reprocher la trop longue exiſtence. C'eſt un défaut d'attention dont nous devons nous corriger.

ATROPOS.

Corrigons-nous-en donc ; ne faiſons point de quartier à la décrépitude.

CLOTHO *montrant un autre fil.*

Faites donc main baſſe ſur ce vieux Profeſſeur de l'Univerſité, qui depuis plus de ſoixante ans ne fait point nettoyer ſes habits de peur de les uſer. C'eſt un pédant entêté des Anciens. Il eſt tombé malade ; & comme il croit qu'il ne reviendra pas de ſa maladie, il diſoit ce matin à un de ſes amis : Ce qui me conſole en mourant, c'eſt de n'avoir jamais lû aucun Auteur moderne.

LACHESIS *riant.*

La plaiſante conſolation !

ATROPOS *coupant.*

Qu'il meure donc content, ce fidele partiſan de l'antiquité.

CLOTHO *préſentant trois fils à la fois.*

Voici encore trois Mortels qui ſont cauſe qu'on crie après nous tous les jours, & que nous ſemblons en effet avoir entierement mis en oubli. Ce ſont trois vieillards qui ne ſçauroient plus s'acquitter de leurs foctions ordinaires : Un Avocat qui ne peut plus employer ſon éloquence à ſoutenir l'injuſtice ; un Médecin célébre qui ne tue plus de malades ; & un bon Pere Capucin, qui ne peut plus ſortir de ſon Couvent pour aller dîner en ville.

LACHESIS.

Faiſons promptement diſparoître ces vénérables perſonnages.

ATROPOS *tranchant les trois fils.*

C'eſt leur faire plaiſir, que d'abreger une vie ſi triſte.

CLOTHO *montrant un autre fil.*

Ce fil délié attend de nous la même grace : c'eſt le tiſſu des jours d'une belle & vertueuſe Comteſſe, fort avancée dans ſa carriere. Nous lui avons filé une vie longue & ſans traverſes ; mais la bonne Dame eſt une dévote qui s'aime & qui vieillit de mauvaiſe grace. Au lieu de laiſſer tranquillement ſes charmes tomber en ruine, elle en pleure tous les matins la perte à ſa toilette en ſe regardant dans ſon miroir. Je ſuis d'avis que nous terminions le cours de ſa vie, pour prévenir le déſeſpoir où elle ſeroit bien-tôt de ſe voir décrépite.

ATROPOS *coupant.*

J'y conſens ; épargnons-lui ce chagrin.

LACHESIS.

J'opine auſſi pour qu'on lui rende ce ſervice. Il faut avouer qu'il y a des momens où nous ſommes tout-à-fait obligeantes.

CLOTHO *préſentant deux fils.*

Ces deux fils feminins méritent auſſi un coup de ciſeau. Ce ſont deux vieilles extravagantes; l'une eſt veuve & l'autre fille. La premiere a fait la folie de ſe dépouiller de tous ſes biens pour établir avantageuſement ſes enfans, qui par reconnoiſſance la laiſſent manquer de tout. La derniere, née tendre & généreuſe ſe trouve ſans biens & ſans adorateurs, après avoir pendant cinquante ans ſoudoyé des Cadets.

LACHESIS *d'un air railleur.*

Je plains ces deux pauvres Créatures.

ATROPOS *coupant les deux fils.*

Ceſſez de les plaindre, elles ne vivent plus.

CLOTHO *donnant un autre fil.*

Donnez promptement un Paſſeport pour les Enfers à ce vieux gouteux de Banquier en Cour de Rome : vous comblerez par-là les vœux de ſa jeune épouſe, qui brûle d'impatience de ſe voir en état de faire remplir ſa place par un gros Chantre dont elle apprend la muſique.

ATROPOS *coupant.*

Il faut la ſatisfaire ; mais je crois qu'elle auroit un peu moins d'empreſſement à convoler en ſecondes nôces, ſi elle ſçavoit que ſon Maître à chanter doit changer de notte, dès qu'il ſera devenu ſon mari.

LACHESIS *apportant un fil.*

Purgeons la terre de ce vieux Prêtre qui a paſſé les deux tiers

de ſa vie dans la pauvreté, & qui poſſéde à préſent vingt bonnes mille livres de rente en Bénéfices, qu'il doit moins à ſa vertu qu'à l'eſprit intriguant dont nous l'avons doué le jour de ſa naiſſance. Bien-loin de faire part de ſes richeſſes aux pauvres, il ſe plaît à théſauriſer. Il eſt ſi attaché à ſes louis d'or, qu'il ſe fait un plaiſir de les compter tous les ſoirs, & de les baiſer l'un après l'autre en les remettant dans ſon coffre. Enfin il ne vit plus, comme autrefois, du produit de ſes Meſſes; & il eſt ſi las d'en avoir dit, qu'il ne veut plus même en entendre.

ATROPOS *coupant.*

Voilà qui eſt fini; il ne baiſera plus ſes louis d'or, qui vont être partagés entre deux ou trois héritiers, que par avarice & par orgueil il n'a pas voulu voir pendant ſa vie.

CLOTHO *va prendre un nouveau fil qu'elle apporte.*

Parmi les vieillards qui vivent encore par notre négligence, j'en apperçois un qui s'attire ma compassion. C'est un Religieux que ses Confreres tiennent depuis plus de trente années enfermé dans un cachot noir, où ils le nourrissent si sobrement qu'il n'a plus que la peau & les os.

LACHESIS.

Une pénitence si rude suppose qu'il a commis quelque grand crime.

CLOTHO.

Quelque grande que soit sa faute, il l'a bien expiée par les maux qu'il a soufferts. Il y a plus de vingt-cinq ans qu'il s'efforce en vain tous les jours de fléchir sa Communauté par des prieres & par des larmes. Il n'implore plus

que notre ſecours : faiſons voir que nous avons moins de dureté que des Moines.

ATROPOS *coupe le fil.*

Prêtons-lui donc notre aſſiſtance.

LACHESIS *préſentant un autre fil.*

Payons en même temps les dettes d'un vieil Evêque obſédé, tourmenté, perſécuté par une foule importune de créanciers. Comme ſa Grandeur n'a point d'autres revenus que ceux de ſon Evêché, qui ne lui rapporte que cinquante mille livres par an, elle a été obligée d'emprunter de toutes parts pour mieux ſoutenir la dignité de Prince de l'Egliſe. On veut aujourd'hui qu'il faſſe à ſes créanciers des délégations qui le réduiroient à vivre bourgeoiſement.

ATROPOS.

Bourgeoiſement ! Ah quel affront on veut faire à un Prélat ! il faut le lui épargner. Envoyons Monſeigneur dans les Champs qu'habitent les Ombres heureuſes.

(Elle coupe le fil.)

CLOTHO.

Bon ; qu'il aille dans ce charmant ſéjour, pourvû que Meſſieurs les Juges ne lui faſſent pas prendre la route du Tartare pour venger ſes créanciers.

LACHESIS *apportant un nouveau fil.*

Il me vient une maligne envie que je veux ſatisfaire. Un vieux & riche Bourgeois a pour héritiers deux enfans mâles. Il a revétu l'aîné, dont il eſt idolâtre, d'une Charge fort honorable ; & pour faire tomber ſur lui tout ſon bien, il a forcé ſon ſecond fils, qu'il

n'aime point, à ſe jetter dans un Couvent. Ce cadet, pour obéir à ſon pere, a pris le froc ſans vocation; & après avoir fait des vœux qui le lient, il vient d'apoſtaſier. Pour punir le vieillard d'avoir fait un mauvais Moine, tranchons les jours de ſon fils aîné, qui n'a point d'enfans.

ATROPOS *coupant.*

Cela n'eſt pas mal imaginé : c'eſt en effet le moyen de mortifier le pere; il aura le chagrin d'avoir, pour enrichir un de ſes fils, cauſé inutilement le malheur de l'autre.

LACHESIS.

Et de penſer que ſes collatéraux, qu'il hait & ne voit point, vont devenir ſes héritiers.

Lacheſis & Clotho prennent chacune pluſieurs fils qu'Atropos coupe à meſure qu'ils lui ſont préſentés.

CLOTHO.

J'ai auſſi mes fantaiſies, moi.

ATROPOS.

Qui vous empêche de les contenter ?

CLOTHO *préſentant trois fils à la fois.*

Point de miſéricorde pour ces trois fils retorts que j'abandonne à votre ciſeau. Ce ſont deux Normands, & une Avanturiere de Gaſcogne : ils ont quitté leurs Pays pour aller chercher fortune à la bonne Ville de Paris, mere nourrice des cadets de ces deux Nations. Un de ces Normands, après avoir pris la livrée d'un Fermier Général, & paſſé par les emplois qui y ſont attachés, eſt devenu le Seigneur du Village où il eſt né. L'autre qui a fait ſes études dans la Ville de Caën, a mis ſon latin à profit en ſe gliſſant chez un gros

Collateur, dont il a trouvé le moyen de gagner l'amitié, & d'attraper deux Bénéfices considérables. Et la Gasconne, aussi prudente que jolie, s'est fait un petit fonds de cinquante mille écus des deniers des trois Etats.

ATROPOS *tranchant les trois fils.*

Puisque vous le voulez, le Seigneur de Village, l'Avanturiere & le Bénéficier vont se rendre dans un instant à la redoutable Prairie, * où Æacus les attend pour les interroger. Je crois que

* Platon dans le *Gorgias*, dit qu'Æacus & Rhadamante rendoient leurs Arrêts dans une Prairie où il y avoit deux routes, qui conduisoient, l'une au Tartare, & l'autre aux Champs Elisées : Que la jurisdiction d'Æacus s'étendoit sur l'Europe, celle de Rhadamante sur l'Asie; & quand il se trouvoit des difficultés que ces deux Juges ne pouvoient résoudre, qu'ils avoient recours à Minos, qui le sceptre d'or à la main se

ce Juge n'aura pas besoin de Minos pour sçavoir s'il doit les condamner à prendre le chemin du Tartare.

LACHESIS *donnant un fil à couper.*

Délivrons le genre humain de cet Abbé prodigue, qui ne peut vivre avec soixante mille livres de rente, qui s'endette de tous côtés, qui friponne le tiers & le quart, & qu'enfin la nécessité d'avoir de l'argent rend capable de tout. Sa bourse, comme le tonneau des Danaïdes, se vuide si-tôt qu'elle est remplie. Si tous les Rois de la terre lui vouloient envoyer leurs revenus, il viendroit à bout de les dépenser.

tenoit assis, & prononçoit souverainement.
Du temps de Platon, la Terre n'étoit divisée qu'en deux parties.

ATROPOS

ATROPOS *se hâtant de couper.*

Ah quel bourreau d'argent ! Il ne mérite pas de voir le jour.

CLOTHO *présentant un nouveau fil.*

Point de pardon pour ce Plaideur extravagant. Sa Partie est une femme qui a été sa Maîtresse pendant vingt années pour le moins ; il l'a depuis peu épousée, & il plaide en séparation.

ATROPOS *coupant.*

Quel fou !

LACHESIS *donnant un autre fil.*

Finissons les divisions qui regnent dans la famille d'un Marchand injuste & capricieux ; quoiqu'il ait soixante-quinze ans passés, il ne veut pas que ses deux fils se mêlent de ses affaires, qu'ils

conduiroient pourtant bien mieux que lui.

ATROPOS *tranchant le fil du pere.*

Je vais mettre d'accord le Pere & les Enfans.

CLOTHO *offrant un autre fil.*

Coupez ce fil. C'eſt celui d'un Eccléſiaſtique des plus patelins qu'il y ait dans les Séminaires : l'hypocrite a ſi bien fait, qu'on l'a nommé à une Abbaye conſidérable. Il a déja envoyé ſon argent à Rome pour payer ſes Bulles : elles ſont en chemin ; faiſons diſparoître Monſieur l'Abbé avant qu'elles arrivent.

ATROPOS *tranchant le fil.*

Il n'aura pas le plaiſir de les voir.

LACHESIS *donnant un autre fil, & riant.*

Un gros cochon d'homme gourmand rêve qu'il est à table, & se réveille en sursaut; il sonne une clochette pour appeller son Cuisinier, & lui ordonner de lui préparer pour son dîner les mets qu'il vient de voir en dormant. Ayons la malice de priver ce gourmand du plaisir de faire ce repas.

ATROPOS *coupant.*

Vous voilà satisfaite.

CLOTHO *apportant un écheveau.*

Ces fils sont ceux de vingt voleurs, & d'autres pareils honnêtes gens qui sortes des prisons de Londres, pour aller subir le châtiment auquel ils ont été condamnés par la Justice. L'étonnante Nation! ces criminels se rendent d'un air tranquille au lieu de leur supplice.

ATROPOS *coupant l'écheveau.*

Oh! les Anglois ſont des hommes bien réſolus; ils quittent pour la plûpart ſans regret la vie, & ne craignent pas la maiſon de Pluton; ſoit qu'ils croyent qu'il n'y en a point, ſoit que perſuadés qu'il faut tôt ou tard ceſſer de vivre, il leur ſoit indifférent de mourrir aujourd'hui ou demain.

LACHESIS.

Attendez, mes cheres Sœurs, je fais une réflexion. Nous ſommes trop bonnes aujourd'hui; nous ne détruiſons que des ſujets inſenſés, inutiles, ou incommodes dans la ſociété civile. A quoi penſons-nous donc? Eſt-ce ainſi que les Parques, qui ne ſont pas moins cruelles que les Euménides, doivent s'occuper? On diroit, à voir

le choix que nous faisons de nos victimes, que nous cherchons à paroître équitables aux yeux des hommes. Il semble que nous ayions peur qu'ils ne désapprouvent nos actions ; comme si nous nous mettions en peine de leurs plaintes & de leurs murmures.

CLOTHO.

Le reproche est juste. Nous faisons des destinées une espece de Chambre de Justice : nous n'y songeons pas effectivement. Frappons des coups moins mesurés. Baignons-nous dans le sang humain. Que l'on nous reconnoisse à la malice & à la barbarie de nos opérations.

ATROPOS.

Ces sentimens me charment. Apportez-moi, mes Mignones, les fils des mortels les plus respectés sur la terre, & soyons in-

ſenſibles à la douleur que nous allons cauſer.

LACHESIS.

Vous pouvez compter ſur notre fermeté.

CLOTHO *tirant un fil d'un nouvel écheveau.*

Le beau coup à faire, ma chere Atropos ! Rempliſſons d'étonnement l'Europe & l'Aſie. Tranchez ce fil ; c'eſt un meurtre digne de nous. Otons la vie & la couronne à ce jeune Empereur, qui fait concevoir à ſes peuples de ſi belles eſpérances. Il a jetté les yeux ſur une Princeſſe de ſa Cour, & il ſe diſpoſe à la faire monter ſur le Trône : Tout eſt prêt pour ſon mariage, dont la cérémonie ſe fera demain ſi nous l'avons pour agréable. Mais prenons plaiſir à tromper l'attente de ce jeune Monarque. Chan-

geons l'appareil de ſes nôces en funerailles. Répandons la conſternation dans ſon Palais ; & divertiſſons-nous de la triſteſſe de ſes plus chers Courtiſans.

A T R O P O S *coupant.*

L'affaire en ſera bien-tôt faite : le fil de la vie d'un Souverain n'eſt pas plus difficile à couper qu'un autre.

L A C H E S I S *apportant un fil.*

Une jeune & charmante Princeſſe, qui fait l'ornement d'une des plus belles Cours de l'Univers, eſt malade. Elle eſt environnée de Médecins, qui ſe flattent qu'ils la guériront ; mais rendons leurs eſpérances vaines, comme nous faiſons le plus ſouvent dans les maladies aigues.

A T R O P O S *coupant.*

Je vais lui porter le coup mortel, ſans être touchée des larmes

du Prince ſon époux, qui ſe déſeſpere au pied de ſon lit, ni des lamentations des femmes qui ſont autour d'elle.

CLOTHO.

A cette inhumaine & noble fermeté, je reconnois ma Sœur. Courage, Atropos; après les deux expéditions que vous venez de faire, je ne crains pas que vous refuſiez de prêter la main à celle-ci.

(*Elle lui préſente un fil.*)

ATROPOS.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce fil?

CLOTHO.

C'eſt celui d'un Général d'Armée, d'un grand Capitaine, qui réunit en lui toutes les qualités des Héros. Faites-lui ſentir votre ciſeau au milieu de ſes Troupes, vous trancherez une vie que le fer & le feu reſpectent depuis ſoixante-dix ans.

ATROPOS

ATROPOS *coupant.*

Nous lui avons filé tant de jours glorieux, qu'il doit mourir content.

LACHESIS *donnant un autre fil.*

Main basse, main basse sur cet illustre Magistrat qui aime l'éclat & la dépense, Juge fort aimé, fort estimé, & des plus éclairés.

ATROPOS *d'un air étonné.*

Vous n'y faites pas réflexion, Lachesis ?

LACHESIS.

Pardonnez-moi.

ATROPOS.

Nous ferons mal notre cour à ma mere, en ôtant si-tôt du nombre des vivans un de ses plus zélés Sacrificateurs.

LACHESIS.

Coupez, coupez toujours à bon compte. Thémis nous grondera

d'abord ; enſuite elle s'appaiſera quand nous lui repréſenterons que les Parques n'épargnent perſonne, & que d'ailleurs ce Magiſtrat qu'elle affectionne ſera fort bien remplacé.

ATROPOS.

Oh ! Thémis ſe contentera de ces raiſons. . . (*Elle coupe le fil*) . . . Voilà notre Magiſtrat dépouillé du pouvoir de juger les autres. Il va paroître lui-même devant les Juges des Enfers, & entendre prononcer ſon Arrêt.





UNE JOURNÉE DES PARQUES,

SÉANCE DEUXIÉME.

CLOTHO, LACHESIS, ATROPOS.

CLOTHO.

SAUF votre meilleur avis, mes Sœurs, je juge à propos que nous nous repoſions un peu.

LACHESIS.

Que dites-vous, Clotho ? Eſt-ce que nous ſommes faites pour le repos ?

CLOTHO.

Non ; mais nous nous délassons en changeant de travail. Ainsi pour quelques momens, cessons de couper des fils ; commençons à nous servir de la quenoüille. Le plaisir de filer les avantures des enfans qui naissent, est celui qui a le plus de charmes pour moi.

ATROPOS.

Je vous dirai la même chose, quoique je me divertisse fort à joüer des ciseaux.

LACHESIS.

Nous sommes donc d'accord toutes trois : filer est mon occupation favorite ; aussi suis-je chargée de tourner le fuseau. Allons, mes petites, apportez vîte les paniers où sont nos filasses blanches & nos filases noires. Arrangez autour de moi tous les vases où je trempe

ordinairement le bout de mes doigts quand je file, & qui contiennent diverſes liqueurs, dont les unes communiquent aux hommes les vices, & les autres les vertus.

ATROPOS *apportant un vaſe.*

Voici déja un des vaſes où vous mettez le plus ſouvent la main; c'eſt celui de la volupté.

CLOTHO *apportant deux vaſes.*

Et voilà les vaſes du jeu & de l'yvrognerie : vous n'y trempez pas moins ſouvent les doigts.

ATROPOS *apportant un autre vaſe.*

Vous voyez celui dont la liqueur a été puiſée dans le Stix, & qui fait les tirans, les aſſaſſins & les autres mauvais hommes.

CLOTHO *apportant deux nouveaux vases.*

Ces vases sont ceux du mensonge & de la trahison.

Atropos & Clotho apportent tous les vases des passions, des vices & des vertus, & les arrangent autour de Lachesis.

LACHESIS *regardant de tous côtés.*

Je ne vois point ici les vases de la douceur & de la beauté.

ATROPOS.

Ils sont l'un & l'autre à votre main gauche.

LACHESIS.

Ah! oui, oui, je les démêle..... *(Elle s'apperçoit que Clotho cherche quelque chose)* ..... Que cherchez-vous, Clotho?

CLOTHO.

Je cherche un vase que je ne trouve point; on diroit que nous ne l'avons plus.

LACHESIS.

Quel vaſe eſt-ce donc?

CLOTHO.

Celui de la chaſteté.

LACHESIS.

Je ſçais où il eſt, mais nous n'en aurons pas beſoin peut-être aujourd'hui. Il ne faut pas nous en ſervir tous les jours; nous ne pouvons aſſez le ménager. Nous avons, dans les premiers temps du monde, fait une ſi grande conſommation de la liqueur qu'il y avoit dedans, qu'à peine nous en reſte-t-il pour faire des filles Religieuſes.

ATROPOS.

Paſſons-nous-en donc, ainſi que du vaſe de l'humilité. Il eſt encore bien précieux, celui-là : auſſi le conſervons-nous fort ſoigneuſement; nous ne nous en ſervons

presque plus, même quand nous faisons des Moines.

LACHESIS.

Ça, filons ..... mais attendez, il nous manque encore quelque chose.

CLOTHO.

Quoi ?

LACHESIS.

Le petit panier où il y a des fils d'or & des fils de soye. La fantaisie peut nous prendre aujourd'hui de rendre quelque mortel heureux.

ATROPOS.

C'est une fantaisie que nous avons bien rarement.

CLOTHO *apportant un petit panier de fils d'or & de soye.*

Si par hasard cette envie nous vient, voici de quoi la satisfaire.

LACHESIS.

Filons donc présentement les

destinées des enfans qui vont naître.

CLOTHO.

Il en est déja né plusieurs depuis que nous sommes à l'ouvrage: Il vient d'éclore entr'autres dans le Sérail du Grand-Seigneur, un Prince dont la Sultane favorite est accouchée. Commençons par-là.

(Elle tire la filasse pour filer.)

LACHESIS *filant.*

Arrêtons, statuons & ordonnons que la vie de ce Prince naissant soit longue : Qu'il passe sa plus tendre enfance dans le sein de son pere & de sa mere, & qu'il augmente en eux par ses gentillesses l'amour dont il est le doux fruit.

ATROPOS.

Marquez, Lachesis, marquez par quelques nuances noires l'affreux péril dont je veux qu'il soit

menacé, avant qu'il ait atteint ſa ſixiéme année. Les Janiſſaires, ſi redoutables à leurs Maîtres, ſe révolteront contre le gouvernement, dépoſeront le pere du jeune Prince, & mettront ſur le Trône le frere du Sultan dépoſé. Le nouvel Empereur d'abord ſera tenté de ſuivre les maximes ſanguinaires de ſes Prédéceſſeurs, & de faire étrangler ſon neveu; mais il ne ſuccombera point à une ſi cruelle tentation; au contraire, il concevra pour lui l'amitié la plus forte, & prendra autant de ſoin de ſon éducation, que s'il étoit ſon propre fils.

CLOTHO.

Ajoutons à cela, je vous prie, que le jeune Prince demeurera pendant un grand nombre d'années dans le Sérail; après quoi par une nouvelle révolution, qui

coûtera la vie à plus de ſoixante mille Muſulmans, ſon oncle ſera dépoſé à ſon tour, & lui élevé à l'Empire. Il reprendra donc la place de ſon pere qui ſera mort; & uſant auſſi d'humanité, il épargnera le ſang de ſa famille.

LACHESIS.

Je ſouſcris à ces déciſions. Qu'elles ſoient des Arrêts irrévocables des Parques. Paſſons à un autre enfant.

ATROPOS.

Doucement, ma Sœur. D'où vient qu'en filant la vie de ce Prince nouveau né, vous n'avez fait aucun uſage de nos vaſes? C'eſt pour en faire ſans doute un Prince ſans vices & ſans vertus.

LACHESIS.

Hé bien. Ce ne ſera pas le premier que nous aurons fait de ce caractere-là.

CLOTHO.

J'en demeure d'accord. Mais donnez-lui du moins une dose raisonnable de volupté : Voulez-vous qu'il vive dans son Sérail comme un Chartreux dans sa Cellule ?

LACHESIS *souriant, & trempant ses doigts dans le vase de la volupté.*

Non vraiment, je n'y pensois pas. J'allois faire là un pauvre Sultan.

ATROPOS.

Passons de Constantinople à Pekin. Nous venons de régler les principaux évenemens de la vie d'un Prince Turc, filons présentement le sort d'une Princesse née depuis un quart d'heure au Palais de l'Empereur de la Chine. C'est la cinquantiéme fille de ce grand Monarque. La mere de cette Prin-

ceſſe eſt une des trois Concubines de la ſeconde * Claſſe, & la même qui l'année derniere accoucha d'un Prince que S. M. Chinoiſe doit un jour choiſir pour ſon Succeſſeur. Nous avons, comme vous ſçavez, doué l'enfant mâle de toutes les inclinations de ſon pere, ſur-tout d'un grand attachement aux cérémonies de la Secte des Bonzes, avec une extrême curioſité d'apprendre des choſes qu'il ne convient guére aux Rois de ſçavoir. Quelles qualités jugez-vous à propos de donner à la femelle ?

* Les Femmes de l'Empereur de la Chine ſont diviſées en ſix Claſſes. La premiere n'eſt compoſée que de la Reine ſon unique Epouſe. Il y a dans la ſeconde Claſſe trois Concubines; dans la troiſiéme, neuf; dans la quatriéme, vingt-ſept; dans la cinquiéme, dix-huit; & le nombre de la ſixiéme n'eſt pas fixé.

M. le Gentil, dans ſon *Voyage autour du Monde.*

CLOTHO.

De bonnes & de mauvaiſes. Qu'elle ait de l'eſprit, de la beauté, avec des pieds ſi petits * qu'elle ne puiſſe ſe ſoutenir deſſus ; mais qu'elle ait des momens de caprice & d'humeur noire, qui faſſent enrager les femmes qui ſeront auprès d'elle.

LACHESIS *après avoir mis la main dans les vaſes du caprice, & dans les vaſes de l'eſpri. & de la beauté.*

Cette Princeſſe, je vous aſſure, ſera bien difficile à ſervir.

ATROPOS.

De la fille d'un Empereur daignerez-vous deſcendre à deux enfans du commun?

* Les Chinoiſes s'eſtropient le plus ſouvent, à force de vouloir avoir les pieds petits.

CLOTHO.

Hé pourquoi non? Eſt-ce que tous les humains ne ſont pas égaux pour nous?

LACHESIS.

Sans doute. A meſure qu'ils naiſſent, nous devons ſans diſtinction filer leurs avantures.

ATROPOS.

Nous ſommes encore à la Chine. Une Brodeuſe de l'Iſle d'Emouy vient d'enfanter deux Garçons à la fois. Leur pere qui vit dans l'indigence, ſe voyant hors d'état de les bien élever, s'attendrit ſur leur miſere; & pouſſé pas une cruelle compaſſion, il eſt tenté de les aller noyer dans la mer.

CLOTHO.

C'eſt qu'il croit la Métempſicoſe, & qu'il eſpere qu'à la premiere tranſmigration, les ames de

ces enfans animeront des corps plus heureux.

LACHESIS.

Arrachons ces Jumeaux à la barbare pitié de leur pere.

ATROPOS.

Volontiers ; faiſons les adopter : l'un, par un Officier du Mandarin qui connoît des affaires civiles dans la Province ; l'autre, par un Marchand de Soye crue, lequel ne pouvant avoir d'enfant, ni de ſa femme ni de ſes concubines, aura recours à cette adoption, dans la vûe d'avoir, après ſa mort, un fils qui vaque aux ſacrifices domeſtiques, & brûle de petits morceaux de papier doré devant les ames de leurs ayeux.

CLOTHO.

J'admire la pieuſe tendreſſe de ces bons Chinois pour leurs ancêtres ;

cêtres : Ils ont beau croire la mortalité de l'ame, ou la Métempsicose ; cela ne les empêche pas d'aller toujours leur train, & de s'imaginer que les esprits de leurs défunts parens voltigent autour des Tablettes où leurs noms sont gravés en lettres d'or.

LACHESIS.

Rien ne prouve mieux le pouvoir que la coutume a sur les hommes.

ATROPOS.

Que deviendront nos Jumeaux adoptés ?

CLOTHO.

Celui que l'Officier du Mandarin aura fait son héritier, s'adonnera de tout son cœur aux Sciences, & son pere adoptif aura la satisfaction de le voir parvenir au dégré glorieux de Licencié.

LACHESIS *après avoir trempé les doigts dans les vases des Sciences.*

Trois ans après, notre petit Brodeur obtiendra une place honorable dans le Collége des Docteurs qui écrivent les Annales de l'Empire Chinois, & sont chargés du soin de recueillir les Loix tant anciennes que modernes.

CLOTHO.

Dans la suite il sera tiré de ce Collége. Il deviendra Précepteur du Prince aîné de la Chine ; & le reste de sa vie ne sera qu'un enchaînement d'honneurs & de plaisirs.

ATROPOS.

Comme il nous a pris fantaisie de faire un sujet vertueux & fortuné de cet Enfant, faisons aussi par caprice un fripon & un malheureux de son frere. C'est ce

que nous faiſons tous les jours.

LACHESIS.

Vous me prévenez.

CLOTHO.

C'eſt ce que j'allois vous propoſer.

ATROPOS *ſouriant.*

Dans la diſpoſition où nous ſommes toutes trois, nous allons faire un aimable garçon........ Allons, Lacheſis, mettez d'abord la main dans tous les vaſes des vices. Il s'agit ici de former un mortel qui ſoit capable de tout.

LACHESIS *après avoir trempé les doigts dans plusieurs vaſes.*

Vous pouvez, mes Sœurs, ordonner préſentement de ce garçon tout ce qu'il vous plaira. Je vous proteſte que je viens de lui donner les diſpoſitions néceſſaires à bien jouer dans le monde les

perſonnages que vous voudrez.

CLOTHO.

Ces bonnes ſemences qu'il reçoit de votre main bienfaiſante, vont germer à vûe d'œil. Il fera mille eſpiegleries dans ſon enfance. Le Marchand de Soye crue, après avoir envain mis en uſage tous les châtimens pour le corriger, l'abandonnera. Le jeune homme, ſuivant ſes mauvaiſes inclinations, tombera bien-tôt entre les mains de la Juſtice, qui ſe contentera de le punir pour la premiere fois, en lui faiſant appliquer ſur les feſſes cinquante coups de canne de bois de Bambouc; ce qui ne le rendra pas plus ſage. Il ſe fera condamner aux Galeres pour trois ans; après quoi il ira ſe préſenter aux Bonzes du Pagode qui eſt auprès de la Ville de Focheu. Ils le rece-

vront gracieusement, & lui permettront d'aspirer à l'honneur d'être de leur Secte.

LACHESIS.

Oh, puisqu'il doit devenir Bonze, il faut que je lui donne l'esprit de son état. Je n'ai pas trempé les doigts dans le vase de l'hypocrisie ...... (*Elle met la main dans le vase de l'hypocrisie*) .... Il ne lui manque à présent aucune des vertus qu'ont ces vénérables Solitaires.

CLOTHO

Avant que les Bonzes l'initient à leurs mysteres; ils lui laisseront croître la barbe & les cheveux pendant l'espace d'une année entiere, lui feront porter une robe déchirée, & l'obligeront d'aller de porte en porte chanter les loüanges de Foë, l'Idole de ce Pagode. De plus, il ne mangera rien que

des herbes & des fruits. Il faudra qu'il combatte ſans ceſſe le ſommeil ; & quand il n'y pourra réſiſter, un de ſes Confreres chargé du ſoin de le réveiller à coups de bâton, s'en acquittera fort exactement. Après un ſi doux Noviciat, il endoſſera une longue robe griſe. On lui mettra ſur la tête un bonnet de carton ſans bords, & doublé d'une toile noire. Enſuite tous les Bonzes entonneront des Hymnes dont perſonne n'entendra le ſens, & leur chant accompagné de petites clochettes fera une eſpece de charivari aſſez réjouiſſant. Enfin la cérémonie de la réception de ce nouveau Bonze finira par un repas où il y aura plus d'abondance que de délicateſſe, & où tous les Confreres boiront à l'envi juſqu'à ce qu'ils ſoient yvres-morts.

ATROPOS *à Clotho.*

Eſt-ce-là tout ce que vous voulez ordonner qu'il arrive à ce pieux Chinois ?

CLOTHO.

Ajoutez-y ce qu'il vous plaira.

ATROPOS.

C'eſt ce que je vais faire. Quinze ans après avoir été reçu Bonze de la façon que vous venez de dire, il ſe verra Supérieur du Pagode. Alors il édifiera le Public par l'éclat d'une avanture dont il ſera le Héros, & qui fera beaucoup de bruit dans toutes les Provinces de la Chine.

LACHESIS.

Je ſuis curieuſe de ſçavoir quel doit être ce grand évenement dont vous prétendez embellir l'hiſtoire de ce Bonze.

CLOTHO.

Et moi tout de même.

ATROPOS.

Le voici. La fille d'un Docteur Chinois suivie de deux jeunes Servantes, passera un jour devant le Pagode, dont la porte sera ouverte : Elle y entrera pour faire sa priere ; n'appercevant personne, elle s'avancera jusqu'à l'Autel de l'Idole, où elle se mettra dévotement à genoux. Notre Supérieur caché dans un endroit, d'où il pourra tout voir sans être vû, la regardera, & la trouvant fort à son gré, il ira promptement chercher ses Compagnons, ausquels il ordonnera d'enlever ces trois femmes.

LACHESIS.

Et cet ordre apparemment n'aura pas plutôt été donné, qu'il sera brusquement exécuté?

ATROPOS.

Assurément. Le Docteur étonné

né de ne plus voir ſa fille, & fort en peine de ſçavoir ce qu'elle peut être devenue, fera tant de perquiſitions qu'il apprendra que les Bonzes l'auront en leur pouvoir. Il s'adreſſera auſſi-tôt au Général des Tartares de la Province, & ſe plaindra du raviſſement de ſa fille. Le Général, prompt à rendre juſtice, ſe tranſportera d'abord au Pagode avec le Docteur, & demandera les perſonnes enlevées. Les Bonzes répondront que Foë eſt devenu amoureux de la Maîtreſſe, & l'a fait enlever avec ſes deux Suivantes. Le Supérieur payant d'effronterie, ajoûtera que Foë en voulant bien honorer de ſes embraſſemens la fille du Docteur, le comble de gloire, lui & toute ſa famille. Mais le Général Tartare, ſans s'arrêter aux fables des

Bonzes, viſitera lui-même tous les réduits de la maiſon & du jardin. Il entendra des voix confuſes, qui ſortiront d'une grotte percée dans un rocher : il fera abattre une porte de fer qui fermera l'entrée, & trouvera dans ce lieu ſouterrain la fille du Docteur, avec pluſieurs autres Compagnes de ſon infortune. Elles ſeront toutes rendues à leurs familles, & l'on mettra par ordre du Général le feu aux quatre coins du Pagode, qui ſera réduit en cendre avec ſes infames Miniſtres. *

CLOTHO *à Lacheſis.*

Que vos doigts ſe préparent à filer les jours d'une fille qui prend

* M. Gentil dit dans ſon *Voyage autour du Monde*, que les Miſſionnaires qui étoient de ſon temps à la Chine, l'aſſurerent que pareille avanture étoit arrivée dans un Pagode.

naiſſance en ce moment dans l'Amérique Méridionale. Une Portugaiſe naturelle du Breſil, donne une héritiere à ſon époux, qui eſt un des plus riches Maîtres de plantations qu'il y ait dans la Ville de San-Salvador. Prodiguons les vertus à l'enfant, faiſons-en une petite Lucrece.

LACHESIS.

Fi donc, Clotho, vous plaiſantez apparemment ; ce ſeroit bien déplacer la chaſteté. Non, non, ce n'eſt pas la peine d'aller chercher le vaſe qui donne cette vertu, & dont il ne faut nous ſervir qu'à la priere de Minerve ou de Junon. Une fille ſage en Guinée y paroîtroit un Phénomene nouveau ..... (*Elle trempe le bout de ſes doigts dans les vaſes de la beauté & de la volupté*) ...... Contentons-nous de rendre celle-

ci parfaitement belle. Pour cet effet, je veux qu'elle ait un tein noir & luiſant, le nez fort écraſé, une très-grande bouche & de très-petits yeux. Quand elle aura quinze ans, elle ſera l'Idole des Portugais du Breſil.

A T R O P O S *riant.*

Ah! ah! ah! Je ne puis m'empêcher de rire, en voyant Lacheſis mettre la main dans le vaſe de la beauté pour faire une pareille créature, qui ſeroit un monſtre pour les Européens.

L A C H E S I S.

Oui, comme un tein de lys & de roſes, une petite bouche vermeille, & deux grands yeux bien fendus, paroîtroient effroyables aux Ethiopiens brûlés.

C L O T H O.

Véritablement la beauté eſt locale. C'eſt pourquoi la liqueur

de ce vaſe s'accommodant aux lieux, forme la beauté ſur le goût, ou, ſi vous voulez, ſur le caprice des Nations.

ATROPOS.

Je ſçai bien cela, mais je ne ſuis point du goût des Portugais du Breſil.

LACHESIS.

Ni moi non plus. Il faut qu'une femme, pour me paroître belle, reſſemble à Vénus, à Junon ou à Pallas.

CLOTHO.

Sur les bords du Danube, la femme d'un pauvre Baron Allemand vient d'accoucher d'un enfant mâle dans ſa chaumiere. De quelles qualités jugez-vous à propos de douer ce petit Allobroge ?

LACHESIS.

Pour compenſer ſa pauvreté,

j'en vais faire un garçon plus beau que le plus beau jour, & qui aura la taille d'un Héros de Roman.

ATROPOS.

Donnez-lui avec cela de la prudence, de l'eſprit, & du courage.

LACHESIS *filant après avoir mis les doigts dans pluſieurs vaſes.*

Il aura les bonnes qualités que vous lui ſouhaitez ; mais il aimera le vin, le jeu & les femmes.

CLOTHO.

Je vais ſur cela compoſer un tiſſu des avantures qui doivent lui arriver. Il deviendra Orphelin à douze ans ; & ſe voyant ſans bien, il ſe fera Page de l'Envoyé d'un Prince de l'Empire, & ira en France avec lui. Il ne ſera pas ſitôt à Paris, qu'il ſe déniaiſera. Il aura le bonheur de plaire à une

Princeſſe, qui voulant l'avoir pour Page, priera l'Envoyé de le lui donner. Elle l'obtiendra, & le gardera juſqu'à ce qu'il ait vingt-cinq ans. Alors notre Baron témoignera à ſa Maîtreſſe qu'il voudroit bien s'en retourner à ſon Pays; elle ne s'y oppoſera point, & lui fera une gratification de mille écus : mais au lieu d'aller en Allemagne, il partira pour l'Angleterre qu'il lui prendra fantaiſie de voir, ſur le rapport qu'on lui aura fait des merveilles de la Ville de Londres.

ATROPOS.

Je ſuis curieuſe d'apprendre ce qui lui doit arriver là; car vous ne l'y faites point aller pour rien.

CLOTHO.

Non, ſans doute. Je lui prépare un évenement aſſez ſingulier, & qui ne lui ſera pas infructueux.

Il paſſera près d'un mois à parcourir la Ville de Londres ſans qu'il lui arrive la moindre avanture ; mais un ſoir, entre neuf & dix heures, il entrera dans l'Hôtel garni, où il ſera logé, un homme qui le tirant en particulier, lui dira en Allemand : Une belle Dame qui vous a vû à la promenade ſouhaite de vous entretenir cette nuit, pourvû que vous vous laiſſiez conduire les yeux bandés. Au reſte, vous ne courrez aucun péril, que celui de prendre trop d'amour.

LACHESIS.

Notre jeune Baron, malgré ſa prudence acceptera la propoſition.

CLOTHO.

Sans balancer.

ATROPOS.

Il montera ſur le champ en

carroſſe avec ſon guide, qui lui bandera les yeux, & le menera fort honnêtement à une grande maiſon, où l'introduiſant dans un appartement ſuperbe, il lui ſera voir la Dame en queſtion.

CLOTHO.

Elle ſera maſquée, & n'ôtera point ſon maſque pendant une converſation de deux heures qu'ils auront enſemble, quelques inſtances que lui faſſe le Cavalier pour l'obliger à ſe découvrir. Après quoi le Guide le remenant à ſon Hôtel de la même maniere qu'il l'aura amené, lui dira : Monſieur, je viendrai vous reprendre ſi l'on a beſoin de vous. Le Baròn jugera par ces paroles que l'Héroïne de l'avanture, ſera une jeune Dame, mariée à quelque vieux Seigneur Anglois, qui voudra avoir d'Elle un héritier. Et

ce qui le confirmera dans cette opinion, c'eſt qu'un mois après, ſon Guide le reviendra voir pour lui apporter trois cens guinées, qu'il lui comptera en lui diſant : Dans quelqu'endroit du monde que vous ſoyez, vous toucherez tous les ans la même ſomme. Effectivement il la recevra pendant vingt années conſécutives ; ſans ſçavoir à la vérité de quelle part, mais bien perſuadé que ce ſera pour avoir fait un Milord.

LACHESIS.

Après vingt ans pourquoi ne jouira-t-il plus de ſa penſion ?

CLOTHO.

C'eſt que le jeune Seigneur Anglois ſon fils prendra le parti des Armes, & périra dès ſa premiere Campagne.

ATROPOS.

La femme d'un Acteur de l'O-

péra de Bruxelles, vient d'enfanter deux Jumelles dans les couliſſes. Regardons ces enfans d'un œil favorable; faiſons-en deux ſujets fameux.

LACHESIS.

Volontiers. Que l'une ait la voix d'une Sirene; & que l'autre danſe auſſi-bien que Terpſicore.

CLOTHO.

Elles entreront dans leur puberté à l'Opéra de Paris, d'où elles ne ſortiront que chargées d'or & de pierreries.

ATROPOS.

Oui, mais j'ajoûte à cela qu'elles trouveront enſuite de jolis hommes, dont le commerce n'augmentera pas leurs effets.

LACHESIS.

Ecoutez, mes Sœurs, entendezvous les cris que pouſſe une femme en travail dans un fort bel

Hôtel au milieu de Paris ? C'eſt l'épouſe d'un des plus riches Particuliers de France, d'un homme que Plutus chérit, & qui voudroit avoir un héritier. Elle nous invoque ſous nos trois noms myſtérieux.

CLOTHO.

Pour l'amour du Dieu des richeſſes, ſauvons-la de la mort & finiſſons ſes douleurs.

ATROPOS.

Nous le devons.

LACHESIS.

Elle eſt délivrée. Elle met au monde un garçon dans cet inſtant.

CLOTHO.

Que nous ferons plaiſir à Plutus, ſi nous filons à cet enfant des jours d'or & de ſoye !

ATROPOS.

Il n'y faut pas manquer.

LACHESIS.

Non. Faiſons-lui une deſtinée digne d'envie.

CLOTHO.

Donnons-lui toutes les qualités d'un galant homme........ (*A Lacheſis*)......... Trempez vos doigts dans les vaſes du bon goût, du bon eſprit, & de la probité.

ATROPOS.

Que ſur-tout il ſoit bienfaiſant & libéral ; car un homme riche qui n'eſt pas généreux eſt un monſtre.

CLOTHO.

Avec les vertus dont nous voulons bien le douer, qu'il ait quelque vice léger. Il ne ſeroit pas juſte qu'il y eût des Mortels plus parfaits que les Dieux.

LACHESIS *filant après avoir mis la main dans plusieurs vases.*

Laissez-moi faire..... Il sera bien partagé sur ma parole. Sa vie sera longue, exempte de chagrin, ou plutôt égayée par une succession continuelle de plaisirs. Il aura des passions, mais elles ne troubleront point son repos. Moins leur esclave que leur maître, il sçaura goûter leurs douceurs sans éprouver leur tyrannie. Il sera bon, galant, généreux; & ce que nous n'avons encore accordé à personne, quoique payeur, il possédera le cœur de ses Maîtresses.

ATROPOS.

Passons d'une extrêmité à l'autre. Une Bourgoise de Paris vient de mettre au jour un enfant mâle: Faisons-en un Auteur; aussi-

bien nous n'en avons pas encore fait d'aujourd'hui, nous qui ne paſſons point de jour que nous n'en faſſions pour le moins une centaine.

CLOTHO.

C'eſt fort bien dit; faiſons-en un Auteur univerſel : Un Ecrivain qui compoſe tantôt en Vers, tantôt en Proſe pour tous les Théâtres de Paris; & que ce ſoit un de nos irrévocables Décrets, qu'il fera pendant ſa vie cinquante-cinq Piéces dramatiques, dont quatre auront un heureux ſuccès.

LACHESIS.

Encore ces quatre heureuſes productions ſeront aſſez mal reçues du Public, lorſque dix ans après leur nouveauté on s'aviſera de les remettre au Théâtre.

ATROPOS.

Je vois une vieille Femme de

chambre qui met un gros paquet de linge dans une allée, au pied d'un eſcalier. Ce paquet eſt un enfant nouveau né qu'on expoſe.

CLOTHO.

Oui, c'eſt le fruit des honteuſes amours d'une fille de condition . . . .

Dans cet endroit de l'entretien des Parques, je me réveillai . . . . . .

FIN.

De l'Imprimerie de PRAULT, Quai de Gêvres. 1756.

9/3 [illegible]

[illegible]



